

ŒUVRES
DE
BOULLANGER.

TOME QUATRIEME.

Ce volume contient :

Recherches sur l'origine du despotisme oriental.
Essai philosophique sur le Gouvernement.
Traité sur le bonheur.
Pensées sur le bonheur.

ŒUVRES

DE

BOULLANGER.

Homo, quod rationis est particeps, consequentiam cernit, causas rerum videt, earumque progressus et quasi antecessiones non ignorat, similitudines comparat, rebus præsentibus adjungit, atque annectit futuras.

CICERO *de offic. lib.* I. *c.* 4.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez { JEAN SERVIERES.
JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

1792.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce volume.

Fin de la table.

LETTRE DE L'AUTEUR A M. * * *.

PUIS-JE vous demander, Monsieur, si les vains trophées que la superstition s'est dressés à l'occasion de votre ouvrage ont pu altérer la sérénité de votre grande ame? Je ne le trouverois pas étonnant. Comme homme vous pouvez être sensible à la persécution, et comme philosophe vous pouvez plaindre la philosophie outragée et persécutée.

Quoi qu'il en soit, je veux aujourd'hui vous distraire d'un objet que la grande proximité peut vous rendre trop touchant et trop vif. C'est dans ce dessein que je vous invite à vous transporter avec moi dans l'avenir, pour considérer de loin ce tems présent, et pour le voir de ce même œil juste et tranquille que vous sçavez si bien porter sur le passé. Voyons ensemble la superstition lutter dans toute la succession des tems contre le génie et les connoissances, sans qu'elle ait cependant pû jamais en arrêter totalement la marche et les progrès. Voyons les apôtres de l'erreur et de la fable, toujours honteusement lâches, et ridiculement fiers et impudens, per-

sécuter les grands hommes, sans pouvoir empêcher qu'une vénération constante nous en transmette les noms et les éloges. Voyons le livre de l'*esprit* paroître au mois d'août 1758, proscrit par des arrêts, des mandemens et des critiques, tandis que plus de vingt éditions faites avant la fin de la même année, dans toutes les grandes villes de l'Europe, publient la réclamation et le suffrage de tout ce qu'il y a d'êtres pensans dans le monde philosophique.

Voilà de ces spectacles, que je vous invite à considérer. Vus de ce point reculé, ils sont consolans, parce qu'ils sont vus tout entiers, et qu'on en saisit mieux alors le dénouement, qui est toujours le triomphe de la philosophie et la récompense du mérite persécuté. Voyez donc, s'il le faut, votre tems comme une antiquité.

Pour moi, en considérant de ce lointain les brigues, les cabales de l'erreur, et tous les différens rôles que font la méchanceté et la haine en sa faveur, je remarque que sous votre époque, vous y faites le rôle de grand homme : que tous ces cris, qui de près paroîtroient sans doute des rugissemens, ne sont que des cris de grenouilles qui se perdent dans la sphère d'un étroit horison; que les traces de ces reptiles s'effacent dans leur limon ; je vois que votre nom seul et votre ouvrage s'élevent et subsistent pour

faire la méditation de tous ceux qui sçavent lire et penser, et qu'enfin les critiques tombent oubliées, parce qu'on n'a pu vous rien reprocher personellement, et parce que dans votre vie vous n'avez fait que des actions grandes, nobles et généreuses; présomption forte pour votre façon de penser, si on ne la connoissoit pas.

Comment, hélas, toute cette fourmillière incapable de lire et de juger de votre ouvrage, et qui n'en parle que d'après la voix des arrêts et des mandemens, pourroit-elle en imposer à la postérité? Quant à ceux qu'on auroit lieu de croire plus éclairés, et qui néanmoins crient avec les autres; ce sont des ames foibles que le torrent entraîne; ce sont des esprits politiques que l'intérêt d'un nom, d'un titre ou d'un caractère souleve contre leurs propres lumières. Ils veulent conserver sur le reste des hommes une puissance que différens hazards ont établie sur l'imbécillité et sur l'ignorance. Ce sont, à la vérité, ces gens là, ces apostats volontaires de la vérité et de la raison, qui seuls peuvent être à craindre, si ce n'est pour l'avenir, au moins pour le présent: eux par qui se sont toujours laissés inspirer et conduire les gouvernemens foibles. Si vous êtes persecuté, peut-être payez-vous comme dernier pour vos prédécesseurs: en ce cas il n'y auroit rien de flateur à annoncer à ceux qui

oseront encore continuer cette chaine d'écrivains nobles et hardis.

Si vous aviez donc à vous affliger, Mr., ce seroit sur vos successeurs; ceux-là en effet pourront être bien plus maltraités que vous, à moins que le chapitre des accidens ne change le train des choses. J'ai cependant une grande confiance dans ce chapitre; le même hazard, par exemple, qui nous donne et nous ôte si fréquemment tant de ministres mauvais ou médiocres, ne peut-il pas nous en donner un bon? Mais j'ai bien plus de confiance dans l'esprit général qui se monte de plus en plus sur le ton de la raison et de l'humanité, j'ai bien plus de confiance sur le progrès des connoissances, ce fleuve immense qui grossit tous les jours et qu'aucune puissance (si ce n'est un déluge) ne peut plus aujourd'hui se flatter d'arrêter; quelle soif pour l'instruction n'indique pas le prodigieux et rapide débit de votre ouvrage! Enfin j'ai encore une grande confiance dans les sottises mêmes de nos Hiérophantes, dans les querelles intestines de nos Galles et de nos Archigalles, dans l'ambition indiscrete du phantôme hiérarchique, et dans le mépris universel où il est tombé malgré tout l'appareil de son crédit. Voici comme je me représente sa situation actuelle; je veux vous la peindre pour vous distraire de la vôtre.

Imaginez une de ces figures antiques autrefois élevées par l'idolatrie et enclavées par le mauvais goût dans la façade de quelqu'édifice, que sa console et sa base sont détruites par le tems, et que la statue n'est plus retenue dans sa place que par une adhérence cachée, qui fait paroître sa position merveilleuse, mais qui ne la rend pas plus solide. Tel est, Mr., l'état présent de l'idole hiérarchique; tous les fondemens antiques sur lesquels elle étoit dressée sont déja tombés par le vice de leur construction primitive; le colosse comme suspendu, est encore retenu par une adhérence latérale avec un édifice politique plus solide et plus entier; mais enfin il n'a plus rien sous ses pieds; et ce qu'il y a encore de plus fâcheux pour lui, c'est qu'une multitude de gens s'en sont apperçus : déja il commence à ne plus paroître qu'un hors-d'œuvre, et le ridicule de cette situation ne peut continuer d'être remarqué, sans qu'à la fin on ne sente l'inutilité de cet ornement gothique, qui défigure et qui altère depuis si longtems l'accord et l'harmonie de tout l'édifice.

Il est bien inutile, en effet, je ne cesserai jamais de continuer à le démontrer après vous, par un grand nombre de faits, et surtout par l'esprit d'une multitude de coutumes et d'usages : je montrerai qu'il y a eu un tems, très ancien

à la vérité, où la police avoit enfin reconnu qu'il est surperflu, et même contraire au bonheur et à la stabilité des sociétés, de la gouverner par ces ressorts surnaturels qu'on appelle religion et révélation ; que c'est à cette fin que cette police avoit jetté un voile impénétrable sur tous les dogmes religieux, pour ne plus laisser d'action qu'à la morale et aux loix. Elle avoit senti que toute loi surnaturelle énerve et affoiblit les loix naturelles, sociales et civiles ; et que celles-ci n'ont jamais tant de force et tant de vigueur que lorsqu'elles régissent seules le genre humain.

Ce tableau sera intéressant par lui-même, et encore plus par ses suites, qui toutes n'ont pas été aussi heureuses qu'elles auroient dû l'être, faute de certaines précautions qu'on n'étoit pas encore tout-à-fait en état de prendre dans cet ancien âge. C'est, par exemple, par une suite de ce grand projet que le culte extérieur, qui ne fut plus dès-lors interprété, est devenu dans tout le monde payen, bizarre, énigmatique, et la source de la mythologie. L'histoire de la religion est devenue un cahos, parce qu'il fut bien plus aisé à la police de supprimer les instructions, que les fêtes et que les spectacles religieux qui en étoient auparavant la matière et l'occasion; et ce cahos à la fin et devenu tel, que les gou-

vernemens eux-mêmes se perdirent dans leurs mystères, qu'ils ne purent remédier aux abus, parce qu'ils en méconnurent les causes; et qu'ils oublièrent tout-à-fait les principes et l'esprit de l'ancienne police. Esclaves des usages les plus ridicules, les gouvernemens furent entraînés avec le peuple aveugle; et lorsque les abus et le tems ont fait naître les systêmes religieux qui couvrent aujourd'hui la terre, ils furent forcés de s'y soumettre, ce qui a presque annihilé toute législation sociale.

Il n'y a que la philosophie et la raison qui puissent aujourd'hui ramener la police à ses anciens principes, et la tirer de l'esclavage où elle est. Qu'il est étrange de voir la police persécuter ce qui la sauvera un jour, au lieu d'y chercher un constant abri, et de lui en offrir un réciproquement! N'appercevra-t-elle point que la raison, et la loi fondée sur la raison, doivent être les uniques reines des mortels, et que lorsqu'une religion établie commence à pâlir et à s'éteindre devant les lumières d'un siécle éclairé, ce n'est plus qu'à cette raison qu'il faut immédiatement recourir, pour maintenir la société, et pour la sauver des malheurs de l'anarchie? C'est cette raison qu'il faut alors presque diviniser, au lieu de l'affoiblir et de l'humilier.

Il y a un peuple innombrable de jeunesse à

demi instruite, qui parce qu'elle ne croit plus comme ses pères que les loix ayent été dictées ou écrites par les dieux dans les ténébreuses cavernes d'un mont Ida, s'imagine qu'il n'y a point de loix; voilà le monstre qui effraye avec quelque sujet notre police; mais elle accuse la raison de l'avoir fait naître, lorsqu'elle n'en doit accuser qu'une religion insuffisante et fausse, qui a fondé l'existence des devoirs naturels sur un mensonge, afin d'avoir par-là le droit de gouverner les hommes par l'autorité et non par la nature, qu'elle dit criminelle pour qu'on la méconnoisse, ainsi que la raison qu'elle a dégradée pour n'en avoir rien à craindre.

Ce systême est affreux sans doute, mais il sera dorénavant rejetté par cette jeunesse. Si elle n'a pas encore trouvé la bonne route, c'est beaucoup d'en avoir quitté une mauvaise et d'en être dégoûtée; il faut lui aider à trouver le chemin qui lui convient, et elle est bien plus disposée à le prendre, que si elle suivoit encore stupidement sa première voie.

A qui donner une telle commission, si ce n'est à la philosophie? elle ne doit pas même attendre qu'on la lui dónne; elle a fait du passé l'objet de ses études, elle doit faire du futur l'objet de ses prévoyances, porter ses vues au plus loin, et former un plan de philosophie politique, pour

régler les progrès de la philosophie même. Pourquoi les philosophes ne la cultiveroient-ils point dès à présent, comme une science d'état, puisqu'elle le sera tôt ou tard ? Les éléves de la philosophie sont déjà nombreux; un bien plus grand nombre est tout prêt de suivre ses étendards, et l'anarchie religieuse, qui augmente tous les jours, lui montre un peuple de sujets qu'il lui sera facile de conquérir. Elle doit sans doute se hâter de le faire. Si cette anarchie étoit de longue durée, elle pourroit précipiter le genre humain dans un plus mauvais état que le premier. On a dit, l'*Europe sauvage*, l'*Europe payenne* ; on a dit, l'*Europe chrétienne*, peut-être diroit-on encore pis ; mais il faut qu'on dise enfin, l'*Europe raisonnable.*

Ce plan de philosophie politique demanderoit, Mr., un philosophe comme vous pour directeur. Que je travaillerois avec plaisir sous votre puissant génie ! Vous marchez à grands pas par la force de vos raisonnemens ; je tâcherois de vous suivre de loin en montrant aux mortels étonnés des faits et en développant leur histoire ignorée. Qu'il seroit à souhaiter que les philosophes concertassent ainsi leurs démarches ! Il y a un certain ordre à mettre dans les pas que fait la philosophie, pour qu'elle les fasse avec utilité, et que toutes ces instructions se secondent les unes

les autres. Nous avons quelques excellens livres qui n'ont d'autres défauts que d'avoir appris au monde des vérités anticipées sur le progrès naturel du commun des esprits, et sur l'ordre des choses: peut-être est-ce le défaut de votre ouvrage, s'il en a ; je le soupçonnerois sur ce que vous présentez le tableau des erreurs de la métaphysique et de la morale, à des yeux qui en général ne sont point encore habitués à envisager le tableau des erreurs de l'histoire.

L'histoire est encore en enfance; elle est restée dans le cahos d'où on a eu le courage et l'adresse de retirer tous les arts et toutes les autres sciences; et c'est cependant dans l'histoire que sont déposés tous les titres de la société, et tous les monumens de ses égaremens.

Si vous remarquez, Mr., que le mépris et le ridicule où le progrès des études a fait tomber depuis un siécle toutes les légendes de nos églises et de nos saints, a été le premier coup qu'ait reçu la religion, ou la superstition chrétienne, vous jugerez aisément par-là de quelle importance il est de débrouiller de plus en plus les faits généraux de l'histoire du genre humain, et de conduire les hommes à reconnoître d'eux-mêmes, par le simple dévelopement des événemens, tout ce qui leur a été jusqu'ici donné, par une succession continue et non interrompue d'erreurs hu-

maines, d'impostures sacerdotales, et de sottises populaires.

L'esprit résiste peu à la lumière des faits. Lorsqu'on a reconnu la fausseté de la plupart de nos légendes, on les a abandonnées sans bruit : l'illusion tombe nécessairement, lorsqu'elle n'a plus l'incertitude et l'ignorance pour point d'appui, ni la nuit du mystère pour lui servir de relief. La seule vue de la suite de tous les faits sera, je crois, de toutes les instructions la plus puissante, et c'est ensuite qu'il sera convenable et à propos de donner à l'homme étonné de nouveaux principes de conduite, qu'on pourra parler de morale et de raison avec lui, et qu'il écoutera enfin avec profit pour lui même, et avec autant de reconnoissance pour ses maîtres, qu'il leur témoigne aujourd'hui d'indocilité et d'ingratitude.

Je vous invite, Mr., à envisager cet avenir avec complaisance, et à ne pas douter du futur bonheur des sociétés ; c'est une consolation digne du sage persécuté ; il séme un grain très-lent à produire, il n'en a que la peine, les races futures en ont le fruit ; mais puisqu'il est capable de lire dans l'avenir, il ne peut jouir en quelque sorte, et oublier ce présent qu'on ne peut le plus souvent envisager sans chagrin.

Voilà bien des paroles et une bien longue lettre, pour consoler une ame forte qui se suffit à

elle-même : mais je vous prie de me le pardonner; on ne quitte pas aisément la plume quand on écrit à un philosophe tel que vous; la bienséance suffit à peine pour m'arrêter ; je m'imagine être et causer avec vous , et tenter de vous suivre dans vos méditations profondes. Arrêtons cependant ces saillies de l'esprit, pour faire place aux mouvemens du cœur; il doit vous exprimer combien je m'estime heureux d'avoir le bonheur de vous connoître , et de vous témoigner les sentimens de vénération avec lesquels j'ai l'honneur d'être, et je serai toute ma vie ,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

RECHERCHES
SUR L'ORIGINE
DU DESPOTISME.

SECTION PREMIERE.

Différens sentimens sur l'origine du despotisme.

LES monarques de l'Orient nous sont représentés comme les arbitres souverains du sort des peuples qu'ils gouvernent, et leurs sujets, comme des esclaves destinés dès leur naissance à porter le joug d'une humiliante et déplorable servitude. Si nous faisons passer devant nos yeux les histoires et les relations d'Asie, nous verrons avec étonnement que depuis une très-longue suite de siécles il n'y a point eu d'autres loix en ces climats que la volonté des princes, et qu'ils ont toujours été regardés comme des dieux visibles, devant qui le reste de la terre anéantie devoit se prosterner en silence. De nos jours encore les voyageurs y sont souvent témoins des scènes tragiques et barbares que produit sans cesse cette constitution révoltante, qui fait qu'un seul est tout, et que le tout n'est rien.

C'est dans ces tristes régions que l'on voit l'homme sans volonté, baiser ses chaînes; sans fortune assurée et sans propriété, adorer son tyran; sans aucune connoissance de l'homme et de la raison, n'avoir d'autre vertu que la crainte; et, ce qui est bien digne de notre surprise et de nos réflexions, c'est là que les hommes portant la servitude jusqu'à l'héroïsme, sont insensibles sur leur propre existence, et bénissent avec une religieuse imbécillité le caprice féroce qui souvent les prive de la vie; seul bien qu'ils devoient posséder, sans doute, mais qui selon la loi du prince, ne doit appartenir qu'à lui seul, pour en disposer comme il lui plaît.

Plus on a réfléchi sur les traits qui caractérisent les souverains et les peuples Asiatiques, plus on a désiré de connoître comment le genre humain, né libre, amoureux et jaloux à l'excès de sa liberté naturelle, surtout dans les siécles primitifs, a pu totalement oublier ses droits, ses priviléges, et perdre ce bien précieux, qui fait tout le prix de son existence. Quels événemens ou quels motifs, en effet, ont pu contraindre ou engager des êtres doués de raison à se rendre les instrumens muets et les objets insensibles des caprices d'un seul de leurs semblables? Pourquoi dans un climat tel que l'Asie, où la religion a toujours eu tant de pouvoir sur les esprits, pour-

quoi, dis-je, le genre humain y a-t-il, par un concert unanime et continu, rejetté le don le plus beau, le plus grand et le plus cher qu'il ait reçu de la nature, et a-t-il renoncé à la dignité qu'il tient de son Créateur? Cette étrange disposition des esprits asiatiques, et cette malheureuse situation de la plus belle partie du monde, ont extrêmement touché dans tous les tems les philosophes, les historiens et les voyageurs; il en est peu qui n'ayent essayé d'en donner quelques raisons, et d'en chercher les sources, soit dans le moral, soit dans le physique de ces climats, mais plus encore dans leur seule imagination, dépourvue des connoissances nécessaires pour la solution et le développement d'un problême aussi difficile qu'intéressant.

Quelques-uns ont pensé que pour parvenir aux causes primitives de cette dégradation du genre humain, il falloit remonter à des siécles sauvages, où les hommes errans et timides se seroient soumis au plus fort, les uns de gré, les autres ensuite par la force. Ceux qui ont adopté ce sentiment, paroissent n'avoir point fait attention que c'est dans cet état de vie sauvage qu'une pareille révolution a dû le moins arriver, puisque c'est dans cet âge que le prix de la liberté a dû être le plus connu et le mieux senti; elle étoit alors le seul bien du genre humain : comment

auroit-il pu s'en dépouiller ? Elle est encore l'unique trésor de l'Amérique ; et pourroit-on nier que l'amour que les Américains lui portent ne soit la raison pour laquelle les tonnerres européens qui les ont effrayés, ne les ont néanmoins jamais pu subjuguer? L'on n'a fait d'esclaves dans cette vaste contrée que des Mexicains et des Péruviens, qui n'étoient déjà plus des hommes libres au tems des Cortès et des Pizarro. Il est donc aussi contraire à la raison qu'à l'expérience, de présumer que des nations sauvages ayent pu, dans telle occasion et pour tel sujet que ce puisse être, se soumettre de plein gré à un seul. Il est encore bien moins vraisemblable que ce genre de gouvernement ait pu s'établir chez de tels peuples par la force. Quelles sont les voies et les armes capables d'assujettir un homme qui est libre de fuir, qui est dans l'usage d'errer d'un lieu dans un autre, et qui n'ayant que sa liberté à conserver, a tant de facilité pour le faire ? *En vain tu poursuis les Scythes*, disoit leur ambassadeur au plus grand conquérant du monde, *je te défie de les atteindre, notre pauvreté sera toujours plus agile que tes armées.*

D'autres ont été chercher l'origine du despotisme et son établissement chez les peuples raisonnables et civilisés, que quelques ambitieux trop heureux auront soumis par des moyens violens,

lens, mais continus et toujours soutenus par la terreur ; ce qui aura fait naître l'esclavage, ou au moins en aura préparé le joug et l'habitude. L'histoire sembleroit justifier ce systême; mais si l'on retrouve quelques rapports entre les événemens arrivés depuis que ce cruel gouvernement est né et a étendu ses limites, on ne peut néanmoins y voir qu'une fausse conjecture, si l'on essaye de l'appliquer au despotisme primitif. Le premier homme qui a tenté de soumettre ses semblables, a dû, chez des peuples civilisés, comme chez des peuples sauvages, soulever les autres contre lui. Avant la conquête, il auroit fallu lever une armée, qui n'est qu'une suite de la conquête.

Le gouvernement domestique des premiers hommes a encore été regardé par plusieurs politiques, comme le principe originel du despotisme. Un père, chef de sa famille, en est, disent-ils, devenu le roi et le despote à mesure que cette famille s'est étendue, et que ses branches multipliées autour du trône, ont commencé à former un grand peuple; mais quand il seroit aussi certain qu'il l'est peu, que le pouvoir des pères dans les premiers âges ait été un pouvoir absolu sur leurs enfans, les enfans devenus à leur tour des chefs de familles particulières, eussent eu, sans doute, le même droit qu'avoit eu leur

père commun, de présider chacun dans leurs habitations. En admettant ainsi le pouvoir paternel, comme la source de toutes les autorités primitives, loin d'en voir sortir ces grandes monarchies et ces grandes sociétés régies par une même volonté, on n'a dû voir qu'une multitude de petits centres et de cercles isolés les uns des autres, gouvernés séparément sur le modèle, mais non sur la loi du cercle originel. Il est vrai que leur source commune a dû produire entr'eux quelques liaisons et quelques rapports. Je soupçonnerois volontiers que c'est à cette liaison que quelques aristocraties, par la suite des tems, auront dû leur origine. Le pouvoir paternel, devenu composé et comme dépendant de la société par le progrès des familles, a dû nécessairement y donner lieu : mais je ne vois point la source du pouvoir arbitraire et sans bornes. Comment d'ailleurs l'autorité paternelle, qui reconnoît les loix de la nature, auroit-elle pû produire le despotisme qui n'en reconnoît point ?

Plusieurs ont encore été chercher les causes secrettes de ce gouvernement dans les dispositions naturelles que les peuples semblent avoir reçu de leurs climats, qui les rendent plus ou moins propres à connoître le prix de leur existence, et plus ou moins vifs sur leurs intérêts. L'histoire nous montre l'Europe toujours brave,

toujours jalouse de sa liberté; elle nous fait voir au contraire l'Asie plongée en tout tems dans l'indolence et la servitude. Il a paru naturel d'attribuer aux climats des rapports aussi constans et aussi suivis; l'uniformité du caractère des diverses nations qui se sont succédées de siécle en siécle dans ces deux parties du monde, paroissant confirmer cette idée, a fait aussi penser que le climat de l'une produisoit des hommes libres, et que le climat de l'autre ne pouvoit produire que des esclaves.

Quoique l'expérience et une multitude de faits semblent de plus en plus autoriser et justifier ce sentiment, il seroit peu raisonnable de regarder la nature du sol ou de la température de l'Asie comme l'unique cause de la servitude qui y régne et qui y a toujours régné: ce seroit tout accorder au physique, aux dépens d'une infinité de causes morales et politiques, qui ont pu y concourir; ce seroit attribuer à un seul ressort, que l'on prétend connoître, tous les effets d'une machine qui peut et doit avoir plusieurs autres mobiles qu'on a peut-être négligé d'examiner. Tel que soit le pouvoir des climats sur les divers habitans de la terre, nous pouvons être certains, par exemple, qu'il n'y a aucune action physique qui puisse éteindre dans l'homme le sentiment naturel de ses plus chers intérêts,

à moins que l'éducation et les préjugés n'y coopèrent, en ne lui présentant dès l'enfance que de faux principes sur son bonheur réel et sur ses vrais devoirs. Tout fait sentir au jeune Asiatique qu'il est esclave, et qu'il doit l'être; tout apprend à l'Européen qu'il est raisonnable, et l'Américain voit qu'il est libre.

Voilà, sans doute, quel est le grand ressort qui seconde l'action des climats et la véritable cause des diversités que nous voyons dans le genre de vie, dans la façon de penser et dans le gouvernement de toutes les nations. Echangeons leurs principes, et nous pouvons être sûrs qu'indépendamment de toute la vertu et de toute l'influence de leur climat, nous verrons la liberté dans l'Asie, la raison dans l'Amérique, et l'esclavage dans l'Europe. Les difficultés qu'on rencontreroit en faisant cet échange, seroient vraisemblablement en raison de la force du physique de chaque lieu; il faudroit, suivant les climats, plus ou moins de tems, ou plus ou moins de peine; mais à la fin l'éducation seroit certainement victorieuse.

L'Asie peut nous fournir la preuve de ce que je viens d'avancer sur l'insuffisance de l'action des climats, lorsque cette action n'est point combinée avec les préjugés des hommes. Cette partie du monde est trop vaste et trop étendue pour avoir

partout le même ciel, la même zône et la même température; on ne voit néanmoins aucune modification dans les préjugés qui y régnent, et malgré toutes les variétés du sol, une cause secrette lui fait subir par-tout une même loi; le nord comme le midi, l'orient comme l'occident de cette immense région, n'obéissent qu'à des despotes, et ne reconnoissent d'autre loi que la volonté de leurs souverains. Il doit donc nécessairement y avoir dans l'Asie des contrées où le despotisme ne doit rien au climat où il régne; il y doit tout à l'habitude et aux préjugés de ses esclaves. L'Amérique produiroit aussi de semblables objections aux physiciens politiques: elle contenoit deux grands états despotiques, environnés de nations libres et vagabondes. Il en est de même de l'Afrique, où l'on voit un mélange bizarre de peuples soumis à de grands et de petits despotes, et de barbares errans dans ses déserts.

Je n'accumulerai point ici, contre ces prétendues influences du ciel et de la terre, une multitude d'autres réflexions, qu'une saine philosophie et le sentiment naturel sont capables de présenter à tous les hommes; il en résulteroit toujours que l'état des nations et leurs divers gouvernemens dépendent essentiellement de leurs préjugés. Cessons donc de nous arrêter sur des systêmes faux en eux-mêmes, ou du moins incom-

plets ; abandonnons des recherches peu heureuses jusqu'ici, et n'ayons plus recours à des chimères physiques et politiques pour expliquer les erreurs humaines, car le despotisme en est une.

SECTION II.

Routes qu'il faut suivre pour parvenir aux veritables sources du despotisme.

LE despotisme est une erreur, et une suite des erreurs du genre humain : ainsi ce n'est point dans le physique de chaque lieu ni par le secours d'aucun systême philosophique, qu'il en faut chercher la source pour la montrer aux hommes, et pour les instruire. C'est à des faits qu'il faut recourir ; c'est sur eux qu'il faut appuyer des preuves qui soient elles-mêmes des faits : ce sont les détails et les usages, ce sont toutes les coutumes de ce gouvernement qu'il faut étudier, rapprocher et concilier les unes avec les autres et avec la grande chaîne des erreurs humaines, pour en connoître l'esprit, et pour parvenir ensuite aux véritables points de vue qu'ont eu primitivement ces usages et ces coutumes. C'est en suivant cette route, à l'aide de toutes les connoissances que j'ai tâché d'acquérir sur l'histoire de la nature, que je crois être enfin parvenu à

découvrir quelle est la véritable origine du despotisme : il m'a semblé qu'il ne s'étoit point établi sur la terre, ni de gré, ni de force; mais qu'il n'avoit été dans son origine qu'une triste suite et une conséquence presque naturelle du genre de gouvernement que les hommes s'étoient donné dans des siécles extrêmement reculés, lorsqu'ils prirent pour modele le gouvernement de l'univers, régi par l'Etre suprême; projet magnifique, mais fatal, qui a précipité toutes les nations dans l'idolâtrie et dans l'esclavage, parce qu'une multitude de suppositions qu'il a fallu faire, ont ensuite été regardées comme des principes certains; et qu'alors les hommes perdant de vue ce qui devoit être le vrai mobile de leur conduite ici-bas, ont été chercher des mobiles surnaturels, qui n'étant point faits pour la terre, les ont trompés et les ont rendu malheureux.

Avant de nous engager dans la carrière qui m'a conduit à cette découverte, il sera nécessaire de faire connoître quelles ont été les circonstances qui ont porté les sociétés à concevoir une idée si haute et si sublime. Nous examinerons ensuite quel a été ce genre de gouvernement qu'elles avoient choisi et établi; nous le chercherons dans l'histoire; nous étudierons ses coutumes et ses usages, et nous verrons découler de cet examen une multitude de connoissances

inattendues, qui nous apprendront comment ce point de vue primitif si beau, et qui paroît si digne de créatures pensantes, s'est changé en un desert rempli d'horreurs et de misères; nous découvrirons quels sont les maux qui sont sortis d'un plan qui n'avoit eu pour objet que le bonheur du genre humain, et nous appercevrons enfin comment les hommes ont été avilis et dégradés par les conséquences d'un principe qui les couvre de gloire.

L'alliance étroite et funeste, que j'ai trouvée entre l'idolâtrie et le despotisme, augmentera l'horreur que doit nous causer cet odieux gouvernement; mais elle nous obligera aussi d'en examiner l'origine, parce qu'elle fait une partie essentielle de son histoire. Je ne rappellerai point les différens systêmes qu'ont imaginé les anciens et les modernes sur les sources de ce culte insensé de nos pères. Je marcherai vers l'idolâtrie comme vers le despotisme, par une route qui n'a pas encore été frayée, et j'arriverai à leurs sources, sans m'embarrasser des hypothèses, des conjectures et des préventions de ceux qui m'ont précédé.

Je ne pourrai point développer ces importantes anecdoctes de l'esprit humain, sans lui présenter le tableau de ses erreurs; perspective humiliante en elle-même, et quelquefois dangereuse par les

suites. S'il y a cependant quelque danger à le faire, ce ne peut être que dans la façon de s'y prendre; ce seroit en ne lui présentant ce tableau que pour l'avilir et le dégrader, que pour lui faire des reproches amers et infructueux, et pour achever de lui ôter le peu de confiance qui lui reste en sa raison, dont une morale mystique n'a déja que trop affoibli le ressort. Il y auroit du danger sans doute à n'instruire l'homme de ses égaremens qu'en philosophe austère, et ennemi du genre humain; ce seroit le porter au désespoir, et le réduire à la condition des bêtes. Ce n'est point là l'objet de cette philosophie bienfaisante et éclairée qui fait la gloire de notre siécle, et dont je cherche à suivre l'esprit: aussi éloignée de tous sentimens extrêmes qu'amie du vrai, elle sait prendre le milieu entre le faux sublime de la superstition, lorsqu'elle prétend porter l'homme au-dessus de sa sphère, et le stoïcisme atrabilaire et sauvage, qui quoiqu'ennemi du fanatisme en est un lui-même. Il est aussi capable que lui d'égarer l'homme, parce qu'il ne lui donne que des leçons propres à méconnoître sa nature, son état et ses devoirs ici-bas. La saine philosophie évite ces écueils; elle sçait ramener l'homme à lui-même et le consoler de ses égaremens. Lorsqu'elle apprend aux habitans de notre planete qu'ils se sont trompés, ce-

n'est point pour leur persuader qu'ils n'ont point de raison ou qu'ils doivent la craindre, c'est pour leur faire remarquer qu'ils n'en ont point toujours fait un usage convenable. Cet avertissement porte toujours avec lui son instruction ; car sur telle partie de leurs usages ou de leurs opinions qu'il puisse tomber, il suffit de rappeller avec douceur l'esprit de l'homme à la raison, pour tôt ou tard y ramener ses pas ; il n'est point d'erreurs qui ne lui soient nuisibles. Ce même avertissement procure ensuite une vraie consolation ; l'instruction qu'il renferme en est une pour la raison, naturellement amie de la vérité, et pour laquelle elle a toujours un penchant invincible.

Il est encore un autre point de vue utile et consolant, que la vraie philosophie ne néglige point de faire appercevoir aux hommes dans le tableau même de leurs erreurs ; elle leur montre qu'il n'y a point de fausses opinions, point de préjugés, point de traditions ridicules ou d'usages corrompus, qui n'aient eu dans leur origine quelque excellente vérité pour base, et souvent même quelques principes qui font honneur à l'humanité : d'où il arrive que l'historique de ces erreurs en devient la meilleure preuve ; alors le courage de l'homme se reléve, la confiance qu'il étoit prêt de ne plus avoir en sa raison, se ranime ; il ap-

prend que ce n'est ni l'abus qu'il en a fait, ni son orgueil, qui ont produit ses chûtes; qu'elles viennent de ce qu'il a cessé de faire usage de sa raison, et de ce qu'il ne l'a point assez estimée; il reconnoît que s'il est tombé dans toutes sortes de désordres, ce n'a point été parce que sa nature a dégénéré et s'est infectée d'une prétendue corruption, mais parce qu'il a trop respecté les institutions de ses pères, sans se défier du tems qui corrompt les meilleures choses; parce qu'il ne s'est point apperçu des altérations qui les ont insensiblement changées; parce qu'il a continué de les respecter aveuglement, en cessant de penser et de réfléchir par lui-même; enfin parce qu'il s'est imaginé toujours suivre les loix et les usages de ses ancêtres, lorsqu'il n'en suivoit plus que le spectre et le fantôme.

C'est en mettant cet important point de vue dans tout son jour, qu'il ne peut y avoir aucun danger d'offrir aux hommes la peinture et l'histoire de leurs erreurs; en les faisant ressouvenir de leur raison, on ne peut que les rendre meilleurs et plus heureux. En détruisant une foule de faux principes et de faux mobiles, qui tantôt les élévent trop, et tantôt les rabaissent au-dessous d'eux-mêmes, on ne peut qu'écarter l'incertitude de leur état, et les ramener aux véritables connoissances de leurs intérêts et de leurs devoirs. Puisse

le genre humain, que j'aime et que je respecte, parce que la nature m'y porte et que la raison me l'ordonne, profiter un jour dé toutes les instructions et des consolations que mon ouvrage pourra lui fournir ! c'est à lui que je le consacre, bien plus qu'à mes concitoyens dont il est de mon devoir de ménager la foiblesse.

SECTION III.

Les anciennes révolutions de la nature sont les sources innocentes de toutes les erreurs humaines.

NOUS sommes tous les jours les témoins de la facilité avec laquelle un homme, rendu à la tranquillité, perd le souvenir des maux qu'il a soufferts, et de l'ardeur avec laquelle il s'occupe à réparer ses anciennes misères. Nous remarquons même souvent qu'un rayon de joie et de contentement suffit pour suspendre nos peines, que nous sommes alors disposés à ne plus regarder que comme de mauvais songes. Il en a été de même du genre humain ; après avoir été presque entièrement exterminé par les anciennes révolutions de la nature, il a tout oublié; et lorsque le repos lui futrendu, il n'a songé qu'à réparer ses pertes.

Les siécles ont vu des tems déplorables, où

l'ordre de la nature troublé et renversé a précipité tous les êtres de notre globe dans des calamités sans nombre. Le monde a perdu sa lumière ; la marche du soleil et des planètes s'est altéré ; les continens que nous habitons ont été des scénes mouvantes, où les incendies, les inondations, les tremblemens et les ténébres ont régné tour à tour, et sur lesquels les mers, les fleuves et les rivières, tantôt débordées, tantôt desséchées, ont produit mille fléaux successifs, qui ont désolé le genre humain.

Il a été des tems où l'homme s'est regardé comme l'objet de la haine et de la vengeance de toute la nature irritée ; toutes les sociétés ont été rompues ; les hommes ont été obligés d'errer à l'aventure sur les ruines du monde, au gré de tous les fléaux qui sembloient les poursuivre ; ils étoient alors sans secours, sans subsistance ; et sans consolation ; retirés dans les montagnes, elles s'écrouloient sous leurs pieds ; fugitifs dans les plaines, les eaux venoient les submerger ; cachés dans les antres et les cavernes, ils y étoient ensevelis tous vivàns ; enfin toujours errans, toujours cherchans de nouveaux climats et de nouveaux asiles, partout ils étoient persécutés.

Les monumens naturels qui restent par tout le monde de ces anciennes et effroyables catastrophes, sont aujourd'hui, et depuis une infinité de

siécles, méconnus de presque tous les habitans de la terre : ce n'est qu'un petit nombre de physiciens et de philosophes, qui, depuis un siécle tout au plus, commencent à y lire l'histoire ancienne de la nature et du genre humain (*). Mais tout ce qu'ils y voyent n'est encore considéré de la plupart que comme des objets plus amusans et plus frivoles qu'instructifs et intéressans. Les sublimes anecdotes de la nature gravées par toute la terre en caractères ineffaçables et faits pour toutes les langues, ne sont regardées que comme des songes et des chimères, par le vulgaire prévenu, qui ne veut ni voir ni penser par lui-même.

Si l'on a méconnu les monumens naturels de ces grands événemens, l'on a encore plus méconnu les monumens historiques ; l'on a négligé de maintenir et de conserver les usages, les coutumes et les institutions civiles et religieuses que les anciens peuples avoient établies, pour perpétuer à jamais le souvenir des malheurs du monde, et pour instruire les races futures de son inconstance et de sa fragilité. Il est pourtant vrai qu'il y a peu de nations qui n'aient conservé à ce sujet quelques traditions confuses ; quelques-unes même ont

(*) Voyez *Telliamed. L'histoire nat. de Buffon*, *tom. I.* La préface du tom. III. des *œuvres de Lehmann*, &c.

des livres d'une très-haute antiquité, qui semblent nous apprendre tout ce qu'il est possible de savoir sur cette partie de l'histoire du monde, et nous en désigner précisément le tems et la durée. Mais tout ce que ces traditions et ces prétendues histoires, que chaque peuple révère comme sacrées, nous ont transmis sur les révolutions de la terre, ne nous présente que des vestiges foibles, tronqués, mutilés et corrompus; les causes, les progrès, les effets et les suites de ces événemens n'y sont que des fables; on n'y remarque aucuns détails qui soient conformes aux mouvemens de la nature, et analogues à la multitude et à la variété des phénomènes et des accidens, qui ont été sans nombre dans le ciel et sur la terre. Il n'y a pas un seul de ces livres, dans lesquels on prétend faire voir aux hommes l'histoire de leur origine, qui ait insisté sur cette fameuse époque, comme sur la cause et la source des loix, des coutumes, des gouvernemens et des religions. Ils gardent tous un profond silence sur les impressions que les malheurs du monde ont faites sur les hommes, aussi bien que sur les suites bonnes ou mauvaises qu'ont eu ces mêmes impressions.

Le déluge universel qui submergea le genre humain, suivant les annales des Hébreux, y paroît avoir moins de suites que n'en avoit chez les Romains une inondation du Tibre; c'est un fait

isolé, aussitôt oublié que raconté, et qui ne tient plus à aucun des événemens des siécles qui ont suivi; ce sont cependant les révolutions de la nature, qui après avoir détruit les nations, ont ensuite été les vrais législateurs des sociétés renouvellées; ce sont elles, qui, après avoir rendu les nations aussi religieuses qu'elles avoient été misérables, sont par la suite devenues la matière, l'objet et la cause innocente de toutes les fables, de tous les romans de l'antiquité, de toutes les erreurs politiques et religieuses qui ont séduit l'esprit de l'homme, et de toutes les opinions qui ont produit ses malheurs et sa honte.

Ce sera donc l'homme échappé de la ruine du monde, que nous allons considérer et étudier; nous résoudrons par-là une infinité de problêmes qui concernent l'homme actuel et le genre humain depuis les tems connus. Ce ne sera point un sauvage, un être métaphysique, ou cette créature créée parfaite et qui s'est corrompue, chimère dont tant de docteurs et de savans se sont vainement occupés; ce sera un être réel que nous examinerons dans un état réel: en le suivant pas à pas à mesure qu'il s'écartera de cette époque, il ne nous menera point à des conjectures solitaires, et qui ne tiendront à rien, mais à une route immense, où toutes les parties de la fable et de l'histoire viendront aboutir, s'éclaireront les unes par les

autres

autres, et se rangeant d'elles-mêmes dans l'ordre convenable, exposeront à nos yeux la véritable chaîne des annales du monde moral et politique.

Je ne parle ici, et je ne parlerai dans cet ouvrage que des tems qui ont suivi ceux qui ont donné à l'univers la disposition qu'il a présentement, et que nous lui connoissons depuis un grand nombre de siécles. A l'égard des tems qui les ont précédés ils sont pour moi comme s'ils n'eussent jamais été; bien qu'ils aient existé, ils ont été si obscurs, même pour l'antiquité la plus reculée, que la plûpart des peuples anciens se sont imaginé voir la création et la naissance de toutes choses dans les anecdotes déjà corrompues de ce qui n'étoit que le renouvellement du monde; erreur grossière qui en a fait naître une infinité d'autres, comme nous le verrons dans le cours de cet ouvrage.

SECTION IV.

Impressions que les malheurs du monde ont dû faire sur les hommes.

MALGRÉ l'obscurité dans laquelle il paroît que nous devons nécessairement tomber en franchissant les bornes historiques, nous ne manquerons pourtant point de flambeaux et de guides

surs en cherchant au-delà, c'est-à-dire en fouillant dans les espaces ténébreux, que le plus grand nombre regarde comme imaginaires, où nous trouverons des faits naturels et des institutions humaines. Pour éclaircir le vrai tombé dans les ténébres, et pour y faire rentrer à leur tour toutes les chimères sacrées auxquelles l'ignorance et l'imposture ont donné l'existence, il suffira de nous transporter un instant au milieu des anciens témoins des calamités du monde, d'examiner comment ils en étoient alors affectés, de remarquer les impressions naturelles que ces désastres devoient produire en eux, et les sentimens dont ils devoient être pénétrés; nous appliquerons ensuite ces mêmes sentimens et les suites naturelles de ces impressions à tous les usages de l'antiquité, c'est-à-dire à la police et aux loix anciennes, à tous les cultes, à tous les gouvernemens, enfin à toute la conduite et à toutes les opinions du genre humain, dans tous les siécles que nous pouvons connoître. Tel va être le moyen avec lequel nous résoudrons facilement une multitude d'énigmes et de problêmes; leur solution offrira de nouvelles sciences au monde et dévoilera à nos yeux surpris une antiquité toute nouvelle.

Avant d'entrer dans cet examen, je dois prévenir que l'on doit bien se garder d'imaginer que

le genre humain, dans les tems où nous voulons l'étudier, et comme le surprendre, ait été différent du genre humain d'aujourd'hui ; c'est une erreur dont il faut se défaire. Six ou sept mille ans d'intervalle, que l'on met communément entre les premiers hommes connus et ceux de notre âge, ont fait supposer à un grand nombre de savans qu'il pouvoit et qu'il devoit y avoir entr'eux et nous des différences très-marquées. Il est arrivé de là, que dans les questions philosophiques qui les ont concernés, nous avons été portés à en augmenter les difficultés en raison de l'éloignement des tems, et que nous les avons réellement augmentées, parce que nous nous sommes écartés de nous-mêmes, qui ressemblons à nos pères, comme nos pères nous ressembloient ; toute la différence qu'il doit y avoir entr'eux et nous, ne consiste que dans quelques inventions et dans quelques connoissances que nous avons acquises depuis eux ; à l'égard de certains sentimens ou préjugés naturels, et de certaines idées qui sont presque indentifiées avec l'esprit et le caractère de l'homme, et qui le saisissent malgré lui en de certaines occasions, nous devons être sûrs que les anciens ont été les mêmes que nous ; ils ont pensé, ils ont senti comme nous, et comme nos neveux penseront et sentiront dans des milliers de siécles, s'ils se trouvent

dans des circonstances propres à faire naître ou à réveiller ces idées et ces sentimens.

Actuellement prévenus de cette ressemblance, pour nous tracer une image des impressions qu'ont faites les malheurs du monde sur ceux qui en ont été les témoins, il doit nous être égal de nous transporter au milieu d'eux, en nous repliant sur nous-mêmes, ou de supposer que ces malheurs arrivent de nos jours, et que nous sommes témoins de toutes les mêmes calamités qui ont autrefois ravagé l'univers, et presqu'anéanti le genre humain.

Que penserions-nous donc, si le soleil éteint cessoit de donner sa lumière? si les forces exaltées de la nature changeoient son harmonie en un nouveau cahos? si les mers inondoient les terres? si les terres se soulevoient contr'elles? Que dirions-nous si des milliers de volcans s'embrasoient de toutes parts? si le feu, le soufre, le bitume s'élançoient par torrens du sein des montagnes? si la plûpart des continens brisés s'enfonçoient sous nos pieds? Que penseroit enfin le genre humain d'aujourd'hui s'il se trouvoit au milieu de tant de fleaux et de tant de désolations? Il ne faut pas beaucoup de philosophie et de métaphysique pour le deviner. Il croiroit être à la fin du monde; il s'imagineroit être au jour de la justice et de la vengeance; il s'attendroit à cha-

que instant à voir le juge suprême venir demander compte à l'univers, et prononcer ces redoutables arrêts que les méchans ont toujours craints et que les justes ont toujours attendus. Tels sont les sentimens dont on seroit alors saisi et occupé. Ces dogmes sacrés de la fin du monde, du jugement dernier, du grand juge et de la vie future, se retraceroient avec force à notre esprit, et affecteroient profondément et généralement tous les habitans et toutes les nations de la terre. Ces mêmes dogmes affecteront un jour nos neveux, s'ils se trouvent dans ces fatales circonstances: ce sont eux qui ont affecté pareillement nos pères, quand ils ont vu cesser la primitive harmonie de l'univers.

On trouvera peut-être ces idées ou trop simples ou trop composées pour les tems où je viens de me transporter. On voudroit sans doute que je pénétrasse dans l'esprit humain pour y chercher comment ces idées ont pu y naître une première fois; c'est un travail que je laisse à d'autres; ils peuvent philosopher tout à leur aise sur les opinions de ces instans de terreur, qui ne sont point ceux de la philosophie. Il me suffit ici de savoir que ce sont ces dogmes qui ont vivement agi sur l'esprit et sur le cœur des hommes, dans toutes les situations extrêmes de

la nature. Passons aux suites bonnes et mauvaises qu'ont eu ces impressions.

SECTION V.

Prémiers effets des impressions des malheurs du monde sur la religion et sur le gouvernement des hommes.

IL faudroit peu connoître les hommes pour douter que dans des tems aussi malheureux, et dans les premiers âges qui les ont suivis, ils n'ayent été très religieux, et que ces calamités ne leur ayent alors tenu lieu de missionnaires sévères et de puissans législateurs, qui auront tourné toutes leurs vûes du côté du ciel, du côté de la religion et du côté de la morale. Cette multitude d'institutions austères et rigides dont on trouve de si beaux vestiges dans l'histoire de tous les peuples fameux par leur antiquité, procède vraisemblablement de cette source; il en doit être de même de leur police. C'est sans doute à la suite de ces tems déplorables qui avoient réduit l'espèce humaine, renversé son séjour, et détruit sa subsistance, qu'ont dû être faits ces réglemens admirables, que nous trouvons chez les anciens peuples, sur l'agriculture, sur le travail et l'industrie, sur la population,

ur l'éducation et sur tout ce qui concerne l'économie civile et domestique.

Ce fut sans doute alors que l'unité de principe, d'objet et d'action, s'étant ranimée parmi les mortels réduits à un petit nombre et pressés des mêmes besoins, les premières loix doméstiques devinrent la base, ou pour mieux dire, les seules loix des sociétés, ainsi que nous le prouvent toutes les anciennes législations. Comme la guerre forme des généraux et des soldats, comme les troubles et les agitations forment de grands orateurs, de même les maux extrêmes du genre humain, et la grandeur de sa misère et de ses nécessités, ont donné lieu aux loix les plus simples et les plus sages, et à toutes les législations primitives, qui ont eu principalement pour objet le vrai et le seul bien de l'humanité. Dans ces momens critiques, l'homme devenu sage et raisonnable par ses malheurs, ne s'est point conduit par la coutume, comme il pouvoit faire auparavant, ou comme nous faisons aujourd'hui; il a été forcé de réfléchir et de penser par lui même, et de pourvoir à son bonheur par les institutions les plus solides et les plus utiles.

C'est à ces anciennes loix, fruits heureux des malheurs du monde, que les Chinois et les Egyptiens ont dû le nom de *sages*, qui leur a été donné par toutes les nations anciennes et mo-

dernes. Nous ne devons point croire, cépendant, qu'ils ayent été les seuls qui se soient alors prescrit une police et des loix ; c'est vraisemblablement parce qu'ils les ont plus long-tems conservées que les autres peuples, et qu'ils ont soutenu avec plus de respect et de soin l'édifice de la législation primitive, ainsi que l'histoire nous le confirme. Peut-être pourroit-on regarder le rare et le singulier privilége des Chinois et des Egyptiens comme un indice que l'un ou l'autre de ces deux peuples a été la tige commune des nations, depuis le renouvellement du monde. Une foule d'anecdotes historiques, de similitudes et de convenances, y ont déja porté quelques écrivains plus hardis que les autres; mais plusieurs motifs aussi forts et aussi solides que les leurs m'ont obligé de suspendre mon jugement.

Il est difficile, par exemple, de se persuader que, quelle grande qu'ait été autrefois la destruction de l'espèce humaine, il ne s'en soit échapé qu'une société, et en un seul lieu de la terre ; ces événemens destructeurs, tels que nous devons raisonnablement les concevoir, sans avoir égard aux préjugés reçus, ont dû épargner dans presque tous les climats quelques-uns de leurs anciens habitans, surtout dans les régions élevées, qui ont dû être les refuges et les berceaux des sociétés renouvellées, bien plutôt que les contrées

basses de la Chine, de l'Egypte et de l'Assyrie. Je pourrois réunir diverses preuves que les hommes ont demeuré longtems dans les montagnes après ces événemens, et que plusieurs sociétés qui se sont rencontrées par la suite ne se devoient rien l'une à l'autre dans leur origine. Mais sans nous écarter de cette recherche, le titre d'*Autochtone* (mère d'elle-même) dont toutes les nations anciennes étoient si jalouses, suffit pour nous donner à penser, et je regarde encore comme une très-forte preuve de la multiplicité des témoins des révolutions arrivées à la terre, la diversité même des traditions sur le déluge, dans chacune desquelles j'ai très-souvent remarqué des détails et des anecdotes qui ont un rapport évident au local et au physique des lieux qui les ont conservées.

D'après cette remarque l'état de la Chine et de l'Egypte pourroit nous faire soupçonner que ces divers débris des nations primitives dispersés en différentes régions, n'ont point tous eu la même sagacité à pourvoir à leurs besoins; mais c'est ce qu'il me paroît encore difficile d'admettre, n'y ayant point de peuple sur la terre, qui dans un dégré inférieur à la vérité aux Chinois et aux Egyptiens, ne puisse nous montrer des restes de ces anciennes institutions. Je n'en excepte pas même les sauvages de l'Amérique,

ainsi qu'on le verra dans la suite de cet ouvrage. Comme les malheurs du monde avoient été communs et généraux, tous les peuples de la terre ont dû être vivement intéressés à y remédier; et quoique séparés, ils ont dû le faire par des moyens assez semblables, parce que les sentimens et les besoins devoient être aussi uniformes que les maux qui les avoient fait naître.

Cette considération m'a paru très-propre à rendre raison des similitudes que l'histoire nous fait remarquer entre des peuples très-différens et très-éloignés, auxquels sans cela il faudroit nécessairement accorder une commune origine, en franchissant beaucoup d'autres difficultés historiques et physiques. Si cependant les Egyptiens et les Chinois ont eu par la conservation de leur législation primitive une distinction particulière, cette exception ne doit point nous surprendre ici, si nous nous rappellons que l'amour qu'ils ont eu pour les loix de leurs ancêtres les avoit portés dès la plus haute antiquité à fermer l'entrée de leurs états à tous les étrangers, et que leur situation a beaucoup favorisé la manutention de cette loi conservatrice de toutes les autres.

Cette même remarque nous découvre en même tems les causes de la destruction de l'ancienne législation, ou de sa corruption dans toutes les autres contrées qui n'ont point eu une loi de

barrière semblable, ou qui n'ont pû, à cause de leur situation, la maintenir aussi longtems, et résister aux colonies, aux invasions et aux guerres, qui par la suite ont changé la face de la terre et le sort des nations. J'ai tout lieu de croire que cette loi contre le commerce du dehors a été presque générale dans son origine. Les mots d'étrangers et d'ennemis ont été très-longtems synonimes chez plusieurs peuples de l'Asie et de l'Europe. La barbare coutume de sacrifier les étrangers n'a guères pû provenir que de cette loi sévère, qui a dû être universelle, puisque le cruel abus qu'on en a fait se trouve chez tous les peuples. Cette loi de barrière n'a point fait partie de la première législation, puisqu'elle étoit contraire à son esprit général; nous verrons quel en a été l'esprit et la cause.

Quoi qu'il en soit, nous trouverons les traces des institutions du monde renouvellé, sur tel climat que nous jettions les yeux. Les Etrusques, les Phrygiens, les Hébreux et les Perses surtout, en avoient conservé des restes précieux. Il n'est point de nation dans l'Asie moderne qui ne puisse encore nous en montrer quelque vestige. Les Péruviens et les Mexicains, au tems où on les a découverts et détruits, avoient des loix et des usages qui ne devoient avoir d'autre date que celle de la législation primitive; et ce que

ces Américains ont eu de particulier, c'est qu'ils étoient plus en état alors d'expliquer les vrais motifs de ces usages, que les Hébreux, les Grecs et les Romains, qui en avoient de semblables, et qui ne les ont interprété que par des fables et des mensonges: nous en verrons plusieurs exemples très-remarquables.

Pour terminer cette section par une observation non moins singulière, je préviendrai que dans l'étude qu'on pourra bien recommencer un jour de toute l'histoire ancienne, la véritable mesure de l'antiquité, de tous les peuples et de leurs loix civiles et religieuses, ne sera plus celle de leur chronologie, mais une mesure morale, qui sera toujours proportionnée aux restes plus ou moins nombreux et plus ou moins purs qu'on y trouvera de la législation du monde renouvellé. Plus le tableau des nations s'est étendu et détaillé à mes yeux, et plus je me suis apperçu qu'il ne faut plus juger de leur antiquité par leurs histoires, mais par leurs coutumes. J'ai vû que les coutumes appartenoient aux peuples, et que les histoires n'appartenoient qu'aux particuliers ignorans et menteurs qui les avoient faites. Le gouvernement Chinois, par exemple, en se conduisant encore aujourd'hui avec cet esprit d'émulation et d'économie qui anima les tristes et malheureuses familles autrefois échapées du

bouleversement de la terre, nous présente par là le véritable sceau de sa profonde antiquité. Ce ne sont point ses dynasties et ses prodigieuses annales, par lesquelles il en faudra dorénavant juger; ces prétendus titres ne contiennent que des fables mythologiques. Il en est de même de tous les autres peuples qui ont vanté leurs archives civiles et sacrées.

SECTION VI.

Principes des premières institutions religieuses, et erreurs qui sont sorties de l'abus qu'on en a fait.

APRÈS que la fermentation de la terre fut calmée, et que les débris du genre-humain se furent assemblés en diverses contrées pour former de nouvelles sociétés, et s'aider réciproquement à supporter leurs maux et à pourvoir à leurs besoins, les hommes ayant devant les yeux le grand spectacle de l'univers détruit et rétabli, et dans le fond de leurs cœurs tous les dogmes sacrés qui étoient inséparables de ce spectacle, établirent une religion, dont les principaux motifs furent une reconnoissance infinie envers l'être suprême qui le avoit sauvés, et le desir d'en instruire toutes les races futures.

Pour perpétuer la mémoire des révolutions arrivées, on institua des fêtes commémoratives, capables par les détails qu'elles représentoient, d'entretenir sans cesse les nations de la fragilité de leur séjour, et de les avertir, par le tableau des vicissitudes passées, de toutes les vicissitudes à venir. Les jugemens que Dieu avoit exercés sur la terre, y étoient représentés en même tems comme des leçons sur les jugemens qu'il exerceroit un jour, et le souvenir des incendies passés devint aussi le pressentiment des incendies futurs. C'est de là que procéde ce dogme universel de l'attente de la fin du monde par le feu; dogme connu et reçu de la plus haute antiquité. Les Hébreux et les docteurs orientaux en faisoient remonter l'origine à Adam, à Seth, et aux premiers patriarches; ce qui prouve que dans les plus anciens tems connus il étoit déja arrivé des embrasemens qui avoient donné lieu à cette crainte.

Ces commémorations ont encore fait naître par la suite des tems tous les livres prophétiques et apocalyptiques qui ont si souvent troublé le repos des humains. Les Payens les connoissoient sous les noms d'*Oracles Sybillins* ou de *livres Acherontiques*, et les Hébreux sous le titre de révélations faites à leurs ancêtres d'avant et d'après le déluge (*). Tous ces peuples en igno-

(*) Les Juifs ont eu plusieurs révélations ou apocalypses, attribuées à leurs premiers patriarches.

roient la véritable origine, parce que ces livres à la fin s'étoient dénaturés et corrompus. Ils les consultoient néanmoins dans tous les écarts de la nature, c'est-à-dire dans toutes les calamités publiques.

Il est encore très-probable que c'est de ce même fonds que les Hébreux ont tiré leurs prophéties de Jérémie, d'Isaïe, d'Ezéchiel et d'autres; ils y appliquent sans cesse à leurs idées une foule de détails apocalyptiques, qui n'appartiennent visiblement qu'aux révolutions générales de l'univers, dont on entretenoit primitivement les peuples aux jours de fêtes et d'assemblées, afin de contenir par la crainte ceux qui n'auroient point été contenus par les loix et par la raison.

La descente du grand juge, dont on avoit regardé tous les météores et les phénomènes qui concourent à la ruine du monde comme les annonces et les suites, devint un dogme redoutable qui en impose à tous les hommes, et qui les remplit d'une terreur religieuse; cette idée fut sans cesse rapellée et entretenue par les phénomènes accidentels que la nature la mieux réglée produisoit alors et produit encore tous les jours. Cette venue du grand juge annoncée par les météores, est le dénouement de tous les usages obscurs et extravagans que toutes les nations ont pratiqués, sans savoir pour-

quoi, à la vue des éclipses et des cometes, et dans toutes les autres circonstances où l'ordre naturel leur paroissoit altéré ou changé; comme elles avoient oublié quels étoient alors les vrais motifs de leurs allarmes, elles imaginoient des fables pour en rendre raison, et elles outrèrent et corrompirent des institutions sensées et très-religieuses en elles-mêmes. Je ne connois que les Péruviens qui ne soient point tombés dans cet oubli; les éclipses du soleil et de la lune leur rappelloient encore le souvenir des anciennes ténèbres qui avoient autrefois couvert la terre après son embrasement; ils expliquoient par-là leurs usages, et ils avoient raison. Le même peuple regardoit cependant les comètes comme les annonces de la mort ou de la naissance des grands personnages; et il se trompoit en cela comme tous les autres peuples qui ont été long-tems dans la même idée. Les comètes n'avoient été regardées primitivement que comme les annonces de la ruine du monde et de la venue du grand juge; elles avoient eu rapport à un fait général, mais chacun par la suite n'y a plus été chercher qu'un fait particulier.

A la suite de tous ces objets d'une crainte instructive dont la religion occupoit les hommes, elle leur offroit l'aspect consolant et flatteur de la vie future et du régne des justes, dans un état

de

de félicité, d'abondance et de gloire, qui ne devoit plus être exposé aux révolutions de la nature. C'étoit ordinairement par là que la religion terminoit ses fêtes, ses instructions et ses spectacles; car tous ces dogmes, pour être rendus plus sensibles, étoient représentés par des symboles et par des cérémonies figurées. C'est de l'abus de ces représentations que sont sorties les fables des *jardins* d'*Adonis* et d'*Eden*, des *champs élisées*, du *paradis terrestre*, &c. Les poëtes et les commentateurs ne les ont placées en tant d'endroits divers, que parce que la plupart des anciens peuples avoient chacun des lieux champêtres et délicieux, où tous les ans ils alloient assister aux représentations figurées et mystiques des délices de cette vie céleste qui doit succéder à celle du monde: c'est de là que provient au Japon le pélerinage de la province d'Isje, que l'on fait chaque année pour obtenir la rémission de ses péchés, et pour mériter le bonheur à venir; c'étoit l'objet des processions annuelles que faisoient les Athéniens au territoire d'Eleusis; les champs élysées n'ont point eu d'autre origine; les noms d'*Isje*, d'*Eleusis* et d'*Elysée* ne sont si visiblement analogues, que parce que la vie future étoit appellée les champs *El-Isis*, ou *la terre de la divine Isis*, nom que l'on donnoit à la principale figure qui en étoit le symbole.

L'objet de ces représentations parut avec le tems si grand et si relevé, que les prêtres abandonnant au peuple l'extérieur de ces cérémonies, et le laissant le maître d'en penser ce qu'il vouloit, crurent devoir ne le révéler qu'à un petit nombre de gens choisis; c'est là ce qui donna lieu à tous les mystères de l'Antiquité, connus sous les noms d'*Isis*, de *Cérès*, d'*Osiris*, d'*Adonis*, &c. où l'on ne pouvoit être admis qu'après de longues et d'austères préparations.

Quoique les détails de ces mystères ayent été généralement assez peu connus, ils nous en est cependant parvenu quelques anecdotes, qui peuvent en faciliter l'intelligence. En voici une des mystères d'*Adonis*, qui pour plus d'une raison mérite de trouver ici sa place.

Je supposerai d'abord que le lecteur est au fait de l'histoire d'*Adonis*. On sait que ce dieu phénicien mouroit et renaissoit tous les ans. J'ajouterai, pour plus d'éclaircissement, qu'il n'avoit été dans son origine que le symbole commémoratif du monde anciennement détruit et renouvellé, et qu'il étoit en même tems une image instructive de sa destruction et de son grand renouvellement futur. Dans une certaine nuit de la fête, où la représentation d'Adonis étoit dans un tombeau, au milieu de l'obscurité et des lamentations, la lumière paroissoit tout-à-coup;

un prêtre se montroit avec un air de sérénité, et après avoir fait une onction sur la bouche des initiés, sans doute à cause du secret qui leur étoit enjoint, il disoit à l'oreille de chacun d'eux que le soleil étoit venu, et que la délivrance étoit arrivée. Cette grande nouvelle ramenoit l'allégresse, et l'on célébroit la résurrection d'*Adonis* par toutes sortes de réjouissances (*). L'extérieur de cette fête étoit connu et répandu, non-seulement en Phénicie et en Egypte, mais aussi chez les Grecs et les Romains; on ne voyoit dans les premiers jours que deuil et qu'affliction; on n'entendoit que les cris funèbres des pleureuses désolées, et l'on ne rencontroit de tous côtés que des tombeaux et des cercueils.

On peut juger par ce culte singulier, et surtout par l'anecdote rapportée ci-dessus, qu'un chrétien qui auroit vécu mille ans ou plus avant la venue du Messie, et qui se seroit trouvé à ces fêtes ou mystères d'Adonis, eût cru y voir la fin du carême. Le christianisme, comme on voit, date de fort loin.

Mais revenons à nos anciennes institutions, dont

(*) Voyez *Jul. Firmicius*, et le livre anglois qui a pour titre *Purcha'ss Pilgrimage*, *lib.* 1. *cap.* 17. *pag.* 90.

toutes les folies anciennes et modernes n'ont été que les suites et les abus.

Toute la marche du ciel, et l'harmonie rendue au monde, furent pendant longtems des motifs d'une reconnoissance constante et sans bornes envers l'Etre suprême; cependant, comme si cette religion eût prévu ce qui devoit arriver un jour, elle cherchoit dans cette harmonie même, le sujet d'entretenir les hommes de leur instabilité, de peur que l'oubli du passé, et l'habitude d'une félicité permanente, n'éteignissent cette crainte salutaire du grand juge, qu'il étoit important de conserver. Elle faisoit donc des leçons de tout; le déclin du jour et le coucher du soleil lui rappelloient les anciennes ténébres, la fin de l'ancien monde et la fin future du monde présent. Le lever de l'aurore devint pour elle l'image de l'ancien et du futur renouvellement, aussi bien que du lever du grand juge en faveur des justes; c'est de là que toutes les anciennes fêtes commençoient par la tristesse et finissoient par la joie: elles commençoient au coucher du soleil pour finir à l'autre coucher (*). C'est enfin de là que l'homme idolâtre courut ensuite consulter tous les jours l'aurore

(*) L'usage ancien et presque universel qu'ont eu les nations, de compter par les nuits et non par les jours, tire de là son origine. Le jour sacré ou ecclésiastique commence encore chez nous par le soir.

ou le soleil levant, et que généralement les peuples ont par toute la terre tourné vers ce côté les portes de tous les temples, s'imaginant que le soleil et le grand juge viendroient du côté de l'orient.

La fin et le commencement des périodes des astres et des planètes devinrent par le même esprit l'occasion et le sujet de semblables leçons. Les quatre changemens de la lune de chaque mois, la variété des quatre saisons de chaque année, étoient de trop vives images de l'instabilité de l'univers, pour ne pas les regarder comme des signaux instructifs.

Tous les peuples eurent donc quatre fêtes dans le mois, et quatre autres fêtes plus solemnelles dans l'année, pendant lesquelles, à l'occasion de ces mutations lunaires et solaires, on rappelloit aux peuples assemblés, que tout avoit changé, et que tout changeroit encore un jour.

Les fêtes qui avoient rapport au renouvellement des périodes astronomiques, étoient des fêtes de réjouissances, et celles qui avoient rapport à leur décours et à leur déclin, n'étoient que des fêtes de deuil et de pénitence.

Comme le mois périodique de la lune est de près de vingt-huit jours, on devine aisément que ce doit être ici la raison pour laquelle les fêtes lunaires ont été espacées de tout tems de

sept en sept jours, et que ce doit être aussi de ce que ces anciennes solemnités étoient réglées par le nombre lunaire, qu'est sorti le respect qu'ont eu généralement toutes les nations pour le nombre septenaire. La succession de nos fêtes n'a pas pû dépendre, en effet, d'aucun autre événement ni d'aucune autre raison, puisque les quatre solemnités du mois étant aux quatre phases lunaires ce que les quatre solemnités annuelles sont aux quatre phases solaires, il faudroit ridiculement en conclure que les fêtes ont réglé le cours des astres, tandis que le bon sens nous dit que ce sont les astres qui doivent régler les fêtes. Quoique les Hébreux prétendent que l'œuvre de la création, opérée en sept jours, est le motif et l'origine des fêtes septenaires, nous voyons cependant au premier chapitre de leur genèse, que le soleil et la lune ont été créés pour indiquer et régler les fêtes et les jours d'assemblées. Comment expliquer cette contradiction, à moins que d'être assez stupide pour imaginer que Dieu a bien voulu mettre dans ses ouvrages un rapport astrologique ?

L'usage qui fut établi dans les tems primitifs, d'entretenir ainsi les hommes du renouvellement et de la ruine du monde, à la fin et au commencement de toutes les phases et de tous les périodes astronomiques, fut la source innocente d'une infinité d'erreurs, lorsqu'une fois le sou-

venir du passé se fut affoibli, et lorsque les motifs de ces instructions périodiques furent corrompus et méconnus.

En voyant ces commémorations ramenées et toujours indiquées par le nombre *sept*, on pensa qu'il avoit quelque vertu secrete, et quelque rapport mystérieux avec l'origine, l'existence et la durée du monde.

Les uns imaginèrent qu'il avoit été créé; d'autres qu'il avoit été renouvellé; et plusieurs qu'il avoit été jugé en sept jours. Toutes ces différentes opinions se trouvent chez les Hébreux, comme on peut le voir dans la note ci-bas (*).

(*) En général les Hébreux ont appellé les sept jours de la semaine, les sept jours de la *création*; néanmoins ils ont nommé le septiéme jour, pendant lequel ils célébroient cette prétendue création, du nom *sabbath*, qui est aussi le nom du premier mois de leur année solaire. Sa véritable racine hébraïque ne signifie point *repos*, mais *retour*, et *renouvellement*; ainsi cette fête de la création ne pouvoit être que la fête du renouvellement du monde. Les pseaumes 37 et 92, qui étoient consacrés au souvenir du sabbath, suffisent pour découvrir l'erreur des Hébreux; le premier n'offre rien qu'un tableau de misères et d'afflictions; il ne fait entendre que des cris pitoyables qui ne conviennent ni à David, ni à la création, ni au sabbath de la façon qu'ils le concevoient, mais au jour de la destruction du monde, aux *Osiris* et aux *Adonis* symboliques du monde détruit et du soleil éteint. Le pseaume 92

Le souvenir du renouvellement de la face de l'univers, s'étant éteint ou considérablement obscurci, la mémoire de l'ancien monde s'éteignoit de même nécessairement, et l'on ne pensa plus qu'à celui dont on avoit la jouissance. Lorsque par la suite des tems l'on eut assez de loisir pour

dont le titre a pareillement rapport au sabbath, ne nous offre qu'une peinture du déluge et du rétablissement de la terre. L'auteur du livre de Job, dans cette magnifique description qu'il donne au chapitre sixiéme des œuvres de la création, y rappelle la *défaite des géans qui gémissent sous les eaux*. On voit la même ambiguité dans le chapitre quatorziéme du livre de la sagesse : *C'est ainsi*, y est-il dit, *qu'au commencement du monde, quand vous fites périr les géans superbes, un vaisseau fut l'asile et le dépositaire des espérances de l'univers.* On voit donc par ces différens passages, que le monde créé, et le monde renouvellé y sont toujours confondus. D'après ces variétés on explique aisément un autre endroit du quatriéme livre d'Esdras, *chap.* 7. *vers.* 30 *et* 31 qui a été jusqu'à présent inexplicable. Après avoir annoncé que les horreurs de la fin du monde sont prochaines, le prophête menace les pécheurs, et leur dit : que *le monde va rentrer dans le chaos des sept jours, comme il est arrivé dans les anciens jugemens.* Singulière opinion qui nous fait connoître que les sept jours de la création ou du renouvellement du monde ont encore été regardés comme les sept jours des anciens jugemens de Dieu; aussi trouve-t-on quelque part dans l'écriture : *Je vous ai loué sept fois le jour à cause des jugemens de votre justice.*

réfléchir sur son origine, et pour raisonner sur son antiquité, les sentimens ne purent qu'être systématiques et très-partagés ; on lui donna donc plus ou moins d'antiquité, à proportion du plus ou du moins d'idées qu'on avoit conservées du passé; cela produisoit cette étrange diversité que nous remarquons dans la chronologie des anciens peuples. Comme il est naturel de compter pour rien ce qu'on ne connoît pas, soit dans la nature, soit dans la vaste profondeur des tems, bientôt on sauta par-dessus les siécles inconnus ; on osa fixer l'instant précis de la première existence du monde, et l'on confondit l'ancienne époque de son rétablissement avec l'époque encore plus sombre et plus inconnue de sa création primitive. D'où il arriva que lorsqu'on voulut deviner les détails de ce premier de tous les événemens, pour les mettre à la tête des annales du monde, que l'imposture imagina, comme les hommes n'ont pu et ne pourront jamais se représenter les opérations surnaturelles d'un Dieu créateur et architecte de l'univers autrement que par des analogies grossières, on ne dépeignit cet acte sublime et incompréhensible qu'avec des couleurs souillées par des idées que fournissoit encore un souvenir ténébreux et corrompu des grands désordres arrivés lors du changement de l'ancien monde, et l'on ne put disposer les faits et leur suc-

cession autrement que selon les régles, ou plutôt selon les chimères extravagantes de l'astrologie judiciaire ; science ridicule qu'eut bientôt fait naître l'attention primitive qu'on donnoit à tous les mouvemens célestes, que l'ont crut si intéressans pour le repos et la tranquillité des nouvelles sociétés (*).

(*) Les folies de l'astrologie ont été inventées avant le systême de la création des Hébreux; cela est visible par les rapports qu'on peut remarquer entre les diverses opérations des sept jours et les prétendues vertus et propriétés astrologiques des sept planétes. 1. Le jour auquel le soleil préside, la lumière fut faite. 2. Le jour de la lune fut celui où le firmament, l'athmosphère furent faits, et où la division des eaux supérieures et des eaux inférieures fut marquée, parce que la lune préside à l'athmosphère, et qu'elle est regardée comme une planéte humide et aquatique. 3. Le jour de Mars, comme c'est une planéte réputée charnelle, brutale, grossière, l'aride parut et fut appellée terre. 4. Est le jour de Mercure. Mercure a toujours été regardé comme le ministre des dieux, comme l'entremetteur et le messager du ciel aux enfers, et des enfers au ciel : ces attributs lui proviennent de ce qu'anciennement il avoit été l'annonce symbolique des fêtes, et l'emblême du commerce des mortels avec les dieux par leur culte et leurs prières. C'est là, sans doute, la raison pour laquelle il est dit que les signaux des fêtes et des assemblées, (le soleil et la lune) furent placés ce jour-là dans le ciel. 5. Le jour de Jupiter, comme c'est la planéte de l'air, et l'abondance multipliée,

Telles sont les sources de ces ténébres, de ce cahos, de ce mélange primitif des élémens et de cet état de confusion qu'on a toujours dit avoir précédé la naissance du monde.

L'absurde cahos n'a jamais existé que dans la tête de ceux qui avoient oublié l'antiquité. C'est de là que sont sorties ces histoires frivoles et ridicules de tous ces combats divers, antérieurs à l'origine de toutes choses, de la lumière contre les ténébres, des anges contre les démons, du bon contre le mauvais principe, de Lucifer contre Dieu, du soleil contre la lune, des géans contre les dieux, de Typhon contre Osiris, et plusieurs autres de cette espéce (*).

selon l'astrologie, il a bien fallu que les oiseaux ayent été créés dans l'air et les poissons dans la mer, lors du cinquiéme jour. 6. L'homme et la femme créés le jour de Vénus, ne demandent point d'explication. 7. Dieu enfin s'est reposé le jour de Saturne, planéte sombre et taciturne, qui tranche tout et ne produit rien, dit l'astrologie.

(*) C'est une chose remarquable dans les annales du monde, recueillies par Sanchoniaton, dont Eusebe nous a conservé les précieux fragmens, que cet auteur n'y parle en aucune façon du déluge; ce qui lui a attiré bien des reproches de la part des docteurs chrétiens. Mais si l'on examine le détail qu'il nous donne de la création, on y reconnoîtra aisément que ce ne sont les détails que d'une véritable révolution; et l'on peut faire la même remarque

Le nombre *sept* étant ainsi devenu un nombre plein de vertu et de mystère, on respecta, non seulement le septiéme jour, mais encore la septiéme semaine, le septiéme mois, la septiéme année, la septiéme semaine de mois et d'années. La fin du monde fut toujours attendue après des périodes sabbatiques; les Manichéens, d'après une infinité d'anciens peuples, l'attendoient le septiéme jour de chaque semaine; les Mexicains, à la fin de chaque semaine de semaines d'années; et tous les docteurs orientaux, à la fin des semaines de centaines ou de milliers d'années. Enfin ce nombre, et plusieurs autres encore, auxquels on attribua des vertus semblables, devinrent, par le mélange de toutes les idées primitives, outrées et corrompues pour les uns, des termes divins et heu-

dans les anecdotes de tous les prétendus ancêtres qu'il donne au genre humain : il n'est donc pas étonnant qu'il ne parle pas du déluge. L'auteur des annales hébraïques, qui nous fait l'histoire d'une création et d'un déluge, a commis une faute bien plus grossière : sa création n'est que le déluge, son déluge n'est que sa création; ces deux événemens ne sont réellement dans la génèse qu'un double emploi d'un seul et même fait, considéré sous deux points de vue différens; l'un naturel qu'il a placé en second, et l'autre astrologique, systématique, ou mystique comme on voudra le nommer, qu'il a placé en premier. Cette remarque donne la solution des causes qui ont produit les différentes chronologies des Hébreux et des Samaritains.

reux pour les autres, des termes redoutables et funestes, dont une multitude de rabbins, de cabalistes, d'astrologues, de prophètes, d'autres têtes creuses et superstitieuses ont abusé dans tous les tems avec la dernière extravagance, et souvent aux dépens du repos et du bonheur du genre humain.

A cette attente de la fin du monde, qui, d'un dogme religieux devint un dogme plein de folie et de superstition, nous avons dit que la religion joignoit primitivement ceux qui concernoient la descente du grand juge, et la vie future. Comme ces trois dogmes étoient inséparables, les erreurs provenues de l'abus qu'on en fit furent aussi inséparables. Les révolutions périodiques des années, les météores, et tout ce que l'ignorante antiquité appelloit les signes du ciel, au lieu d'être, comme par le passé, les annonces des instructions qu'on devoit alors donner aux hommes, ne furent plus que les annonces de l'arrivée de rois conquérans, de législateurs, de prophètes et de personnages chimériques, que l'on attendit au lieu du grand juge, dont l'attente primitive fut corrompue et personnifiée : ces signes du ciel ne furent plus les annonces du jugement dernier et de la vie future, mais du sort et des révolutions des empires et des grands changemens politiques qui devoient arriver, di-

soit-on, parmi les nations, et même dans les familles.

Par-là l'imagination des hommes toujours fixée sur les astres donna lieu à des révolutions civiles et religieuses sur la terre, quand elle crut en avoir apperçu d'astronomiques dans le ciel; et l'imposture même en supposa dans le ciel, quand il en arrivoit de naturelles sur la terre, ou lorsqu'elle vouloit y en faire naître afin d'en profiter.

C'est par ces fatales préventions que l'esprit humain s'est trouvé disposé, depuis une infinité de siécles, à être la dupe, le jouet, et la victime de tous les fanatiques et de tous les imposteurs, qui ont eu l'adresse de faire tomber sur eux les regards des nations, toujours remplies d'une espérance vague et d'une attente indéterminée.

Je n'oublierai point ici des institutions de la religion primitive, dont la connoissance peut jetter un grand jour sur une multitude d'usages, la plupart obscurs et corrompus, que l'antiquité nous présente dans ses fêtes, et dans ses solemnités. Cette religion eut un soin particulier d'entretenir le souvenir de la misère des premiers hommes, c'est-à-dire, de ceux qui avoient été les témoins malheureux de la ruine de l'univers; dans cette intention elle obligeoit en certains tems de mener une vie errante, de ne se vêtir

que de peau, de ne manger que des fruits sauvages, de demeurer dans des bois, des bocages, et des cavernes.

C'est de-là, en partie, qu'ont dû venir les orgies et les bacchanales du paganisme, et diverses fétes des Hébreux, qui y avoient tant de rapport pour l'extérieur. Mais tous les peuples avoient perdu de vue leurs anciens et véritables motifs. On retrouve cependant encore quelques précieux restes de ces commémorations chez les payens. Il y avoit à Athénes et en Syrie, comme on le voit dans Plutarque et dans Lucien, des fêtes funébres qu'on y célébroit encore du tems de Sylla, en mémoire de ceux qui étoient péris dans les déluges d'Ogyges et de Deucalion. Si on étudie la plupart des fêtes des Manes et des Lemures chez les Grecs et chez les Romains, on y retrouvera encore cet ancien motif, aussi-bien que dans plusieurs autres jeux ou spectacles funébres qui se représentoient par coutume et sans trop savoir pourquoi.

Les fétes du soleil, qui s'appelloient en Perse les *mémoriaux* (*), avoient sans doute la même origine. Les Japonnois savent encore que toutes leurs fêtes n'étoient autrefois que des jours de deuil et de lamentations; je soupçonne même

(*) Voyez *Selden*, *préface des dieux de Syrie.*

que le culte des ancêtres qui y est établi, aussi-bien qu'à la Chine et dans d'autres lieux de l'Asie, n'a point d'autre source. Les lettrés de Tonquin, dit le P. Tissannier dans la relation de cette contrée, adorent à toutes les nouvelles lunes les ames des ancêtres qui sont autrefois morts de faim : rien sans doute ne justifie mieux nos soupçons. Dans l'isle de Samothrace, il y avoit aussi du tems de Diodore de Sicile (*) des fêtes annuelles de ce genre, que l'on y célébroit encore, en allant sur toutes les hauteurs remercier les Dieux de l'ancienne délivrance des eaux du déluge; et j'ai reconnu que le culte idolâtre qui a été rendu à tant de montagnes, n'avoit été qu'une des suites de la reconnoissance que les peuples avoient conservée pour les asyles qui avoient sauvé les débris du genre humain.

Enfin la commémoration des révolutions de la nature, soit par l'eau, soit par le feu, a été l'intention originelle et l'objet primitif de toutes les fêtes de l'antiquité, quelles qu'elles soient, et chez quel peuple que nous jettions les yeux. En les considérant à l'avenir sous ce point de vue, et en les comparant et les conciliant les unes avec les autres, elles n'auront plus pour nous de mystère et d'obscurité; elles nous dé-

(*) *Liv. V.*

voileront

voileront la véritable histoire du monde, qui ne s'est conservée que par-là. L'on sçaura, par exemple, à quels événemens doivent se rapporter les commémorations que faisoient les Egyptiens des malheurs d'Osiris; celles que faisoient les Hébreux des misères qu'ils disoient avoir souffertes en Egypte et dans les deserts. On ne sera point embarrassé de sçavoir de quel fait et de quel tems il faut rapprocher la vie frugale qu'observent en de certains tems les Japonois, qui ne mangent, en mémoire de leurs ancêtres, que des coquillages; et l'on apprendra pourquoi leurs spectacles et leurs théatres ne représentent alors que des cabanes et des chaumières misérables. Alors on ramenera avec facilité tous ces usages à la même source d'où les Egyptiens, les Grecs, les Siciliens, les Romains avoient tiré certaines fêtes de Bacchus et de Cerès, où ils représentoient l'ancienne façon de vivre de leurs pères, lorsqu'ils menoient, disoient-ils, une vie errante et sauvage. Il en sera de même de nos usages d'Europe, soit religieux, soit populaires; ce grand et nouveau point de vue les éclaircira tous un jour, et fera tomber l'illusion par laquelle le mensonge et l'ignorance nous en ont caché depuis tant de siécles les vrais principes et la véritable origine.

Je ne finirois point si à l'occasion de ces ins-

titutions primitives j'entreprenois de détailler tous les maux et toutes les différentes erreurs qu'a produit l'abus général et universel qu'on en a fait, quoique toutes les institutions et les dogmes qui en étoient les principes fussent raisonnables et sages, et si propres par eux-mêmes à faire le bonheur des sociétés, en y maintenant l'ordre et la police d'où ce bonheur dépend. L'énumération de ces erreurs demanderoit un vaste champ, et elle contiendroit d'ailleurs, une multitude d'autres objets qui n'auroient plus de rapport au nôtre.

Je n'ai insisté ici que sur les erreurs capitales qui font aujourd'hui comme la base de toutes les religions du monde; j'ai crû le devoir faire tant parce que les systêmes politiques que nous voulons étudier en sont dérivés, et y sont encore étroitement liés, que parce que l'homme superstitieux et l'homme esclave sont enchaînés par les mêmes entraves et par les mêmes préjugés.

SECTION VII.

Principes des premières institutions civiles et politiques.

Les hommes prennent le gouvernement théocratique.

LES restes infortunés des nations détruites furent quelques tems sans doute après le retour de la sérénité et de l'harmonie, à ne former que des familles pénétrées de la crainte des jugemens de Dieu, et toutes occupées du soin de remédier à leurs maux et de pourvoir à leur subsistance. Il n'y eut vraisemblablement alors parmi elles d'autre autorité que celle des pères qui rassembloient leurs enfans; il n'y eut d'autre loi que celle de la raison; et les besoins communs qui étant, dans de pareilles circonstances, les mêmes que les besoins des particuliers, ne pouvoient être méconnus ni négligés.

Ce n'est point dans ces premiers momens qu'il faut chercher ces divers gouvernemens politiques qu'on a vu par la suite sur la terre; ils n'ont pu commencer à y paroître que lorsque les familles primitives s'étant de plus en plus rapprochées et multipliées, formèrent des sociétés nombreuses, auxquelles il fallut nécessaire-

ment un lien plus fort et plus frappant que dans les familles, qui pût maintenir l'unité dont on connoissoit tout le prix, et entretenir cet esprit de religion, d'économie, d'industrie et de paix, qui seul pouvoit réparer les maux infinis qu'avoit soufferts la nature humaine. On fit alors des loix civiles économiques et domestiques, pour inspirer la frugalité, pour animer au travail, pour encourager les inventeurs, et pour hâter surtout les progrès de l'agriculture. On régla la nature des devoirs et des secours qu'on se devoit réciproquement, afin de prévenir les querelles, ou d'accorder celles qui pourroient naître; on indiqua les tems du travail et du repos; on donna une forme authentique aux mariages; on prescrivit surtout un plan invariable pour l'éducation et pour les mœurs; on mit un ordre régulier dans le culte extérieur, qui devoit sans cesse rappeller l'homme à la divinité: enfin on mit le sceau de l'approbation publique à tous les usages et à tous les établissemens qui pouvoient intéresser la société, et vraisemblablement on décerna des peines contre ceux qui manqueroient à ces engagemens généraux et solemnels.

Ces divers réglemens furent dans les commencemens aussi simples que l'esprit qui les dicta; quoiqu'ils n'eussent point encore cette étendue qu'ont eue par la suite les codes et les législa-

tions de tous les peuples, ils n'en devoient être que plus sages, et tendoient plus directement au vrai bien du genre-humain. Il ne fallut point, pour en faire le projet, recourir à des philosophes sublimes ni à des politiques profonds; la raison, la nécessité, et des besoins réels furent les seuls législateurs qui les dictèrent. Quand on ne fit qu'écrire ou graver sur le bois et sur la pierre ce qui avoit été fait jusqu'à ces tems heureux, où la raison des particuliers n'étant point encore différente de la raison publique, avoit été la seule et l'unique loi.

Pour le maintien de ces instructions, qui devoient faire le bonheur général, comme elles avoient fait le bonheur particulier des familles, lorsqu'elles n'étoient encore que des loix domestiques, on s'en rapporta, d'un consentement unanime, aux anciens réunis et aux chefs de ces mêmes familles, qui tous devoient être les plus intéressés à veiller à la félicité et au repos d'une société qui les touchoit de si près. Ce n'est point qu'ils fussent regardés dès-lors comme les rois et les maîtres souverains des sociétés, mais c'est que leur expérience, leur sagesse, leur âge et leur nom de pères, leur attiroit de la part de tous un profond respect et une vénération naturelle. Ils furent donc choisis pour être les

ministres et les surveillans de la société, et non les arbitres indépendans.

L'homme sçavoit alors qu'il y avoit une loi, une raison publique, vis-à-vis de laquelle ceux mêmes qui en sont les ministres ne sont rien de plus dans l'état que le dernier des citoyens. Connoissant donc ses priviléges à titre d'être raisonnable et libre, l'homme en se prescrivant des loix civiles, n'eut jamais l'intention de se mettre dans les chaînes de quelques-uns de ses semblables; et quoiqu'il se captivât volontairement par les loix, pour se rendre dépendant de la société où il trouvoit sa subsistance et son bonheur, il ne voulut en même tems reconnoître au-dessus d'elle d'autre roi et d'autre monarque que Dieu seul; ce fut donc uniquement à lui qu'il soumit sa législation nouvelle, et qu'il se soumit lui-même.

Mais avant d'entrer dans l'historique de cette singulière anecdote de l'histoire politique des premiers hommes, retournons un moment sur nos pas.

Je n'ai point cru devoir donner le détail de toutes les loix domestiques, économiques et civiles qui formèrent le premier code des hommes réunis en société; toute l'antiquité nous en instruit; elle parle ici pour moi, et l'histoire de tous les anciens peuples, Egyptiens, Chinois, Indiens,

Perses, Crétois, Etrusques, &c. nous doit faire juger combien les premières sociétés furent parfaites du côté des mœurs, de la discipline, et de la police. Nous pouvons même penser que ce que nous en sçavons est encore infiniment audessous de ce qui a été. En effet les premiers tems connus de l'histoire de ces peuples, ne sont point réellement leurs premiers tems. La plupart de ces nations n'ont été fréquentées des autres, que lorsque la loi qui leur interdisoit le commerce extérieur s'est négligée : cette loi dont la sévérité a dû être longtems en vigueur, indique pour le tems même de son établissement une grande population, qui avoit produit divers événemens considérables, et des dissensions si opposées à l'ancienne union, qu'elles donnèrent lieu à cette loi qu'on fut forcé de faire, quoiqu'elle fût elle-même contraire à la législation primitive, si remplie d'humanité.

Nous ne devons donc regarder ces anciens détails qui sont parvenus jusqu'à nous sur les anciens gouvernemens, que comme des vestiges et des traces de ce qu'ils avoient été dans une autre antiquité que nous ne connoissons pas ; mais ce qui est bien capable de nous la faire connoître et de parler en sa faveur, c'est que ce sont les seules traces qui en restent qui excitent encore notre admiration et notre surprise.

Ce que les Grecs ont écrit de la police Egyptienne lorsqu'ils la connurent, passeroit presque pour une fable, aussi-bien que l'éducation des anciens Perses, si l'état présent de la Chine n'étoit une preuve visible et incontestable que de pareils gouvernemens ont existé. L'Egypte ne fut pas plutôt accessible aux nations voisines, qui depuis longtems avoient déjà tout à-fait corrompu leur législation originelle, qu'elles s'enrichirent toutes de ce qui en restoit à ce peuple privilégié ; par reconnoissance elles lui donnèrent d'une voix unanime le nom de *Sage* ; nom qu'il méritoit sans doute, puisque ses plus cruels ennemis (*) ne purent le lui refuser.

Ce qui doit être surtout considéré dans ces premières démarches du genre humain, c'est qu'elles étoient toutes dictées par la raison ; ce fut elle alors qui devint la richesse et le trésor de l'homme dépourvu de tout. Pour se tirer de l'abîme de misère où il se voyoit plongé, il se servit de toutes ses facultés spirituelles, et rappellé à lui-même par ses malheurs, il se comporta en créature raisonnable et intelligente; ce qui fit son bonheur et sa gloire.

Voilà quelle a été la conduite de l'homme

(*) Moyse fut instruit dans toute la sagesse Egyptienne.

dans ces premiers tems, et celle qu'il eût toujours tenue par la suite, s'il n'eût point perdu de vue son ancien mobile et son guide naturel, je veux dire, ses vrais besoins et sa raison. Tout ce qui va suivre ne nous exposera plus que ses écarts et ses changemens; et, comme pour les rendre instructifs, il nous importera d'en chercher toujours les principes, nous pouvons dès à présent en faire déja remarquer un.

Quoique les premières loix écrites que firent les hommes ne fussent que le tableau de leur conduite primitive, et le précieux recueil de tous les moyens dont ils s'étoient servis jusqu'alors pour rétablir la société et pour se rendre heureux, ces loix mêmes donnèrent lieu au premier changement qui se fit dans l'esprit humain. On commença dès-lors à négliger l'usage de la raison; ce fut ces loix que l'on consulta pour agir; ce fut sur elles que l'on se reposa; et la juste confiance qu'on avoit en elles n'exigeant plus de l'homme qu'il employât le ressort intérieur pour régler sa conduite et toutes ses démarches, comme par le passé, ce ressort s'affoiblit peu à-peu, et à la fin il en perdit presqu'entièrement l'usage.

Il est vrai que ces loix étoient excellentes, et que l'homme ne pouvoit qu'être heureux et sage en les suivant à la lettre; mais quelles sont les loix

qui ne dégénèrent point insensiblement, surtout quand le respect excessif qu'on a pour elles ne permet point de les confronter de tems en tems avec la loi primitive, qui est gravée dans tous les cœurs d'une façon bien plus inaltérable que sur la pierre, et que l'on y trouve toujours quand on veut rentrer en soi-même ?

Ces loix admirables se corrompirent donc et se dénaturèrent, parce qu'on négligea de les conserver pures, et de les redresser quand elles commencèrent à s'écarter du bien public, de la raison et du bon sens.

Prévenus à présent de cette source de toutes les erreurs, il nous est facile de pressentir et de nous assurer d'avance d'un seul coup d'œil quelle va être la marche du genre humain. Après s'être conduit selon les lumières de sa raison, il s'abandonnera avec un respect sans bornes à la conduite des loix; il cessera de penser par lui-même; ces loix s'altéreront sans qu'il s'en apperçoive, et il ne se conduira plus que par les usages et par les coutumes : celles-ci devenant obscures, on se remplira de préjugés, de fausses traditions, et d'opinions folles et superstitieuses, qui deviendront à la fin la base et la régle de la conduite générale de toutes les nations. Ce sont les dégrés par où nous les verrons toutes successivement passer depuis le renouvellement des sociétés jus-

qu'aujourd'hui ; nous les verrons toujours s'oublier de plus en plus, et nous remarquerons qu'elles se rendront malheureuses à mesure qu'elles s'éloigneront de leur raison, et qu'elles parviendront à ce point funeste de ne la plus regarder comme le premier flambeau qui doit éclairer les loix, les coutumes, les usages, les opinions, et la religion elle-même.

Nous avons laissé l'homme sur le point de mettre le dernier sceau à sa législation, et prêt à en représenter le siége et l'unité, en se donnant Dieu pour souverain. Divers sentimens que la raison lui dictoit, plusieurs impressions religieuses dont il étoit vivement pénétré, et plus encore le crédit et le poids d'une certaine superstition qui fut particulière à ces premiers âges, concoururent à lui inspirer un choix et un dessein aussi extraordinaire. Ses besoins lui ayant fait connoître de bonne heure qu'il n'étoit point un être qui put vivre isolé sur la terre, il s'étoit réuni à ses semblables, préférant, comme nous avons vu, les avantages d'un engagement nécessaire et raisonnable à sa liberté naturelle.

L'agrandissement de la société ayant ensuite demandé que le contrat tacite que chaque particulier, en s'y incorporant, avoit fait avec elle, eût une forme plus solemnelle et qu'il devînt authentique et irréfragable, afin que l'ordre et l'har-

monie pussent y subsister et y régner comme auparavant, l'homme y consentit encore. Les premiers ressorts n'étoient point changés par cette précaution nouvelle; elle n'avoit pour objet que de les fortifier en raison de la grandeur et de l'étendue du corps qu'ils avoient à faire mouvoir.

On renouvella donc en faveur de la société le sacrifice déja commencé de cette liberté et de cette égalité naturelle, dont nous avons tous le sentiment; on reconnut des supérieurrs et des magistrats ; on se soumit à une subordination civile et politique : bien plus, on chercha un souverain, parce qu'on reconnut dès-lors qu'une grande société sans chef et sans roi étoit un corps sans tête, et même un monstre, dont les membres mis en mouvement ne pouvoient produire rien de raisonné ni d'harmonique.

Pour s'appercevoir de cette grande vérité, l'homme n'eut besoin que de jetter un coup d'œil sur la société qui s'étoit déja formée. Nous ne pouvons nous empêcher, en voyant une assemblée, d'en chercher le premier et le chef : c'est un sentiment involontaire et vraiment naturel, qui est une suite de l'attrait secret qu'ont pour nous la simplicité et l'unité, qui sont les caractères de l'ordre et de la vérité : c'est une inspiration précieuse de notre raison, par laquelle, quel penchant que nous ayons vers l'indépen-

dance, nous savons nous soumettre pour notre bien-être et pour l'amour de l'ordre.

Loin que le spectacle de celui qui préside sur une société puisse par lui-même causer aucun déplaisir à ceux qui la composent, la raison ne peut le voir sans un retour agréable et flatteur, parce que c'est la société, et nous-mêmes qui en faisons partie, que nous considérons dans ce chef, dans cet oracle permanent de la raison publique, dont il est le miroir, l'image et l'auguste représentation.

La première société qui fut réglée et policée par les loix, ne put sans doute, se contempler elle-même sans s'admirer. L'idée de se donner un roi, a donc été une des premières idées de l'homme raisonnable et sociable. Le spectacle de l'univers vint encore seconder la voix de la raison, l'homme s'en occupoit alors sans cesse, et admiroit ce merveilleux concert. Comme l'immutabilité du ciel et la félicité de la terre dépendoient de l'accord perpétuel de tous les divers mouvemens des astres, il les examinoit perpétuellement; tantôt il portoit ses yeux vers le soleil; tantôt il considéroit la lune et cette immense multitude d'étoiles dont le firmament est peuplé; mais remarquant surtout cet astre unique et éclatant qui semble commander à toute l'armée des cieux, et s'en faire obéir, il crut voir l'image d'un bon gouvernement, et y reconnoître le modèle et le plan que de-

voit suivre la société sur la terre, pour se rendre heureuse et immuable, par un semblable concert.

La religion enfin appuya tous ces motifs, déja très-puissans par eux-mêmes : l'homme ne voyoit dans toute la nature qu'un soleil ; il ne connoissoit dans tout l'univers qu'un seul Etre suprême, qu'un Dieu. Il vit donc par là qu'il manquoit encore quelque chose à sa législation ; que sa société n'étoit point parfaite ; en un mot qu'il lui falloit un roi, qui fût le chef et le père de cette grande famille, et qui la conduisît et la réglât comme le soleil régle toute la nature, et comme un dieu conduit et gouverne l'univers.

Ce furent là les avis, les conseils, et les exemples que la raison, le spectacle du ciel, et la religion, alors d'accord ensemble, donnèrent unanimement à l'homme dès ces premiers tems ; mais il les éluda, plutôt qu'il ne les suivit, soit qu'il s'imaginât réellement qu'un mortel n'étoit pas capable de représenter Dieu sur la terre, (ce qui est vrai en un sens) soit qu'il craignît de perdre tout-à-fait sa liberté, en ne songeant pas qu'il y avoit cependant des moyens légitimes d'accorder sa sureté avec celle du trône ; soit enfin que la superstition l'emportât ; au lieu de se choisir un roi parmi ses semblables, avec lequel la société aurait fait le même contrat que chaque

particulier avoit fait antérieurement avec elle, l'homme proclama l'Etre suprême; il ne voulut point qu'il y eût sur la terre, comme dans le ciel, d'autre maître, ni d'autre monarque.

Je ne doute point qu'on ne soit tenté de croire que l'amour de l'indépendance a été le premier mobile de cette conduite, et que l'homme en refusant de se donner un roi visible, pour en reconnoître un qu'il ne pouvoit voir, n'ait eu un dessein tacite de n'en admettre aucun; mais par un tel soupçon on rendroit bien peu de justice à l'homme en général, et en particulier à l'homme échappé de la ruine du monde. Jamais il n'a été plus raisonnable qu'alors sur tout ce qui concerne l'ordre public; jamais il n'a été plus porté à faire le sacrifice de sa liberté. Si en se donnant un roi il fit une si singulière application des lumières qu'il recevoit de sa raison et de la nature entière, c'est qu'il n'avoit point épuré sa religion, comme sa police civile et domestique; il ne l'avoit point purgée de la superstition, cette fille de la crainte et de la terreur, qui absorbe la religion, et qui, prenant sa place et sa figure, l'anéantit elle-même. L'homme alors en fut cruellement la dupe; elle seule présida à l'élection d'un dieu monarque; ce fut là la première époque des maux du genre humain.

Je ne puis mieux faire connoître de quel genre

fut la superstition dont les premiers hommes furent affectés, qu'en rappellant ici certaines opinions qui eurent cours au commencement de notre ère vulgaire, lorsqu'on vit naître le christianisme. Cette religion, que suivent aujourd'hui tous les peuples de l'Europe, dut sa première existence à une folie ancienne et périodique, qui procédoit de la corruption des dogmes primitifs dont nous avons parlé, sur la venue du grand juge, la fin du monde et la vie future.

Je dis que cette folie étoit périodique, parce que les peuples avoient presque toujours appliqué l'accomplissement de ces dogmes à la fin des périodes, et qu'aux tems dont nous parlons, certaines traditions obscures, qui donnoient six mille ans à la durée du monde, depuis sa création, firent penser que, puisque l'on entroit dans le septiéme milliaire de son existence, la grande semaine (*), devoit être sur le point de s'accomplir,

(*) On voit, par l'histoire de la primitive église, que cette chronologie, qui donnoit six mille ans à la durée du monde, étoit alors en vogue, et que l'attente du Messie étoit tellement réglée par ce période, que les chrétiens cherchoient à convaincre les Juifs par leurs propres annales et leurs traditions. L'occident n'étoit pas moins préparé à cette folie que l'orient. Plutarque, dans les vies de Marius et de Sylla, dit, que vers l'an 82 avant l'ère vulgaire, les devins de la Toscane avoient déja annoncé la

complir, et que ce dernier milliaire alloit faire paroître le grand *Sabbath d'Israël*, le tems du triomphe et du repos des justes. Frappé et prévenu de cette attente chimérique, un peuple plus superstitieux que les autres, déja répandu dans tout l'empire Romain, s'imagina qu'un homme, qui se fit alors remarquer par une vie singulière, étoit le grand juge, et le personnage annoncé depuis si longtems par les oracles, par les prophéties, et par les Sibylles (*).

La mauvaise application que l'on fit, par cette extravagante idée, du dogme qui concernoit le véritable grand juge, ne manqua pas de réveiller et de ramener les erreurs correspondantes, qui avoient rapport aux deux autres dogmes, et qui, comme nous avons déja dit, étoient inséparables du premier. La fin du monde parut donc prochaine. Les nations furent saisies de la crainte du jugement dernier. Un horrible fanatisme se répandit par toute la terre. On annonça le régne

fin de la grande année, et l'approche du grand renouvellement du monde.

(*) Personne n'ignore combien de fois J. C. dans les évangiles parle de la fin du monde. St. Paul voulut de même parler du jugement dernier devant l'aréopage et devant Félix, préfet des Romains; mais ils se moquèrent de lui et lui tournèrent le dos. *Act. des Ap. chap.* 17 *et* 24.

de la justice; et pour prêcher la pénitence et l'abandon des choses d'ici-bas, quelques-uns s'imaginèrent réellement que le royaume de Dieu étoit arrivé; mais comme une multitude de circonstances ne prouvoient que trop le contraire, d'autres s'imaginèrent que le prétendu dieu, qui n'avoit fait que se montrer, reviendroit incessamment, et qu'il régneroit mille ans sur la terre, pour faire la félicité des justes, et pour les faire jouir de toutes sortes de délices.

Cette dernière opinion, qui fut celle de ceux qu'on appella *Millénaires*, ayant été détruite par le tems et par l'événement, (après avoir néanmoins produit encore dans d'autres siécles d'ignorance des folies (*) semblables) les Apocalyptiques se dégoutèrent enfin de calculer: on perdit de vue le régne merveilleux; l'homme, devenu plus sage, en remit l'événement à la fin des tems, sans oser les prescrire; mais il ne fut pas moins la dupe du passé; et quoiqu'il ait depuis cherché à plâtrer de son mieux (qu'on me permette le terme) les fondemens ruineux de la religion chrétienne que ces chimères et ces extravagances avoient fait embrasser à ses pères, il resta dans

(*) Je veux parler ici des terreurs du onziéme siécle, qui ne furent qu'une suite des anciennes. On sait quelles folies furent la honte de l'Europe, et le triomphe des Moines.

l'idolâtrie ridicule et mystique qu'il en avoit reçue, et il y est encore (*).

Cette légère esquisse du grand tableau qui nous représentera un jour les sources fameuses du christianisme, est aussi l'esquisse des erreurs des premiers hommes. Ce fut de leur tems, et

(*) Les premiers événemens du christianisme ont toujours été palliés et déguisés, et ce n'est pas un petit ouvrage que de les montrer sous leur véritable aspect; d'autant plus que l'église a supprimé tout ce qui ne lui étoit point favorable, et qu'elle a mieux aimé jetter sur les premiers tems une épaisse obscurité, que de conserver une lumière qui ne lui pourroit être que très-désavantageuse. Néanmoins les historiens profanes qui nous restent, et quelques écrits des philosophes de ces tems, peuvent beaucoup servir à jetter quelques rayons sur ces tems, par des anecdotes détachées, mais très-importantes. Tacite, Suétone, Porphyre, Lucien dans son Philopater, peuvent être d'un grand secours. Il faut aussi étudier quel étoit l'esprit des persécutions que l'on fit éprouver dans ces premiers siécles aux philosophes, aux mathématiciens, aux astrologues, aux Juifs, et aux Chrétiens, et rapprocher tous ces détails de la doctrine des premiers pères de l'église sur la fin du monde, qui étoit leur dogme favori, comme on peut le voir dans leurs ouvrages, et dans les opinions recueillies dans le premier volume du *traité historique et polémique sur la fin du monde et la venue d'Elie*, publié à Rotterdam en 1737. Enfin il faut joindre à ces recherches une étude très-philosophique des livres du nouveau testament, surtout des évangiles et de l'apocalypse.

à l'occasion des malheurs du monde, que toutes ces bizarres opinions s'emparèrent de l'esprit humain, et qu'elles y produisirent une multitude de préjugés monstrueux, dont il fut toujours la victime.

Si ces préjugés ont paru nouveaux dans le premier siécle de notre ère vulgaire, c'est que ayant été comme absorbés, depuis un long espace de tems, sous l'amas énorme des erreurs mêmes qu'ils avoient engendrées, une terreur panique toute semblable à l'ancienne, les ranima, rendit à la superstition sa première face, et ramena l'homme au même point d'où il étoit primitivement parti, quoiqu'il en eût perdu le souvenir.

S'il y avoit ici quelque apologie à faire pour ceux qui se sont laissés tromper par ces ridicules chimères, ce ne pourroit être, sans doute, qu'en faveur des anciens témoins des révolutions de la terre, qui furent étourdis et épouvantés par des catastrophes aussi terribles que réelles; au lieu qu'à la seconde époque, la superstition n'eut d'autre principe et d'autre base que de faux calculs, et que de misérables oracles, que l'état même de la nature contredisoit et convainquoit de mensonge et d'imposture.

Ce fut cette nature elle-même, et tout l'univers, qui séduisirent l'homme autrefois. Auroit-

il pû s'empêcher, à l'aspect de tous les formidables phénomènes d'une destruction universelle, ne pas se rappeller alors des dogmes sacrés et respectables en eux-mêmes, dont il est vrai qu'il ne voyoit pas encore la fin précise, mais dont il ne pouvoit méconnoître tous les signes et toutes les approches ? Ses yeux et sa raison sembloient l'en avertir à chaque instant, et justifier ses terreurs; ses maux et ses misères étoient à leur comble, et ne lui laissoient pas la force d'en douter; les consolations de la religion paroissoient être son seul espoir; il s'y livra donc sans réserve; il attendit avec résignation le jour fatal; il s'y prépara, il le désira même; tant étoit déplorable son état sur la terre!

L'arrivée du grand juge, et le régne de la vie future, devinrent ainsi, dans toutes ces tristes circonstances, les seuls points de vue que l'homme considéroit avec une avidité religieuse et passionnée, comme le terme de tous ses malheurs. Il s'en entretint perpétuellement, tant que durèrent les désordres et les fermentations de son séjour; et ces dogmes y jettèrent de si profondes racines, que la nature, qui ne se rétablit sans doute que par dégrés et peu à peu, l'étoit enfin tout-à fait, lorsque l'homme attendoit encore.

Telles étoient les dispositions religieuses du genre humain, lorsque les sociétés, déja multipliées

et réunies, travailloient à donner une forme réglée à leur administration civile, et songeoient à l'élection d'un roi.

Préoccupées du ciel elles oublièrent dans cet instant qu'elles étoient encore sur la terre; au lieu de donner à leur gouvernement un lien naturel, elles en cherchèrent un surnaturel; et pour ne point perdre de vue le royaume céleste, où elles aspiroient sans cesse, elles s'imaginèrent pouvoir le représenter ici-bas; en ne reconnoissant d'autre monarque que Dieu même, elles croyoient sans doute, par cette sublime spéculation, prévenir leur gloire et leur bonheur, jouir du ciel sur la terre, et anticiper sur le trop lent avenir, que la religion leur peignoit si souvent et avec de si belles couleurs. Leur spéculation fut néanmoins la source de tous leurs maux et de toutes leurs erreurs. Les hommes voulurent, en conséquence de leur choix, appliquer les principes du régne d'en haut au régne d'ici-bas, et la plupart de ces principes se trouvèrent faux, parce qu'ils étoient déplacés : ce gouvernement n'étoit qu'une fiction, qu'il fallut nécessairement soutenir par une multitude de suppositions; et ces suppositions furent, avec le tems, prises pour des vérités, d'où résultèrent une foule de préjugés religieux et politiques, qui précipitèrent dans des abîmes affreux la religion et la police primitive.

C'est ainsi que les nations, après avoir puisé dans le bon sens et dans la nature leurs loix domestiques, économiques et civiles, les soumirent toutes à une chimère qu'elles appellèrent le régne de Dieu, et que nous avons appellé *Théocratie* (*).

Je ne suis point entré dans le détail de toutes les variétés qu'ont eu entr'elles toutes les opinions superstitieuses de ces premiers âges, au sujet du régne du grand juge. Comme la superstition n'a jamais de principes uniformes, il dut s'élever alors différentes sectes, et différens systêmes religieux, entre lesquels il en est un, que je crois ne devoir point omettre.

L'opinion que nous venons de détailler ne regardoit point le grand juge comme arrivé, mais son régne paroissoit si prochain, que pour s'en rendre digne on croyoit que la société devoit se comporter d'avance comme s'il étoit prêt à paroître. Cette façon de penser étoit assez raisonnable, et il n'en seroit résulté rien que d'avantageux au genre humain, si l'on ne s'y fût livré qu'avec réserve, et avec un zèle prudent et modéré : mais il y eut encore une autre opinion, infiniment absurde et mal raisonnée, dont les

(*) Ce mot signifie la même chose, si on le dérive soit de l'hébreu, soit du grec, *la ville*, *la cité de Dieu*.

suites furent cruelles et funestes, ce fut de regarder l'avénement et le régne du grand juge, comme réellement arrivé. On pensa que sa descente ici bas s'étoit faite d'une façon invisible, mais que la ruine du monde en avoit été la suite évidente, et en étoit la preuve manifeste. Les maux qu'on avoit soufferts, et les grands changemens qu'on avoit vus dans toute la nature, furent pris pour les actes de sa vengeance et de ses jugemens; et comme la plus grande partie du genre humain étoit alors périe, et qu'un très-petit nombre d'hommes avoit été conservé, il ne fut que trop naturel à ceux qui donnèrent dans cette opinion, d'en conclure que tous ceux que le grand juge avoit exterminés, n'avoient pas été trouvés dignes d'habiter sur la terre qu'il avoit renouvellée, et que ceux qui avoient eu le bonheur de survivre à ses jugemens formidables, avoient été des élus et des justes, qui avoient trouvé grace devant lui.

En conséquence de ces fausses idées, on fit une application absurde de tous ces dogmes; on confondit le monde renouvellé avec la vie future, c'est-à-dire, la terre avec le ciel; on s'imagina entrer dans l'âge de la félicité; on se regarda comme cette portion de créatures choisies, auxquelles la terre des justes avoit été promise et donnée, et sur lesquelles Dieu seul à l'avenir alloit immédiatement régner et présider.

Les sectateurs de ce systême, quoique d'accord en quelques points avec ceux de l'opinion précédente, formèrent une espèce d'hommes particulière, qui se crurent plus proches que les autres de la divinité, et qui cherchèrent toujours à se distinguer par une vie moins humaine ou plus mystique. On y trouvera peut-être un jour l'origine primitive des ordres religieux, que le paganisme, le sabéanisme, et le judaïsme connoissoient long-tems avant le christianisme, qui n'a fait que les imiter. Une telle recherche nous écarteroit trop de notre sujet. Je ferai simplement remarquer que les opinions de cette secte ont été la base économique et politique de plusieurs nations très-anciennes, qui se conduisoient moins comme une société civile, que comme une société toute religieuse. Cela rendit ces nations le fléau de toutes les autres; car comme elles confondoient ce monde renouvellé, avec le régne de la vie future promis aux justes, elles eurent l'esprit de conquête, ou une espérance ambitieuse et turbulente de posséder un jour la monarchie universelle à titre d'héritage. C'est par une suite de cette fatale méprise que les charnels Hébreux exterminèrent les Cananéens, pour s'emparer de leur pays comme d'une terre promise par le Dieu de leurs ancêtres. C'est de même dans cette source qu'il faudra chercher ces pré-

tendus oracles, et toutes ces obscures promesses des dieux, à l'abri desquelles les Romains pleins de hardiesse et de confiance marchèrent toujours, d'un pas ferme et sûr, à l'empire du monde.

SECTION VIII.

Le souvenir des anciennes théocraties est absorbé par le tems ; les fables en conservent quelques vestiges.

POUR trouver dans l'Antiquité le gouvernement théocratique, auquel toutes les premières sociétés se soumirent, je ne dissimulerai point que l'histoire nous manque, et qu'elle ne peut ni ne pourra jamais nous en fournir de preuves directes, et encore moins d'exemples. Les tems où les théocraties ont eu lieu sur la terre sont si reculés dans la nuit des siécles, qu'il n'en étoit resté dans l'antiquité même qu'un souvenir très-obscur; les monarques et les docteurs des hommes avoient intérêt de l'éteindre tout-à-fait; en sorte que les foibles vestiges qui en sont restés ont été par la suite absorbés par la fable, et confondus avec une multitude d'allégories obscures, et de traditions ridicules, que l'histoire a toujours méprisées, et qui ne sont plus au-

jourd'hui que du domaine de la mythologie qui nous les a transmises.

C'est donc dans ce fond ténébreux que je vais être réduit à chercher les traces et les empreintes de la théocratie primitive ; ce ne sera point, à la vérité, le moyen d'autoriser ces recherches aux yeux du plus grand nombre qui dédaigne les tems mythologiques, ou qui ne les connoît pas ; elles ne plairont qu'à un très-petit nombre d'hommes privilégiés, dont le génie, soutenu de connoissances, est seul capable de saisir l'ensemble de toutes les erreurs humaines, d'appercevoir la preuve d'un fait historique ignoré, dans le crédit d'une erreur universelle ; et de remonter de cette erreur à la vérité ou à l'événement qui l'a fait naître, par la combinaison réfléchie de tous les différens aspects de cette même erreur.

Ce ton d'universalité et d'uniformité qu'ont affecté certaines opinions dans tous les tems et dans tous les climats, qui semble déceler aux yeux d'un esprit raisonnable un principe solide et certain, et non les effets capricieux et bizarres de l'imagination des poëtes et des autres écrivains de l'antiquité, fait singulièrement en faveur du sujet que je traite, et se trouve dans les traditions constantes des plus anciennes nations du monde, lorsqu'elles parlent du régne des dieux

sur la terre, qui a précédé le régne des demi-dieux, et celui des rois, dont elles ont distingué presque toutes les trois époques successives. Sans rappeller ici les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Grecs et l'ancienne Italie, dont les théocraties mythologiques ont rebuté tous nos chronologistes, les Indiens, les Japonois, et jusqu'aux Américains mêmes, avoient aussi conservé le souvenir d'un tems où leurs pays avoient été honorés de la résidence des dieux, qui étoient descendus sur la terre pour y faire le bonheur des hommes, pour les civiliser et leur donner des loix. La durée fabuleuse de ces régnes est presque toujours réglée par de grands périodes, et par des nombres astronomiques. Les motifs particuliers de la descente de ces dieux, sont, chez tous les peuples, les misères et les calamités du monde. L'un est venu, disent les Indiens (*), pour soutenir la terre ébranlée, qui s'enfonçoit sous les eaux; un autre est venu secourir le soleil, auquel un grand dragon faisoit la guerre; celui-ci est descendu pour combattre des monstres et des géans qui désoloient le genre humain; et celui-là, pour exterminer des nations perverses.

Je ne rappellerai point toutes les guerres et

(*) *Cérém. relig. tom. VI.*

les victoires des dieux Grecs et Egyptiens, sur les Thyphons, les Pythons, les Titans, et les géans; elles sont trop connues, et l'on sçait que toutes les grandes solemnités du paganisme en célébroient la mémoire.

Vers tel climat que nous tournions les yeux, on y retrouve donc cette singulière tradition d'un âge théocratique, et nous pouvons remarquer qu'indépendamment de l'uniformité des préjugés qui décelent un événement quel qu'il puisse être, cet événement y est désigné comme étant voisin des anciennes révolutions naturelles, puisque les régnes de ces dieux y sont généralement ornés et remplis de toutes les anecdotes littérales ou allégoriques de la ruine et du rétablissement du monde. Ce seroit une peine inutile, et même une folie, de prétendre justifier en détail toutes les fables qui ont rapport à ces régnes merveilleux, et de vouloir combattre sérieusement ou chercher à autoriser la longue durée que les nations ont donnée à l'empire de leurs dieux; nous devons nous contenter pour le présent de l'ensemble frappant qu'elles nous offrent, et juger par le seul aspect du tableau général. Ainsi quoique toutes ces annales soient fabuleuses pour la durée, pour les faits ou pour la mauvaise application des faits, elles ne peuvent être fabuleuses pour le fond; elles ne nous parlent point d'un âge imaginaire que l'on doive

retrancher de l'histoire du monde, comme on a fait jusqu'ici ; mais d'un âge et d'un état réel, qu'il faut concilier avec cet ancien état du genre humain dont nous venons de découvrir et de suivre les progrès.

Les Hébreux semblent nous montrer plus distinctement une véritable époque historique, et un exemple mémorable des anciennes théocraties, dont je pourrois ici m'autoriser sans me plonger dans l'obscurité des siécles fabuleux ; mais quelque respect que l'on ait encore pour les antiques annales de ce peuple, elles ne peuvent être ici regardées sous un autre point de vue que celles des autres nations.

Les *Josué*, les *Débora*, les *Barak*, les *Gedéon*, les *Jaïr*, les *Jephté*, les *Booz*, les *Abedon*, les *Samson*, les *Ruth*, les *Noëmi*, et tous les héros enfin et les héroïnes de la théocratie judaïque, ne sont que des *Soleils*, des *Osiris*, des *Apollons*, des *Mercures*, des *Janus*, des *Hercules*, des *Cerès*, des *Cybéles*, et des *Proserpines*.

Le paganisme et le judaïsme sont deux mythologies, qui n'ont de vrai l'une et l'autre que leur source commune, l'abus de l'histoire de la nature (*). Il faut donc prendre entr'elles un

(*) La ressemblance intime qu'il y a entre une mul-

juste milieu, c'est-à-dire, ne point mépriser tout-à-fait les théocraties payennes, qui nous voilent des vérités et ne point donner une con-

titude de faits et de personnages de la bible et de la fable, a été pressentie, étudiée et connue de presque tous les pères de l'église, des commentateurs, des interprêtes; ils en ont tous méconnu ou pallié l'origine et la source. Leur systême le plus général a été de chercher les dieux du paganisme dans l'abus qu'ils prétendent qu'ont fait toutes les nations des livres de Moyse, et de l'histoire de la Judée; soit que ces écrivains n'ayent en cela consulté que leur amour propre ou leur superstition, soit qu'ils ayent été forcés par les rapports connus et évidens qu'ils n'ont pû méconnoître entre les antiquités sacrées, et celles qu'ils ont appellées profanes; sans rappeller ici les sentimens de plusieurs savans qui ont combattu le systême des pères, qui rencontre à chaque pas des difficultés énormes; je crois que l'on peut applanir les difficultés de cet ancien problême par ce raisonnement. Si les dieux et héros du paganisme ne tirent leur origine que de l'abus de l'histoire, de la nature et des figures allégoriques et symboliques de la haute antiquité, comme l'a évidemment démontré l'auteur de *l'histoire du ciel*, de quelle autre source pourroient provenir les patriarches et les héros des Hébreux qui ont avec ces dieux imaginaires une ressemblance et un rapport si frappans, que les Juifs et les Chrétiens n'ont jamais pû les contester? Deux histoires ou deux fables semblables ne doivent-elles pas avoir une commune origine? C'est la conséquence générale qu'en a tirée Pluche avec une prévention singulière, puisqu'il n'a point lui-même profité de ce trait de lumière. » Le paga-

fiance sans bornes à la théocratie judaïque, qui contient mille fables semblables à celles des autres nations : elles sont à la vérité décorées d'un air historique, et paroissent quelquefois mieux liées et plus approchées de nous ; néanmoins leur chronologie est aussi fausse que leurs faits ; et il n'y a de véritable et de réel, qu'une ancienne vérité qu'elles nous cachent et qu'on n'y peut qu'entrevoir, comme dans toutes les annales payennes.

En réfutant ainsi la preuve la plus directe et la plus historique qui semble se présenter en faveur du sujet que je traite, pour la ramener dans la classe de ces seuls pressentimens, que fait naître le spectacle uniforme de la mythologie de tous les peuples, ce n'est point borner ici nos recherches, c'est apprécier à sa juste valeur ce fonds immense de traditions hébraïques, dont on ne pourra tirer quelque profit un jour, qu'autant qu'on les étudiera sous le point de vue commun,

» nisme, dit-il, n'est point sorti du judaïsme, ni le ju-
» daïsme du paganisme : ils doivent l'un et l'autre ce qu'ils
» ont de commun à une commune et unique origine ».
Si cet auteur eût eu autant de génie qu'il paroît montrer de connoissances dans son ouvrage, *l'histoire du ciel* eût été un grand livre ; mais on y voit régner une superstition aveugle et continue, et une petitesse d'esprit qui peuvent faire douter qu'il ait tiré de sa tête les excellens matériaux dont sa main s'est si mal servi.

qui

qui peut seul les ramener à ce foyer général, où le concours de toutes les fables forme une lumière vraiement historique ; lumière qu'elles ne peuvent produire lorsqu'elles sont séparées, et pour ainsi dire, rendues divergentes par un esprit national et par les préjugés.

Je n'entreprendrai point ici ce grand travail, qui demande que l'on fasse pour les Hébreux une *histoire du ciel*, ainsi que Pluche en a fait une pour les Egyptiens; mais il est encore un autre fonds non moins considérable, où nous pouvons chercher et suivre les traces de l'ancien gouvernement théocratique, ce sont les ouvrages religieux et politiques des nations, qui, malgré la corruption et le déguisement de leurs motifs primitifs, peuvent s'éclairer mutuellement les uns par les autres, et dissiper une grande partie des ténébres qui ont obscurci l'histoire des premiers âges du monde.

Examinons auparavant quels ont dû être les usages et les coutumes de nos pères dans leur théocratie, et si nous trouvons ensuite ces mêmes usages, ou les abus qui ont pû en naître chez toutes les nations, ce sera sans doute, une preuve qu'elles en ont toutes originairement connu les véritables sources.

SECTION IX.

Quels ont été les usages théocratiques. On retrouve chez toutes les nations, et ces usages, et les abus sortis de ces usages corrompus.

L'ÉTAT théocratique ayant été adopté et regardé par les hommes comme un état civil et politique, un de leurs premiers soins fut de représenter au milieu d'eux la maison du dieu monarque, de choisir dans cette maison un lieu particulier pour sa résidence, et de le distinguer par un trône. C'étoit là, sans doute, qu'ils devoient se réunir pour lui rendre leurs hommages, pour recevoir ses ordres, et pour lui demander des graces; c'est-à-dire pour lui offrir leurs vœux et leurs prières.

Ces institutions ne furent d'abord qu'un cérémonial allégorique; mais avec le tems il fut pris à la lettre; tous les usages civils devinrent des usages religieux; il fallut avoir recours à Dieu dans toutes les affaires publiques et particulières; la religion absorba la police, dont elle se rendit la souveraine, et à mesure qu'elle augmenta ses droits temporels, elle se corrompit elle-même, et changea de nature. La maison du Dieu monarque et son trône devinrent peu-à-peu son

temple et son sanctuaire. L'homme, s'imaginant que l'Etre suprême chérissoit ce lieu plus particulièrement qu'aucun autre, se persuada qu'il y habitoit réellement. Ses idées sur la divinité se rétrécirent de plus en plus. Au lieu de regarder simplement les temples comme des lieux d'assemblées et de prières publiques, infiniment respectables par cette seule et vraie destination, il y chercha le maître qu'il croyoit y résider, et ne pouvant l'appercevoir, il ne tarda pas à mettre une représentation et à l'adorer.

L'Etre suprême étant considéré comme le roi de la société, le signe de l'autorité et le sceptre de l'empire, ne dut point être mis entre les mains d'aucuns particuliers, il dut être déposé dans la maison et sur le siége du céleste monarque, c'est-à-dire, dans un temple, et dans le lieu le plus respectable de ce temple, c'est-à-dire, dans le sanctuaire. Le sceptre et les autres marques de l'autorité royale n'étoient dans les premiers tems que des bâtons et des rameaux, les temples que des cabanes, et le sanctuaire qu'une corbeille ou un coffre ; c'est ce que toute l'antiquité nous apprend.

Dans les fêtes commémoratives de l'ancien état du genre humain, que les Japonnois (*)

(*) Kempfer.

observent encore, ils y représentent sur la scène tous ces signes rustiques de la primitive autorité; ils nous expliquent par-là certaines solemnités et certains mystères des Egyptiens et des Grecs, où nous retrouvons ces mêmes emblêmes. Personne n'ignore l'histoire de la verge d'Aaron ; elle a la même origine; déposée dans le sanctuaireet dans l'arche, elle n'avoit été primitivement que le sceptre du dieu monarque; mais elle étoit devenue chez les Hébreux le signe du suprême ministère de la famille de Lévi; parce que dans le gouvernement théocratique, les prêtres en ayant été les officiers naturels et les ministres, en sont bientôt devenus les vrais souverains,comme nous le verrons par la suite.

L'histoire ancienne nous conserve encore une autre anecdote, qui confirme ce que j'expose sur les usages et sur les progrès des abus qui leur ont succédé. Elle rapporte que les premiers temples que les hommes ont ensuite élevés à la place des cabanes et même des cavernes qui en avoient d'abord tenu lieu, n'ont été pendant long-tems que de simples enclos, qui ne contenoient aucune de ces représentations de la divinité, dont ils furent remplis dans les siécles suivans.

Le code des loix civiles et religieuses ne dut point non plus être remis entre les mains d'un

magistrat particulier ; on le déposa donc au sanctuaire et ce fut à ce lieu sacré qu'il fallut avoir recours pour connoître ces loix et pour s'instruire de ses devoirs. Ceci est un usage dont toute l'antiquité payenne et celle des Hébreux nous offrent une infinité de témoignages. Tous les temples avoient une corbeille, un coffre, une arche, où les sacrés dépôts de l'autorité et de la législation étoient conservés avec une religion qui s'étoit changée chez la plûpart des peuples en une superstition si déplorable, qu'on étoit parvenu, en confondant les loix avec le dieu législateur, à n'oser regarder tous ces signes instructifs, sans crainte de mourir ou d'être exterminé.

Dans ces fêtes payennes qui portoient le nom de fêtes de la législation, comme les *Palilies* et les *Tesmophories*, l'objet principal du cérémonial étoit devenu un secret redoutable, et l'on y faisoit au peuple un mystère de ses devoirs.

Ce qu'il y avoit de plus caché dans les fêtes d'Isis, de Cérès et de Cybèle, dans les mystères de Samothrace et des Etrusques, &c. n'avoit eu primitivement pour objet que d'apprendre à tous les hommes à bien vivre pour parvenir à une heureuse fin; que de les instruire sur l'ordre et le sujet des fêtes, que de les engager au tra-

vail et à l'industrie; mais toutes ces utiles leçons déposées dans le sanctuaire, furent réservées par la suite pour un petit nombre d'initiés, auxquels après de longues épreuves on faisoit promettre sous d'affreux sermens de ne rien révéler au vulgaire (*) : tant il est vrai que les prêtres qui ont été établis pour conduire l'homme dans le bon

(*) Le secret de ces mystères étoit d'autant plus criminel que les mystères n'avoient pour objet que le bien du genre humain. *Ceux qui ont part à ces initiations*, disoit Socrate, *s'assurent de douces espérances pour le moment de leur mort et pour toute la durée de l'éternité. Ils ont été établis*, dit Epictète, *pour régler la vie des hommes, et pour en éloigner tous les désordres. Tout ce qu'on y apprend*, dit Cicéron, *ce sont toutes les vérités dont nous avons besoin pour régler ici bas notre conduite. Par les mystères*, dit-il ailleurs, *nous avons connu les moyens de subsister, et les leçons qu'on y donne sont faites pour apprendre aux hommes à vivre en paix et avec modération entre eux, pour mourir dans l'espérance d'un meilleur avenir.* Il est aisé de voir par ces grandes vérités, conservées comme des mystères dans le paganisme, qu'il n'y auroit jamais eu de paganisme, si les prêtres, qui eurent dans la théocratie le dépôt de la police et de la religion, eussent été au contraire soumis à cette police publique et n'eussent pu regarder comme leur bien cet important dépôt qui ne leur étoit que confié. On peut remarquer aussi par-là, qu'il en étoit de l'idolâtrie comme il en est de toutes les religions présentes, que la morale en étoit bonne, mais que l'historique n'en valoit rien.

chemin, ont craint dans tous les tems qu'il ne le connût et qu'il n'y marchât.

Dès que la nature de la théocratie exigea nécessairement que le dépôt des loix gardées dans le sanctuaire parût émané de Dieu même, et dès qu'on fut obligé de croire qu'il étoit le législateur des hommes comme il en étoit le monarque, il fallut, par la suite des tems, avoir recours au mensonge et à l'imposture pour imaginer de quelle façon ces loix étoient parvenues sur la terre; il fallut supposer des révélations surnaturelles et merveilleuses, pour les faire descendre du haut du ciel, pour les faire prononcer et même écrire par la divinité, par des dieux, et par des déesses; il fallut en aller chercher l'origine sur des montagnes enflammées, dans des déserts, dans des cavernes et des forêts solitaires, tandis qu'elles étoient gravées dans le cœur du genre humain, et que la raison publique des sociétés primitives en avoit été l'unique source et le véritable organe.

Par ces affreux mensonges l'on a ravi à l'homme l'honneur de ces loix si belles et si simples qu'il avoit faites lors du renouvellement des sociétés. Par-là l'on a affoibli le ressort et la dignité de sa raison, en lui faisant faussement croire qu'elle n'étoit pas capable de le conduire, tandis que c'est le privilége et l'objet de ce don sublime et

presque divin, que l'homme seul sur la terre a reçu du Créateur.

La nécessité d'une révélation pour apprendre à l'homme ses devoirs, est un systême ancien et funeste, qui a produit les plus grands maux dans la société : le décri où il a fait tomber la raison chez le plus grand nombre des hommes, rend le crime des législateurs mystiques presque irréparable (*).

Si l'imposture a toujours été chercher l'origine des loix dans les déserts, on sent aisément qu'elle l'a fait pour mentir avec plus de hardiesse et de sûreté. Cette conduite qui devoit être si suspecte, l'étoit cependant d'autant moins alors qu'elle s'accordoit avec quelques autres préjugés, qui tiroient aussi leur source des anciennes impressions causées par les malheurs du monde. Comme on avoit attribué ces malheurs à la des-

(*) S'il est un moyen de réparer les maux produits par le dogme chimérique de la révélation, et de rendre les hommes sages et heureux, autant qu'ils peuvent l'être ici bas, c'est de leur inspirer de l'amour, de l'estime, et du respect pour leur raison, et de faire de ces trois devoirs la base de toute éducation. C'est par-là qu'on pourra changer un jour la face du monde; les conséquences qui dérivent de cet amour, de cette estime, et de ce respect, composent le véritable code de sa conduite, de sa morale, de sa religion et de sa philosophie.

cente et à la présence du grand Juge, on en avoit conclu par la suite, que ce grand Juge étoit si redoutable et si terrible, qu'il ne pouvoit se montrer sans faire périr l'univers. Ce fut donc toujours derrière un voile, dans des nuages obscurs et sombres, et dans des déserts écartés, qu'il fallut le faire descendre, lorsqu'on feignit par la suite qu'il ne venoit que pour donner des loix et pour faire du bien aux mortels.

Telle fut la cause, dans les tems de mensonge, de la docile imbécillité des hommes. C'est encore de là qu'étoit sortie cette autre opinion de l'antiquité payenne et judaïque, qu'on ne pouvoit voir Dieu sans mourir. Le dogme de l'apparition du grand Juge et celui de la fin du monde, étant deux dogmes inséparables, l'homme devoit croire sa ruine certaine et prochaine, quand son imagination avoit vû cet Etre redoutable.

Le Dieu monarque de la société ne pouvant lui commander d'une façon directe, l'homme se mit dans la nécessité d'imaginer des moyens de connoître ses ordres et ses volontés; une absurde convention établit donc dans la théocratie, des signes sur la terre et dans le ciel, que l'on regarda comme les interprêtes du souverain invisible. Les Hébreux, par exemple, èal rent consulter l'*Urim* et le *Tummim*; c'étoient douze

pierres précieuses, nommées *lumières* et *perfections*, parce qu'ils s'imaginoient que les différens rayons qu'elles jettoient faisoient connoître la volonté suprême. Les Egyptiens avoient un oracle semblable (*), qu'ils nommoient *Vérité*. Chaque nation eut le sien. On vit paroître une foule d'inspirés, de devins, de prophêtes; on vit naître les augures, les aruspices et une multitude de révélations de toute espéce. En police comme en religion, l'homme ne consulta plus sa raison; il crut que sa conduite, ses entreprises et toutes ses démarches devoient avoir pour guide un ordre et un avis particulier du ciel; et comme les prêtres en étoient les organes, toutes les nations de la terre s'en rendirent les esclaves, les victimes et les dupes.

Quoi qu'ait pû faire l'imposture pour déguiser la véritable origine des loix, comme elle est sujette, à cause de son ignorance naturelle, à suivre les préjugés reçûs, lors même qu'elle en invente de nouveaux, elle n'a pu totalement effacer par ses fables les anciens traits de la vérité.

Nous avons vu que le sujet et l'objet des premières loix et des premiers sentimens du monde renouvellé avoit été de réparer les maux du

(*) Elien, Varron, Diodore parlent de cet oracle.

genre humain, de pourvoir à sa subsistance et à la multiplication de ce qui en étoit resté, de favoriser les inventions et les inventeurs, et d'entretenir dans le cœur des hommes la reconnoissance et la crainte, en leur retraçant souvent les anciens phénomènes de la destruction du monde. Un code des loix faites dans de pareilles vues, ne devoit-il point être appellé le *code de la terre sauvée?* et ne seroit-ce point ce titre que nous cacheroit celui de *code mosaïque,* que portent les loix des Hébreux? Un tel titre dans la langue de l'Egypte, qui est un pays bas et maritime, devoit signifier *le code sauvé des eaux*, ou de *la terre sauvée des eaux*, comme le code des loix de Zoroastre, nommé *Zenda-Vesta*, pourroit signifier, pour la Perse et dans les montagnes de la haute Asie, *le code de la terre sauvée du feu.* Une multitude d'autorités qu'il seroit trop long de rapporter ici, mais que je vois dans les écritures mêmes des Hébreux, dans leurs fêtes, dans leurs usages et dans toutes leurs traditions, me portent à changer ces soupçons en une certitude parfaite (*).

(*) Par les recherches particulières que j'ai faites sur les solemnités nouvelles des Hébreux, et par leurs comparaisons avec certaines fêtes d'Athènes, de Syrie, et d'autres peuples qui avoient rapport au déluge d'Ogygès, de Deucalion, et de Promethée, je suis parvenu à l'évi-

C'est de l'épithéte *Mosée* ou *Mosaïque*, qui avoit été donnée aux loix, aux usages et aux hymnes de l'ancienne Egypte, et de l'épithéte *Zerdust* ou *Zend*, qui avoit été donnée aux institutions des peuples de la haute Asie, qu'ont été faits des *Muses*, des *Musées* (*), des Moyses et

dente démonstration que la Pâque, la Pentecôte, la fête des tabernacles, et autres commémorations hébraïques, avoient toutes eu pour anciens motifs les misères du genre humain détruit et renouvellé; ainsi l'on peut être sûr que l'origine que je donne ici au code mosaïque n'est rien moins qu'un soupçon. Cette découverte donne la solution de toutes les rélations des voyageurs, qui presque en tous pays ont trouvé des institutions mosaïques. Ce n'est point que les loix d'un Moyse y soient parvenues; c'est que les usages et les coutumes des Hébreux sont en grande partie des commémorations de ces anciens malheurs du monde, qui ont été universels et généraux, et qui ont fait partout la même impression sur les hommes.

(*) Pluche a reconnu quelle étoit la source des *Muses* et des *Musées*; mais il a glissé sur *Moyse* avec assez de mauvaise foi. Il en est de même de *Ménés*, de *Minos* et *Numa*, dont on a fait des rois législateurs, parce que leurs noms signifient *législations*. Les hymnes *d'Orphée*, qui chantoient l'ennemi du monde *mis à la renverse*, sont aussi provenues de-là. On a fait un grand poëte en personnifiant l'épithéte caractéristique de ces hymnes. Les cantiques d'*Apollon*, ce dieu victorieux et grand musicien; les pseaumes du roi *David*, ce grand chantre et le seul conquérant qu'ayent eu les Juifs, devoient l'un et

des Zoroastres, qui n'étoient d'abord que des titres de législation, mais qui se sont par la suite métamorphosés en poëtes qui ont chanté, dit-on, l'origine du monde, et en fameux législateurs, dont les uns ont été sauvés de l'eau et les autres du feu.

Tout le plan de l'histoire nationale des Hébreux marche presque toujours sur les sombres vestiges de l'histoire naturelle du monde; c'est après des maux et des souffrances infinies, que leur loi leur est donnée sur le mont Sina au milieu de toute la nature émue.

L'Egypte, cette terre d'angoisse où ils avoient demeuré si longtems, a été presque exterminée par le feu, par les eaux, par les ténébres, par

l'autre avoir la même origine. *Apollon* signifie le destructeur, le vainqueur de l'ennemi, parce qu'il combattit le serpent Python, monstre enfant du déluge, et ses cantiques chantoient sa victoire. *David*, dont les véritables racines sont *Aved*, *Avaldon* et *Avedlach*, perte et destruction, signifie l'*exterminateur*. Les pseaumes ne parlent que de la fin du monde et de la venue du grand juge. Leur titre le plus souvent porte, *pour la fin*; expression à laquelle on n'a rien compris jusqu'ici, ainsi qu'à beaucoup d'autres obscurités de ces pseaumes, qui s'évanouiront néanmoins aussi tôt qu'on n'y voudra plus voir David, ou le Messie, mais un personnage allégorique, commémoratif et instructif sur le passé et sur le futur, tel que pouvoit être l'*Adonis* mort et ressuscité des anciens Phéniciens.

la peste, par la famine et par tous les fléaux apocalyptiques. Ces Hébreux eux-mêmes avant d'entrer dans le chétif pays qu'ils appelloient leur *terre promise*, avoient pendant quarante années souffert des misères si grandes, qu'elles renouvellèrent leur race, et que tous ceux qui avoient vû leur ancienne demeure n'habitèrent point dans la nouvelle: on les voit tous successivement détruits dans une terre aride et sauvage, par des embrasemens, par des gouffres, par des géans, par des dragons, par la faim et par la soif; enfin on les voit errans sans cesse, et toujours crians et gémissans, à l'occasion de nouveaux fléaux et de nouvelles calamités.

N'est-ce point là le vrai tableau du triste et ancien état du genre humain, et du passage de l'ancien monde au nouveau, dont il ne paroît que trop que les Hébreux se sont emparés pour se l'approprier, et pour en faire les anecdotes particulières de leur merveilleuse histoire?

Je ne suivrai pas plus loin cette intéressante carrière: je me contente de faire remarquer encore que l'histoire de leurs misères, et de leur fameux passage dans la terre promise, précéde immédiatement chez eux celle de leurs tems théocratiques, ainsi que les anciens malheurs du monde précédèrent les théocraties qui en furent les suites.

Nous venons de voir jusqu'ici quelles ont été en partie les erreurs morales et historiques dont les sociétés théocratiques s'infectèrent pour avoir confié le dépôt des loix et de l'autorité aux prêtres, comme officiers du sanctuaire et ministres du roi grand-juge. Il en est sorti d'aussi déplorables des tributs que l'on crut devoir lui payer. Il y a quelqu'apparence que dans les premiers tems les sociétés n'eurent point d'autres charges ni d'autres tributs à payer à l'Etre suprême que les prémices des biens de la terre, que l'on tenoit de sa main bienfaisante, et que cet hommage étoit plutôt un acte extérieur de reconnoissance qu'un tribut civil et réel, dont le souverain dispensateur n'a pas besoin. Il n'en fut plus de même lorsque d'un Etre universel chacun en eut fait son roi particulier; il lui fallut, comme nous avons dit, une maison, un trône, des officiers, des ministres et enfin des revenus pour les entretenir.

Le peuple porta donc dans son temple la dixme de ses biens, de ses terres, et de ses troupeaux. Il savoit qu'il tenoit tout de son divin roi : que l'on juge de la ferveur avec laquelle chacun vint offrir tout ce qui pouvoit contribuer à l'état et à la magnificence de son monarque : on en vint jusqu'à s'offrir soi-même, sa famille et ses enfans : on crut pouvoir, sans se déshonorer, se reconnoître esclave de celui qui nous a fait libres, et

l'homme ne se rendit par-là que le sujet et l'esclave de ses ministres hypocrites. Les prêtres dévorèrent seuls tous les dons, et partagèrent entr'eux les dixmes de l'invisible souverain; le régne du ciel les rendit maîtres du régne de la terre, et leur cupidité croissant en raison de la simplicité des peuples, ils ne cessèrent de tendre des piéges à la piété généreuse.

Pour la forme et pour la décence, les prêtres eurent le soin cependant d'exposer les dons du peuple devant le sanctuaire, d'égorger devant le dieu monarque les animaux qui lui étoient offerts, d'en répandre le sang en sa présence, d'en rôtir et d'en brûler une partie à son intention. Mais ce ridicule et barbare usage, qui diminuoit peu la portion sacerdotale, ne servit qu'à en familiariser l'ordre avec le sang; les prêtres devinrent d'impitoyables bouchers, et les temples se changèrent en lieux de carnage, où le sang humain, en mille endroits de l'univers, fut ensuite préféré à celui des animaux, et ruissela pendant un grand nombre de siécles.

Ils n'est pas besoin, sans doute, de faire ici l'application de ces usages à ceux du paganisme et du judaïsme, pour y reconnoître l'origine de ces sacrifices perpétuellement offerts dans les temples, avec une dépense et une profusion qui semble avoir dû exterminer les troupeaux. Leur première

première intention avoit été de couvrir la table du roi théocratique ; de-là les prêtres de Bel persuadèrent au peuple que leur dieu mangeoit réellement les victimes qu'on lui offroit. Les Grecs et les Romains, dans les calamités publiques, assembloient pareillement tous leurs dieux autour d'une table, qu'ils couvroient des viandes les plus exquises ; ainsi cet usage, qui n'avoit été d'abord qu'un cérémonial figuré, pour soutenir dans tous les points l'extérieur du gouvernement surnaturel qu'on s'étoit donné, fut, comme on le voit, pris à la lettre, et la divinité étant traitée comme une créature mortelle, on la perdit à la fin de vue, et l'homme devint idolâtre.

Toutes les nations qui donnèrent dans cette absurdité, (et elles y donnèrent toutes) conservèrent néanmoins le souvenir d'un tems primitif, où les temples n'avoient point été ensanglantés, et où l'on ne présentoit à l'Etre suprême que les prémices des biens et des fruits de la terre ; preuve que les sacrifices sanglans n'étoient, comme je viens de le dire, qu'un de ces abus ridicules, qui s'étoient introduits avec les tems. De tous les peuples du monde, il n'en est point non plus un seul qui ne nous ait montré l'affreux spectacle des victimes humaines ; barbarie inconcevable, qui n'auroit jamais pu s'introduire parmi les nations, si par les sacrifices des animaux elles ne

s'étoient familiarisées avec cette idée cruelle, que la divinité aime le sang : il n'y eut plus qu'un pas à faire pour égorger les hommes, afin de lui offrir le sang le plus cher et le plus précieux qui soit sans doute à ses yeux.

Cette atroce façon de penser fait encore la base des mystères du christianisme. Quelle horreur ! » Est-ce là, dit Plutarque, (*) adorer » l'Etre suprême? est-ce avoir de la divinité une » idée qui lui fasse beaucoup d'honneur, que de » la supposer altérée du sang humain, avide de » carnage, et capable d'exiger et d'agréer de tels » sacrifices ? »......

Les Typhons et les géans, s'ils eussent triomphé du ciel, auroient-ils pû établir sur la terre des sacrifices plus abominables ? Quelle leçon dans la bouche d'un de ces hommes qu'on appelle payens, pour tous ces docteurs du christianisme, qui prétendent que le sang de tous les hommes n'auroit point suffi pour appaiser leur Dieu, et qu'il lui a fallu pour cela un sang divin ! N'est ce pas renchérir, avec le plus étrange fanatisme, sur la barbarie la plus grande ?

Les dixmes, qui n'étoient que le tribut dû à la royauté de l'Etre suprême, ne servirent donc qu'à nourrir et à entretenir l'orgueil du sacerdoce :

(*) *Plut. des superstit. pag. 169. 171.*

elles devinrent son bien de droit divin (1) ; et comme sous un tel gouvernement, tout religieux et tout mystique, les fautes secrettes, et jusqu'aux souillures légales, (2) étoient des fautes civiles, les prêtres eurent intérêt d'en étendre les cas à l'infini, parce que les amendes, les expiations, et les victimes qui en résultoient, augmentoient les trésors et l'abondance du grand juge, c'est-à-dire, de ses ministres.

Il est encore un autre article sur lequel je pourrois m'étendre ; ce seroit sur le détail des meubles et des ustensiles qui furent destinés au monarque ; mais ce singulier inventaire nous meneroit trop loin ; il suffit d'être prévenus que ces chars, ces boucliers (3), ces armes et même ces

(1) Les dixmes dans la théocratie, appartenoient à Dieu, comme monarque ; lorsque les Juifs changèrent ce gouvernement mystique, et qu'ils élurent des rois, les rois reçurent les dixmes. *Liv. des rois*, *chap.* 7, *vs.* 15.

(2) Les ordonnances légales de tous les anciens peuples proviennent en partie de la simplicité de leur âge ; comme il n'y avoit alors ni luxe ni magnificence, on ne pouvoit exiger d'autre parure pour se présenter devant le Dieu monarque, qu'une grande propreté du corps ; la plus petite souillure étoit une indécence que la loi punissoit ; et comme l'imagination voit beaucoup de souillures, la superstition a toujours fait d'amples recherches sur cette matière, surtout dans les pays chauds.

(3) Rome avoit ses bouclicrs sacrés qui sont connus de

troupeaux entiers de bœufs et de chevaux que toute l'antiquité consacroit à ses dieux, avoient été dans les anciennes théocraties, les équipages et les domaines du monarque invisible, et qu'ils servoient particulièrement à certaines fêtes, pendant lesquelles on s'imaginoit que le dieu descendoit sur la terre.

Passons actuellement à l'une des plus funestes suites qu'eut le gouvernement théocratique.

SECTION X.

Les théocraties produisent l'idolâtrie.

Il est si difficile à l'homme de se former l'idée d'un être grand, puissant, immense et pourtant invisible, tel qu'est Dieu, sans s'aider de quelques idées et de quelques comparaisons humaines et sensibles, qu'il fallut presque nécessairement dans les théocraties en venir à sa représentation. Il étoit alors bien plus souvent question de l'Etre suprême qu'il n'est aujourd'hui; indépendamment de son nom et de sa qualité de Dieu, il étoit roi encore; tous les actes de police, tous ceux de la religion ne parloient que de lui: on trouvoit ses ordres et ses arrêts partout: on suivoit ses loix, on lui payoit tribut, on voyoit ses officiers,

tout le monde, mais on n'a jamais fait assez d'attention aux boucliers d'or du temple de Jérusalem.

son palais et presque sa place ; elle fut donc bientôt remplie : les uns y mirent une pierre brute, les autres une pierre sculptée, ceux-ci l'image du soleil, ceux-là celle de la lune; plusieurs nations y exposèrent un bœuf, une chévre, un chien, un chat; et les signes représentatifs du divin monarque furent chargés de tous les attributs symboliques d'un Dieu et d'un Roi : ils furent décorés de tous les titres sublimes qui convenoient à celui dont ils étoient les emblêmes; ce fut devant eux qu'on adressa à l'Etre suprême des louanges et des prières, qu'on exerça tous les actes de la police et de la religion, et qu'on remplit enfin tout ce cérémonial théocratique. On croit déja, sans doute, que c'est l'idolâtrie; non, ce n'en est que la porte fatale.

Je n'adopte point le sentiment affreux que les hommes sont devenus idolâtres de plein gré, de dessein prémédité, et qu'ils ont été capables d'en avoir formé un systême raisonné, pour l'exécuter ensuite. Ce sentiment est aussi contraire à la philosophie qu'il seroit deshonorant pour l'humanité. Encore moins doit-on s'arrêter aux opinions d'un Cumberland (*), et de quelques autres, qui ont prétendu que l'idolâtrie s'étoit établie sur la terre en haine de l'Etre suprême

(*) Auteur anglois, commentateur des fragmens de Sanchoniaton.

et des justes. Jamais les hommes n'ont haï la divinité, jamais dans leurs égaremens mêmes ils n'ont entièrement méconnu son existence et son unité : ce n'est point non plus par un saut rapide qu'ils ont passé de l'adoration du créateur à l'adoration de la créature ; ils sont devenus idolâtres sans le sçavoir, et sans vouloir l'être, comme ils sont ensuite devenus esclaves sans avoir jamais eu envie de se mettre dans l'esclavage.

La religion primitive de l'homme s'est corrompue ; son amour pour l'unité s'est obscurci peu à peu ; le progrès lent et insensible qu'a fait l'ignorance, par l'oubli du passé, par le trop grand appareil du culte extérieur, par les suppositions qu'il a fallu faire pour soutenir un gouvernement surnaturel, et par la négligence des instructions infiniment nécessaires ; dans un culte et dans une police toute figurée, ces instructions étoient dégénérées, parce que l'ordre sacerdotal qui les devoit donner étoit dégénéré lui-même, qu'il étoit devenu presque aussi ignorant que le peuple, qu'il étoit plus avare que lui, et plus intéressé encore que le vulgaire à voir multiplier les tributs, les victimes, et les dons avec les emblêmes multipliés du dieu monarque ; c'est ainsi que longtems après, d'autres siécles d'ignorance et d'avarice ont vu multiplier les saints dans le christianisme.

Nous pouvons donc très-légitimement soup-

çonner que chaque nation s'étant rendu son dieu monarque sensible, plus par simplicité que par des vues idolâtres, se conduisit encore quelque tems vis-à-vis de ces emblêmes avec une circonspection religieuse et intelligente : c'étoit moins Dieu qu'on avoit voulu représenter, que le monarque.

C'est ainsi que dans nos tribunaux les magistrats ont toujours devant les yeux le portrait de leurs souverains, qui rappelle à chaque instant, par sa ressemblance, et par les ornemens de la royauté, le véritable souverain, qu'on n'y voit pas, mais qu'on sçait exister ailleurs, demeurer en tel palais, et dont on pourra s'approcher, si l'on se trouve obligé de recourir à sa justice ; un tel tableau ne peut nous tromper, il n'est pour nous qu'un objet relatif et commémoratif. Telles furent, sans doute, les premières images de la divinité ; si nos pères s'y trompèrent cependant, et s'ils perdirent avec le tems leurs premières intentions de vue, c'est qu'il ne leur fut pas aussi facile de peindre la divinité qu'il nous l'est de peindre un homme mortel. Quels rapports pouvoient avoir, en effet, avec le Dieu régnant, toutes les différentes effigies qu'on en put faire ? Ce ne put être que des rapports imaginaires et de pure convention (*), par conséquent toujours

(*) Les hommes établirent réellement des rapports

propres à dégrader le Dieu ou le monarque, si-tôt qu'on n'y joignoit plus une instruction et une explication. Par-là le culte et la police, de simples qu'ils devoient être, devinrent composés et allégoriques : par-là le prêtre vit accroître la nécessité de son état, et les besoins que l'on eut de son ministère. Il se forma dès-lors une science nouvelle et bizarre, qui fut particulière au sacerdoce, et dont il augmenta les difficultés

conventionnels. Comme Dieu pourvoit à notre subsistance, les uns choisirent pour le représenter, le bœuf qui laboure, ou la vache qui nourrit. Comme Dieu veille et qu'il voit sans cesse, quelques-uns choisirent un chat, parce que ses yeux brillent, même pendant la nuit ; plusieurs autres prirent un chien, parce qu'il est la garde et le surveillant fidèle de la sûreté de la famille ; ceux qui, un peu plus éclairés, savoient encore qu'on ne pouvoit représenter la divinité par aucune figure, et qui vouloient néanmoins avoir des objets simples pour s'élever vers elle en certains tems, choisirent certains arbres, certains arbrisseaux, certaines plantes utiles ou même une pierre brute ; enfin le plus grand nombre fit choix du soleil ou de la lune ; ceux qui choisirent des pierres ou autres corps inanimés pour se rappeller la divinité, les oignoient d'huile. Cette cérémonie, dont on a fait par la suite une consécration idolâtre, n'étoit primitivement qu'un moyen de distinguer ces objets de tous les autres, et de les reconnoître facilement, parce que les taches d'huile ne s'effacent jamais : on s'imagina avec le tems que cette onction donnoit une vertu, on ne la pratique plus que dans cette intention ridicule.

pour se mettre en plus grande considération. Plus il devoit être ouvert et sincère devant le peuple, plus il devint caché et mystérieux; la religion devint un secret, et les prêtres s'imaginant la faire respecter par une obscurité mystérieuse, l'éteignirent tout-à-fait; au lieu de dévoiler la divinité que les hommes cherchoient sincèrement, ils conservèrent pour eux seuls le sens et l'interprétation de tous les emblêmes, de toutes les allégories, et de tous les usages symboliques qu'ils multiplièrent à l'infini. C'est de là que sortirent des langues théologiques et barbares, des écritures sacrées, et ces appareils hieroglyphiques, qui furent toujours inaccessibles et incompréhensibles au vulgaire. Enfin, c'est depuis ces tems là que les prêtres regardèrent comme leur domaine et comme leur propriété le dépôt de la religion des hommes, et qu'ils prétendirent tenir de droit divin un ministère public, qui ne leur avoit été confié que par leurs concitoyens.

Le genre humain, amené à pas lents et insensibles au point de ne plus connoître son Dieu et son monarque, ne fit plus que des chutes précipitées. Si toutes les différentes nations eussent au moins pris pour signe de la divinité régnante le même objet et le même symbole, l'unité du culte, quoique dégénéré, eût pu se conserver

encore sur la terre: mais, comme nous avons dit, les uns prirent un signe ou un emblême, et les autres en prirent un autre. L'être suprême, sous la figure du soleil, de la lune, d'une pierre, d'une statue, d'un bœuf &c. se vit adoré partout; mais il ne fut plus le même dans l'extérieur qui le rendoit sensible.

Chaque nation s'habitua à considérer l'emblême qu'elle avoit choisi, comme le symbole le plus véritable et le plus saint de la divinité. Chacune d'elles y vit ensuite le vrai Dieu, et le seul monarque; et les emblêmes étant différens en tous lieux, comment se seroient-elles imaginé qu'elles n'avoient toutes que le même dieu, et qu'il étoit par-tout le même (*)?

(*) Les philosophes du paganisme ont tous connu cette grande vérité, et c'est par-là qu'ils expliquèrent aux chrétiens de la primitive église, les bizarreries et les variétés de leur culte. Les chrétiens regardèrent alors leurs raisonnemens comme une imagination nouvelle inventée par les payens pour pallier le culte des démons; on peut aujourd'hui les juger par cet ouvrage et par les paroles de Plutarque (p. 377 et 378). » Comme le soleil, la lune, » le ciel, la terre, la mer, sont communs à tous les » hommes, dit-il, mais ont des noms différens, selon la » différence des nations et des langues; ainsi, quoiqu'il » n'y ait qu'une *divinité unique*, et une providence qui » gouverne l'univers, et qui a sous elle différens ministres

L'unité des nations fut donc rompue. La religion générale étant éteinte, un fanatisme général prit sa place, et dans chaque contrée il eut son étendart particulier; chacun regardant son Dieu et son roi comme le seul véritable, crut posséder la vraie religion de ses pères; chaque nation crut être la seule religieuse, la seule chérie de l'Etre suprême; et du souvenir de l'ancienne vérité, il ne resta qu'une fatale impression, qui porta chaque peuple à aspirer à la monarchie universelle, parce qu'elle étoit réellement dué à l'Etre suprême, que chaque peuple regardoit comme son monarque, sous des formes et des noms différens. Dans le langage des prêtres, le Dieu dont ils étoient les ministres fut l'ennemi jaloux de tous les Dieux voisins; bientôt toutes les nations furent réputées étrangères; on se sépara d'elles, on ferma ses frontières, et les hommes devinrent enfin, par naissance, par état, et par religion, ennemis déclarés les uns des autres. Telle est la source de toutes les calamités sanglantes, qui ont depuis cette époque, dévasté l'univers sous le voile sacré de la religion.

» subalternes, on donne à cette divinité, *qui est la même*,
» différens noms, on lui rend différens honneurs, selon les
» loix et les coutumes de chaque pays.

C'est une chose bien digne de notre attention que la simplicité de cette origine de l'idolâtrie, que la moindre instruction des prêtres eût pu détourner et prévenir, s'ils eussent été bien intentionnés pour le genre humain. Il est vrai qu'ils étoient ignorans et idolâtres eux-mêmes; mais pourquoi ceux qui prétendent ne l'avoir jamais été, pourquoi ces sublimes prophêtes des Hébreux qui sçavoient si bien les choses futures, n'en avertirent-ils pas les peuples voisins, et les Israëlites eux-mêmes, qui furent perpétuellement idolâtres? Au lieu de s'élancer perpétuellement dans l'avenir, que ne portoient-ils un flambeau plus utile sur le passé, sans s'épuiser en injures ridicules contre les vaines divinités des nations, qu'ils traitoient par-là eux-mêmes comme des êtres réels? Que ne les anéantissoient-ils par un mot d'instruction? Le dieu de ces prétendus inspirés, qu'ils font toujours paroître dans une colère implacable, criant sans cesse à la vengeance, et menaçant perpétuellement de punir les nations, et de briser leurs idoles, pouvoit-il être le vrai dieu s'il lui étoit plus facile d'exterminer que d'instruire?

L'on voit encore dans cette origine de l'idolâtrie, combien le germe funeste des guerres de religion et de l'intolérance est ancien; c'est un reproche mal fondé que l'on a fait au christianisme

d'en avoir le premier montré la fureur ; il ne seroit pas difficile de prouver que presque toutes les guerres, soit du judaïsme, soit du paganisme, ont eu des motifs religieux. Juvenal nous en fait connoître l'origine telle que je viens de la donner, lorsque parlant dans sa quinziéme satyre des superstitions et des guerres civiles de deux peuples d'Égypte, il nous dit que ces peuples haissoient mortellement les dieux de leurs voisins, chacun étant persuadé qu'il n'y en avoit point d'autre que le sien.

Indè furor vulgo quod numina vicinorum
Odit uterque locus, cum solos credat habentes
Esse Deos, quos ipse colit.

Ce seroit actuellement un travail des plus curieux et des plus instructifs, de fouiller dans l'antiquité, et dans la religion de tous les peuples, pour y examiner les tournures singulières et recherchées qu'il fallut prendre alors pour accorder avec les nouveaux préjugés qui se formèrent de toutes parts, les anciens dogmes du grand juge, du jugement dernier et de la vie future, dogmes puissans, qui, même en se corrompant, ne s'éteignirent jamais totalement.

Pour accorder l'invisibilité de l'être suprême, que la saine raison admettoit toujours, avec son emblême visible, on relégua dans le sanctuaire

ces idoles muettes et stupides ; on rendit les abords de ce sanctuaire terribles et difficiles au vulgaire ; on cacha jusqu'au nom du dieu monarque ; bientôt le préjugé s'imagina qu'on ne pouvoit le prononcer sans mourir.

Pour accorder un cérémonial avec l'ancienne attente du grand juge à la fin des tems, qui étoit dégénérée en une attente réglée par tous les périodes astronomiques et astrologiques, on imagina des descentes invisibles du grand juge dans le sanctuaire à la fin des années, et autres révolutions périodiques et sabbatiques : on fit sortir du temple ses emblêmes, pour les promener une fois par an, ou une fois par siécle, afin de les montrer au peuple, tantôt derrière des voiles, tantôt dans une obscurité artificielle, et tantôt environnés d'attributs effrayans ; et ces jours solemnels devinrent pour les uns des jours de trouble et d'effroi, pour d'autres, de consolations et de réjouissances, et pour tous, des jours d'une extravagante superstition (*) ; pour accorder l'im-

(*) Au renouvellement de chaque année civile, les Juifs se sont toujours imaginés, et s'imaginent encore, que le grand juge exerce alors du haut du ciel un jugement sur tous les hommes ; c'est par-là qu'ils expliquent toutes les austérités qu'ils pratiquent alors. *Cérém. relig. tom. 3.*

Il y a une infinité de peuples qui ont la même chimère ; et qui en conséquence ont des pénitences et des indul-

matérialité de l'Etre suprême avec la grossièreté du symbole dans lequel on prétendoit qu'il résidoit, ou qu'il venoit résider en certains tems,

gences périodiques que leurs prêtres leur administrent de la part de la divinité. Les Japonois ont dans l'année un mois qu'ils appellent *le mois invisible de l'arrivée des dieux*. Les Chrétiens ont un mois de l'année qu'ils appellent *Avent*, ce qui est la même chose; c'est un tems de pénitence comme au Japon, dont l'ancien principe n'a été que de se préparer au jugement de la fin de l'année, à l'arrivée du grand juge, et au renouvellement futur. Si les Chrétiens ont encore un carême dans le printems, c'est que les Romains, dont ils ont pris en partie les coutumes, commençant leur année civile en Mars, pratiquoient leurs purifications et leurs expiations dans tout le mois de février.

A Trichinapaly, le dieu *Brama* descend une fois chaque année dans la pagode; quelques théologiens du pays prétendent qu'il meurt et qu'il ressuscite chaque année. *Cérém. relig. tom. 6.*

A Jaghinat, ville du même pays, le dieu sort une fois l'an dans son temple; le peuple y accourt de l'extrémité de l'Inde; l'idole montée sur un énorme char est promenée par la ville, et elle écrase sous ses roues tous ceux qui ont la dévotion de s'y faire rouer : c'est un grand bonheur de mourir ainsi ce jour là, parce que c'est un jour de rémission, pendant lequel les portes de la vie future sont ouvertes. *Cérém. rel. tom. 6.*

Les *Camis*, divinités japonoises du second ordre, ne sortent de leurs temples et de leurs châsses, qu'une fois

on inventa des métamorphoses, des métem-psycoses, des incarnations, et des alliances mystiques, aussi absurdes qu'impies, d'un dieu avec des matières grossières, avec des animaux, avec des hommes et des femmes; et pour s'élever à tout ce qu'il y avoit de surnaturel dans cette religion figurée, on fut obligé de descendre à tout ce qui étoit de plus déraisonnable.

Comme l'ignorance ne tarda pas à confondre tous les usages religieux avec tous les usages commémoratifs qui faisoient une partie de la religion, et comme les représentations de l'ancien état du genre humain, toutes symboliques aussi,

par siécle : ce sont les jubilés du pays. *Cér. relig. tom. 6.*

Au temple de la déesse de Syrie, où, comme nous l'apprend Lucien, on faisoit encore de son tems des commémorations du déluge, la déesse sortoit une fois l'an de son sanctuaire, accompagnée de tous les dieux, pour aller visiter son poisson favori. Jupiter parloit le premier ; mais la déesse qui appréhendoit que son poisson ne mourût ce jour-là, s'il voyoit Jupiter, engageoit ce roi des dieux, par carresses et par prières, à retourner sur ses pas. Toutes ces cérémonies commençoient par les allarmes et la terreur ; on pratiquoit des pénitences outrées, les dévots se déchiroient de la façon la plus cruelle ; mais le retour de Jupiter ramenant la joie et le plaisir, elle finissoit par des festins et des réjouissances. Ce n'étoit, comme on voit, qu'une ridicule allégorie de l'apparition du grand juge à la fin des tems.

étoient réglées par les mêmes périodes qui régloient le cérémonial théocratique, et tout ce qui avoit rapport aux dogmes sacrés, il s'ensuivit encore de nouveaux égaremens et de nouvelles fables. Tous les différens symboles de ces commémorations de l'histoire de la nature, se changèrent insensiblement en personnages illustres, auxquels on prêta de grandes aventures mêlées de biens et de maux, de grandeur et de misère; parce que les anecdotes de la ruine et du rétablissement du monde prenant une nouvelle face, devinrent nécessairement leurs légendes. L'intérêt que prit le genre humain au sort de ces emblêmes personifiés, fit qu'on les confondit bientôt avec les emblêmes du grand juge, qui se perdit dans la foule; et même les uns et les autres paroissoient et disparoissoient dans les mêmes tems; on crut qu'elles étoient les mêmes, qu'elles avoient rapport au même objet, et on les divinisa.

Par ces nouvelles méprises, la vie du dieu monarque et du grand juge, se trouva ornée de tous les détails historiques des fêtes commémoratives. Ce fut le soleil éteint et ranimé que l'on adora; ce fut le monde détruit et rétabli qui devint l'objet du culte public, sous le nom des *Osiris*, des *Atys*, des *Adonis*, des *Bacchus*, &c. L'on s'imagina que ces dieux étant autrefois

descendus sur la terre pour y faire du bien aux mortels, pour les civiliser et leur donner des loix, avoient éprouvé dans leur vie humaine de grandes traverses, qu'ils avoient succombé sous des ennemis puissants, mais qu'après leur mort, qui avoit été cruelle, ils étoient tous glorieusement ressuscités: par là la folle antiquité se plongeant de plus en plus dans l'erreur, prépara pour les siécles à venir une nouvelle idolâtrie; car les usages d'où sortirent ces absurdités, ayant eu primitivement pour objet des institutions sur l'avenir, aussi bien que les commémorations du passé, on crut voir dans ces fausses histoires, et dans ce culte défiguré, les événemens futurs, les traverses, et les grandeurs de ces chimériques personnages, qui prirent dans l'esprit des peuples la place de cet ancien grand juge que l'on avoit attendu autrefois.

On attendit donc de nouveaux *Osiris* et de nouveaux *Adonis*, qui devoient avoir le même sort que les anciens, et éprouver tous les maux et tous les biens qu'avoient déja éprouvés les premiers. Chaque nation eut ainsi son attente particulière, et se tint prête au premier signe du ciel, à se porter vers un nouveau fanatisme, et vers de plus grandes extravagances.

Les Romains, tout républicains qu'ils étoient, attendoient du tems de Ciceron un roi prédit

par les Sibylles, comme on le voit dans le livre de la devination de cet orateur philosophe; les misères de leur république en devoient être les annonces, et la monarchie universelle la suite. C'est une anecdote de l'histoire romaine, à laquelle on n'a pas fait toute l'attention qu'elle mérite, et l'on ignore encore à quel point elle contribua aux grands événemens qui se passèrent alors dans cette fameuse république.

Les Hébreux attendoient tantôt un conquérant, et tantôt un être indéfinissable, heureux et malheureux. Ils l'attendent encore avec un *Elie* et un *Énoch*, qui ne sont, ainsi que lui, que des grands juges personifiés.

L'oracle de Delphes, comme on le voit dans Plutarque, (*) étoit dépositaire d'une ancienne et secrette prophétie sur la future naissance d'un fils d'Apollon, qui améneroit le régne de la justice; et tout le paganisme Grec et Egyptien avoit une multitude d'oracles qu'il ne comprenoit pas, mais qui nous décélent de même cette chimère universelle. C'étoit elle qui donnoit lieu à la folle vanité de tant de rois et de princes qui prétendoient se faire passer pour fils de Jupiter. Les autres nations de la terre n'ont pas moins donné dans ces étranges visions: les Persans at-

(*) Vie de Lysandre.

tendent *Ali* à la fin des tems; les Chinois attendent un *Phelo*; les Japonnois, un *Peyrum* et un *Combadoxi;* les Siamois un *Sommona-Codom*; les Indiens du Mogol, un dieu sous la forme d'un cheval. Tous les Américains attendoient du côté de l'orient, (qu'on pourroit appeller le pôle de l'espérance de toutes les nations) des enfans du soleil; et les Mexicains en particulier attendoient un de leurs anciens rois, qui devoit les revenir voir par le côté de l'aurore, après avoir fait son tour du monde. Enfin, il n'y a aucun peuple qui n'ait eu son expectative de cette espèce, à laquelle on ne comprendroit rien si mutuellement elles ne s'expliquoient les unes par les autres, et si par le concours des différentes anecdotes qui y sont jointes, elles ne dévoiloient qu'elles ont eu toutes primitivement pour objet l'attente d'un grand juge, du jugement dernier et de la vie future à la fin des tems, dont les symboles ont été corrompus et personifiés dans une très-haute antiquité et sous des noms différens en chaque climat.

C'est encore par une suite de la méprise qui fit confondre les symboles allégoriques de l'histoire de la nature avec les représentations du dieu monarque, que les histoires de tous les dieux, de tous les anciens rois et de tous les législateurs se ressemblent par une multitude de traits sin-

guliers ; c'est que malgré la différence des noms ils ne sont tous que le dieu monarque, dont les légendes sont ornées des anecdotes de la nature, rendues selon le sens corrompu que l'on donna aux anciens monumens et aux commémorations devenues inintelligibles. Ces anecdotes ont été le moule commun où toute l'antiquité a fondu, pour ainsi-dire, presque tous ses dieux, ses rois, ses législateurs, ses héros et ses grands hommes ; aussi Macrobe les ramene-t-il tous au soleil, tandis que d'autres les ramenent tous à Jupiter. Le savant Huet les voit tous dans Moïse, sans en excepter aucun, et plusieurs interprétes les ont tous vu dans Abraham. On a trouvé *Saturne*, *Mercure*, *Bacchus*, et *Apollon*, dans *Noé*, *Cham*, *Jacob* et *David*. Enfin toutes les divinités payennes ont été vues dans les patriarches hébreux, et tous ces patriarches se voyent de même dans ces divinités ; cahos singulier, où tous les sçavans se sont perdus, mais qui n'a d'autre source que la variété des noms, suivant les langues et suivant les attributs de l'unique et ancien symbole du Roi théocratique, qui, s'étant comme fécondé de lui-même, a rempli les annales de tous les peuples.

Quand on considérera l'idolâtrie sous ce point de vue, à peine sera-t-elle une idolâtrie ;

l'unité d'erreurs y décéle à chaque pas l'unité d'une vérité primitive, qui n'a été obscurcie que par la variété de ses noms et de ses titres.

SECTION XI.

Abus politiques du gouvernement théocratique.

LE déplorable état dans lequel se plongea la religion primitive du genre humain, par les funestes suites de l'appareil théocratique, nous peut faire juger de tous les désordres dont la police et l'administration civile durent être aussi défigurées. La théocratie, en rendant l'homme idolâtre, le rendit encore esclave, barbare, et sauvage; quel grand et sublime que paroisse un gouvernement qui n'a d'autre point de vue que le ciel, et qui prétend en faire son modèle, il ne peut néanmoins avoir qu'un succès funeste sur la terre, et un édifice politique construit ici bas d'après une telle spéculation, a dû nécessairement s'écrouler et produire les plus grands maux.

Entre cette foule de fausses opinion dont nous avons déjà vu en partie que la théocratie remplit l'esprit humain, il s'en éleva deux encore infiniment contraires au bonheur de la société, quoiqu'elles ayent été singulièrement opposées l'une à l'autre.

Le tableau qu'on se fit de la félicité du régne céleste, fit naître de fausses idées sur la liberté, sur l'égalité et sur l'indépendance. D'un autre côté l'aspect d'un dieu monarque, si grand et si immense, réduisit l'homme presque au néant, et le porta à se mépriser lui-même et à s'avilir volontairement. Par ces deux extrêmes, l'esprit qui devoit faire le bonheur de la société, se perdit également. Dans une moitié, on voulut être plus qu'on ne pouvoit, et qu'on ne devoit être sur la terre; et dans l'autre on se dégrada au-dessous de son état naturel; enfin on ne vit plus l'homme, mais on vit paroître le sauvage et l'esclave.

Le dessein des premiers hommes avoit été cependant de se rendre heureux par cette sublime perspective du régne du ciel, et il y a quelqu'apparence qu'ils y avoient en partie réussi pendant un tems, puisqu'ils ont par la suite toujours chanté cette époque comme celle de l'âge d'or, du régne de la justice, et tous les poëtes se sont épuisés pour célébrer à l'envi cette primitive félicité. *Chacun étoit libre dans Israël*, dit aussi l'écriture, en parlant du commencement de la théocratie judaïque; *chacun faisoit ce qui lui plaisoit, et vivoit alors dans l'indépendance* (*).

(*) Juges 17. 6.

Si ces temps merveilleux, où l'on voit néanmoins le germe des abus futurs, ont existé, ce n'a pu être que dans les abords de cet âge mystique, où le genre humain, encore affecté de ses malheurs, étoit dans toute la ferveur de la morale et de la religion, et comme dans l'héroïsme de la théocratie. Mais cette félicité et cette justice n'ont dû être que passagères, parce que la ferveur et l'héroïsme, qui seuls pouvoient soutenir le surnaturel d'un tel gouvernement, sont des vertus momentanées et des saillies religieuses qui n'ont jamais de durée sur la terre.

Si la théocratie celeste doit être un jour là-haut un état constant de justice, de liberté et de béatitude, il n'en est pas de même d'une théocratie terrestre, où le peuple ne peut qu'abuser de sa liberté, et où ceux qui commandent ne peuvent qu'abuser du pouvoir du ciel; ainsi il est vraisemblable que ce gouvernement s'est perdu dans ces deux excès. Par l'un, tout l'ancien occident a changé sa liberté en brigandage, en une vie errante et tout-à-fait sauvage; par l'autre, tout l'ancien orient s'est asservi à des tyrans.

Les peintures que les anciens nous ont faites du siécle d'or, de la simplicité et de l'indépendance dans laquelle on y vivoit, m'ont toujours paru avoir un tel rapport avec l'état des Améri-

cains, que j'ai peine à m'empêcher de regarder la décadence du régne théocratique comme l'époque du genre de vie que menent depuis tant de siécles tous les peuples de cette vaste contrée: non que je croye que le gouvernement théocratique ait été dans son origine aussi brut et aussi sauvage; mais je me le représente assez peu fixe, et assez peu déterminé, pour que les Américains, qui semblent avoir toujours été plus simples que les autres peuples de la terre, ayent pû tomber dans les désordres dont nous venons de parler, en se rendant tout-à-fait libres, indépendans, et sauvages. Je suis d'ailleurs assez porté à croire que leur manière de vivre n'est qu'accidentelle, et qu'elle dépend bien plus de leurs préjugés que de cet état de nature que je regarde comme une chimère.

La multitude des traditions et des ouvrages théocratiques que j'ai trouvés chez les plus barbares de cette religion, est, selon moi, un fort indice de leur origine, de leur vie singulière, et en même tems une preuve presque authentique qu'aucun de ces peuples n'est dans son état primitif et naturel, mais qu'ainsi qu'il est arrivé dans toutes les autres parties du monde, ils ont autrefois vécu sous ce gouvernement mystique, d'où l'esclavage ou le brigandage ont dû sortir, selon que le génie des nations aura concouru

avec la nature de leurs climats, pour rendre ces effets de l'ancienne théocratie plus sensibles.

Jettons pour la seconde fois un coup d'œil sur la naissance du christianisme qui l'a renouvellée en partie. Que seroient devenus tous les zélés de la primitive église, si on ne leur eût pas bâti des retraites au milieu des sociétés, dans ces tems de frénésie où l'attente du régne du ciel leur faisoit tout abandonner sur la terre, et lorsqu'ils ne vouloient plus être des hommes, mais des anges? Que sont devenus tant de milliers d'hermites qui vécurent alors en vrais sauvages dans les déserts de la Thébaïde? Qui sçait si dans les déserts de l'Afrique il n'y a pas encore aujourd'hui quelques-uns de leurs descendans qui y mangent de la chair humaine?

On célèbre beaucoup une ville d'Oxiringue (*) qui n'étoit composée que de moines, soit au dedans, soit au dehors: on y en comptoit dix mille, ainsi que vingt mille vierges, sans ceux qui étoient dispersés dans les montagnes voisines, où il y en avoit plus de quarante mille. Si dans cette quantité nous n'en supposons qu'un par centaine qui fût degoûté de son état, n'en résulteroit-il pas une quantité d'hommes et de femmes suffisante pour avoir depuis dix-huit siécles peuplé toute l'Afrique de barbares?

(*) *Hist. ecclés. tom. 5. p. 25.*

Quand on veut être sur la terre plus qu'un homme, l'humanité est bientôt perdue. Les communautés religieuses qui parurent ensuite dans toutes les parties de l'empire romain, formeroient le tableau contraire à celui-là; si nous voulions les étudier et les suivre, nous y verrions l'homme animé des mêmes faux principes, faire le sacrifice imbécille de sa liberté et de sa volonté, et donner lieu par là à la servitude des cloîtres et au despotisme monacal; mais il me suffit d'avoir fait appercevoir ces doubles abus et leurs principes. C'est sur une plus grande scène qu'il faut continuer de nous instruire de tous les maux qu'ont produit la théocratie et les gouvernemens, qui, comme elle, ont affecté d'imiter le régne du ciel.

L'histoire de l'orient et le caractère des orientaux semblent devoir nous faire penser que dans ces climats les théocraties se sont moins corrompues par le brigandage des peuples, que par les tyrannies de leurs ministres. Les symboles, les coffres, les arches et les idoles par lesquelles on y représentoit le grand juge, n'étoient rien; mais les officiers qu'il fallut leur donner étoient des hommes, et non des créatures célestes incapables d'abuser d'une administration qui leur donnoit tout pouvoir. Quoique Dieu fût l'unique roi de la société, comme il n'y a

aucun pacte ni aucune convention à faire avec un dieu, la théocratie dès son institution et par sa nature fut un gouvernement despotique, dont le grand juge étoit le sultan invisible, et dont les prêtres étoient les vizirs et les ministres, c'est-à-dire les despotes réels.

De tous les vices politiques de la théocratie, voilà le plus grand et le plus fatal, et celui qui prépara la voie au despotisme oriental, et à l'horrible servitude qui en fut la suite. C'est ici que le lecteur doit sentir que je n'aurois pu l'amener à cette fatale époque, si, avant de lui parler de ce gouvernement, je n'eusse pas commencé par lui faire connoître les erreurs morales et religieuses, sorties des théocraties, et si je ne lui avois exposé ce qui leur avoit donné lieu, en lui dévelopant cette grande chaîne de tous les égaremens des hommes.

Quoique la théocratie fût par elle-même et dès sa naissance un véritable despotisme, il est vraisemblable, cependant, que les premiers âges ne se sont point sentis des abus qui devoient en naître un jour. Nous pouvons le croire, parce que les nouveaux établissemens sont ordinairement soutenus par la ferveur, et parce qu'il en étoit resté un souvenir qui fut toujours cher à toutes les nations; les ministres visibles auront, sans doute, été dignes de leur maître invisible,

au moins pendant un certain tems; mais puisqu'au milieu de la servitude qui régne aujourd'hui et depuis tant de siécles dans l'orient, les hommes y sont encore universellement dociles et soumis, ce doit être une preuve que les ministres y ont abusé de leur puissance avant que les peuples ayent abusé de leur liberté.

Par le bien que les prêtres auront pû faire d'abord, les hommes se seront accoutumés à reconnoître en eux un pouvoir divin et suprême; par la sagesse de leurs premiers ordres et l'utilité de leurs premiers conseils, on se sera habitué à leur obéir, et chacun se sera soumis sans peine à leurs oracles et à leurs révolutions. Peu à peu une confiance extrême aura sans doute produit une extrême crédulité; l'homme prévenu que c'étoit Dieu qui parloit, que c'étoit un souverain immuable qui vouloit et qui commandoit, aura cru ne devoir point résister à tous ces prétendus organes de la divinité, lors même qu'ils ne faisoient plus que du mal. Arrivé par cette gradation à ce point de déraison de méconnoître son état, sa nature et sa dignité, l'homme dans sa misère n'osa plus lever les yeux vers le ciel, encore moins sur ses tyrans; un fanatisme aveugle le rendit esclave, et il crut enfin devoir honorer son dieu, son monarque, en se dégradant et en s'anéantissant.

Telle a été vraisemblablement la marche de cet esclavage volontaire qui a avili le genre humain.

Ces malheureux préjugés forment encore la base de tous les sentimens et de toutes les dispositions où sont les peuples orientaux envers leurs souverains. Ils s'imaginent que le diadême a de droit divin le pouvoir de faire le bien et le mal, et que ceux qui le portent ne doivent trouver rien d'impossible dans l'exécution de leurs volontés. S'ils souffrent, s'ils sont malheureux par les caprices féroces d'un barbare, ils se soumettent alors aux vues d'une providence impénétrable; et par cent interprétations dévotes et mystiques, ils cherchent la solution des procédés illégitimes et cruels dont ils sont tous les jours les victimes (*).

Le sacerdoce théocratique, devenu despotique à l'abri des sacrés préjugés des nations, couvrit la terre de tyrans. Les prêtres seuls furent les souverains du monde, et rien ne leur résistant, ils disposèrent des biens, de l'honneur et

(*) Les Turcs sont dans l'idée que leur sultan peut, sans pécher, faire mourir tous les jours jusqu'à quatorze personnes; ils croyent que lorsque leur tyran ordonne la mort d'un de ses sujets, il ne fait que suivre des inspirations particulières de la providence, auxquelles on ne peut résister sans crime. *Voyez l'hist. de l'empire Ottom. du prince Cantemir.*

de la vie des hommes. Les tems qui nous ont dérobé l'histoire des théocraties, ont, à la vérité, jetté un voile épais sur les forfaits de leurs ministres ; la théocratie judaïque peut, cependant, nous en faire connoître quelques traits. Elle nous expose quelle fut l'abominable conduite des prêtres Hébreux sur la fin de ce gouvernement. Ils ne rendoient plus alors aucune justice aux peuples; leur vie n'étoit qu'un brigandage ; ils enlevoient de force et dévoroient en entier toutes les victimes qu'on venoit offrir au dieu monarque, qui n'étoit plus qu'un prête-nom ; leur incontinence égalant leur gourmandise, ils dormoient, dit la bible, avec les femmes qui venoient veiller à l'entrée du tabernacle. Cette dernière anecdote, sur laquelle l'écriture glisse si légèrement, et sans nous en faire connoître les suites, est néanmoins dans l'histoire du sacerdoce, celle qui en eut le plus chez toutes les nations, et chez les Hébreux eux-mêmes, quoiqu'ils nous les aient cachées ou palliées par d'autres fables.

Les prêtres en vinrent à ce comble d'impiété et d'insolence, de couvrir jusqu'à leurs débauches du manteau de la divinité. C'est d'eux que sortirent une nouvelle race de créatures, qui ne connurent d'autre père que Dieu, que le ciel, que le soleil, et que les dieux, et d'autres mères que les misérables victimes, ou que les coupables

associées de l'incontinence sacerdotale. Toutes les nations virent alors paroître les *demi-dieux* et les héros, dont la naissance illustre et les exploits glorieux portèrent les hommes à changer leur ancien gouvernement, et à passer du régne de ces dieux qu'ils n'avoient jamais pu voir, sous celui de leurs prétendus enfans, qu'ils voyoient au milieu d'eux. Événement singulier, où l'incontinence du sacerdoce lui donnant des maîtres, fit naître la révolution qui mit fin au régne céleste, et fit commencer cet âge des *demi-dieux*, que toute l'histoire sérieuse a cru jusqu'à présent devoir retrancher des annales du monde.

SECTION XII.

Les théocraties produisent le despostisme.

FATIGUÉS du joug insuportable qu'imposoient les ministres du roi Théocratique, et tourmentés par les brigands que les désordres de la police avoient produits dans toutes les contrées, les hommes cherchèrent enfin à se mettre à l'abri de tant d'ennemis en réformant leur gouvernement; ils pensèrent qu'il n'y auroit pas de meilleur moyen que de revenir à l'unité, en remettant entre les mains d'un seul toute l'autorité qu'avoient

qu'avoient exercée jusqu'alors les familles sacerdotales.

Ce passage de la théocratie au gouvernement qui la suivit, a pû se faire chez les divers peuples du monde en divers tems, et les événemens qui l'ont amené, ont pu être différemment modifiés et circonstanciés. On pourroit peut-être soupçonner que les anciennes théocraties ont dès-lors pû donner lieu à la formation des républiques; mais après la triste expérience des maux qui étoient résultés de l'administration de plusieurs, il est vraisemblable qu'il n'y eut alors aucune société qui prit le parti républicain; ainsi je ne présume point que l'on puisse jamais trouver dans cette révolution l'époque de ce genre de gouvernement.

Quoique les nations fussent dégoutées du ministère des prêtres de la théocratie, elles ne perdirent point, néanmoins, de vue cette ancienne chimère. Toujours religieusement affectées pour elle, elles ne la quittèrent pas même en se donnant un roi, et elles s'imaginèrent qu'elles ne faisoient en cèla que réformer la multitude des organes du Dieu monarque, qu'elles continuèrent de regarder comme leur seul et véritable roi. Toutes les nations ne se donnèrent un maître mortel, que dans l'idée d'en faire l'organe, l'image et la représentation du monarque invisible, en qui

elles firent encore résider le pouvoir suprême, comme elles avoient toujours fait jusqu'alors. Ceci se confirme sans peine par le titre fastueux d'*image de la divinité*, qu'ont soigneusement conservé les rois de la terre; nous verrons dans peu ce qu'étoit ce titre dans son origine.

Avec de telles préventions sur le gouvernement d'un seul, on peut juger combien les nations étoient encore éloignées du parti républicain; aussi la haute antiquité nous apprend-elle qu'on n'y connoissoit que le gouvernement royal, et qu'on n'y avoit aucune idée d'un état populaire. Tout l'orient est encore aujourd'hui dans le même cas: on ne peut y comprendre ce que c'est que nos républiques d'Europe, on les regarde comme des sociétés monstrueuses. Préjugé qui n'a d'autres principes que les anciennes idées théocratiques, qui ne se sont jamais effacées dans cette partie du monde.

Nous pouvons estimer que dans certaines contrées, le grand prêtre de la théocratie aura pû lui-même en devenir le despote, en abaissant les ordres inférieurs qui dépendoient de lui. Ce soupçon pourroit être confirmé par ces divers états de l'Asie ancienne et moderne où le souverain civil est encore le souverain ecclésiastique. Néanmoins l'union de ces deux puissances a pû venir de toute autre cause; comme, par exemple,

du sentiment de cette vérité, qu'un roi étant le premier de l'état, doit nécessairement être le premier prêtre, comme il est le premier général, le premier magistrat, en un mot le premier dans les différens ordres qui composent la société. Ainsi il a pu se faire que les nouveaux rois aient été déclarés aussi les chefs de la religion, quoiqu'ils ne fassent point de famille sacerdotale.

Les hommes, toujours portés vers l'unité et la simplicité, ont senti dans tous les tems combien plusieurs puissances étoient dangereuses dans un même gouvernement.

Ceci ne doit pas nous empêcher de reconnoître encore qu'il y eut différens états où la révolution qui produisit l'autorité civile d'un seul, laissa au sacerdoce toute la police des choses sacrées, et le soin de tout ce qui concernoit la religion. L'ancienne histoire du Japon et de plusieurs autres peuples nous en ont conservé des exemples; mais cette conduite fut pour ces états une source de dissentions et de disputes entre les deux puissances, qui toutes deux eurent leurs titres pour prouver qu'elles régnoient de droit divin.

Ceux sur qui la plupart des peuples jettèrent les yeux alors pour se donner des maîtres visibles, furent vraisemblablement, comme nous l'avons insinué ci-dessus, ces demi-dieux et ces

héros, enfans des anciens rois théocratiques, c'est-à-dire, des prêtres.

Le concours des traditions de la plus haute antiquité, qui font toutes succéder leurs époques à celle des dieux, porte sur les tems mythologiques une lumière historique dont il est difficile de ne pas sentir ici toute la force. Les rayons de la divinité que les peuples s'imaginèrent reconnoître dans ces hommes merveilleux, durent en effet les porter à avoir pour eux une profonde vénération. D'un autre côté, pour soutenir l'honneur de leur naissance, ces demi-dieux cherchèrent sans doute à se rendre utiles; et comme leur naissance même nous dévoile quel étoit l'affreux désordre où la police et la religion étoient tombées de leur tems, ils ne manquèrent point d'occasions d'acquérir de la gloire et de gagner l'affection des hommes, en faisant la guerre aux tyrans, en exterminant les brigands, et en purgeant la terre de tous les monstres qui l'infectoient. La mythologie profane confirme singuliérement cette gradation d'événemens; c'est de ces demi-dieux et de ces héros dont elle a fait des destructeurs de voleurs et de géans, et des preux incomparables, qui, comme les paladins de nos antiquités gauloises, couroient le monde pour l'amour du genre humain, afin de rétablir

partout le bon ordre et la société; notre mythologie sacrée, malgré tous ses voiles mystérieux, ne nous a pas fait moins entrevoir ces anciennes vérités. Plusieurs de ces héros et de ces juges de la théocratie judaïque, qui s'élevoient de tems en tems pour tirer leurs citoyens de la servitude où leur mauvais gouvernement les faisoit tomber à chaque instant, ont été les enfans des femmes stériles qui devenoient miraculeusement enceintes, après avoir invoqué le Seigneur devant l'arche, ou devant le sanctuaire. Tels furent, entre autres, un *Samson*, dont la mère (1), fut fécondée par les paroles d'un homme de Dieu, et un *Samuël* qui vint à la lumière, après les consolations que le grand prêtre *Héli* (2) donna à la femme d'*Elcana*. On ne peut raconter avec plus de décence que fait la bible, des actions aussi indécentes; mais il faudroit être aveugle pour n'y pas appercevoir toute l'iniquité du mystère.

L'époque des rois que les annales payennes font succéder aux regnes des demi-dieux, et dont elles font souvent une troisiéme époque qu'elles distinguent de la seconde, comme elles ont aussi distingué cette seconde de la première, c'est-à-dire, de celle des dieux, ne doit pas,

(1) *Juges chap. 13.*
(2) *I. Rois, chap. 1.*

je pense, être regardée comme tout-à-fait distincte et dissemblable sous les régnes des demi-dieux et des rois. Ce furent également des hommes, qui devinrent les représentans de la divinité; au lieu que sous les régnes des dieux, les représentans n'avoient été que des pierres, des statues, et divers autres objets bruts ou inanimés, qui rappelloient l'invisible monarque, dont les prêtres étoient les ministres.

Pour expliquer la distinction que ces annales ont cependant mise entre les deux dernières époques, on peut dire que de ces demi-dieux sortirent diverses générations, qui régnèrent sur la terre avec le titre de *race des dieux*, qu'elles avoient hérité de leur première origine, et que ces races divines s'étant éteintes avec le tems, furent remplacées par d'autres rois de race ordinaire.

Quoi qu'il en soit, il paroît en général que ces deux époques se sont souvent confondues, qu'elles n'ont eu qu'une séparation fort indéterminée, et que les tems qui distinguent la mythologie d'avec l'histoire, sont très-vagues et très-incertains. C'est l'incertitude où l'on a toujours été sur ces limites, qui a suivant les apparences, fait mettre au nombre des rois de la Chine, de l'Egypte, de la Grèce, de l'Italie, de tous les peuples enfin, et même des Juifs,

une multitude de personnages dont l'histoire fabuleuse ne paroît appartenir qu'à la mythologie des dieux et des demi-dieux.

Le gouvernement du Dieu monarque, et la révolution qui arriva dans l'administration théocratique, se cachent donc chez tous les peuples dans une nuit profonde, et il ne nous reste que les Hébreux, enrichis des dépouilles de l'Egypte, chez qui nous puissions retrouver quelques traces de cette mutation, des causes qui la produisirent, et des suites qu'elle eut pour tout le monde.

Samuël étant devenu vieux (*), ses deux enfans, nommés Joël, le *dieu fort*, et Abiah, le *dieu père*, commirent une infinité d'excès, et gouvernèrent Israël d'une manière si tyrannique que les peuples s'étant émus, les Anciens s'assemblèrent et députèrent vers Samuël pour lui porter leurs plaintes amères, et pour lui demander au nom du peuple, un Roi qui les gouvernât, qui les jugeât, et qui pût marcher à la tête de leurs armées. Samuël crut alors devoir leur représenter qu'ils se plongeroient par-là dans une servitude plus cruelle. « Le Roi que vous demandez, dit-il, enlevera vos enfans pour en » faire ses officiers et ses eunuques. Il vous » chargera de pesans fardeaux. Vous serez obli-

(*) I *V. Rois, chap.* 7.

» gés de labourer ses champs, de faire ses mois-
» sons, et de travailler à ses armes, à ses meu-
» bles et à toutes ses superfluités. Ce Roi pren-
» dra vos champs, vos oliviers et vos vignes
» pour satisfaire sa cupidité et celle de ses mi-
» nistres; vos troupeaux seront les siens; tout
» votre bien lui appartiendra, et vous-mêmes
» à l'avenir ne serez plus que ses esclaves ». Tel fut à cette occasion le fameux discours de Samuël, sur lequel on a fait depuis de si fréquens commentaires; la flatterie et la bassesse y ont trouvé un vaste champ pour faire leur cour aux tyrans; la superstition y a vu un sujet digne de ses rêveries mystiques; mais personne n'a connu l'esprit théocratique qui le dicta. Samuël, en le prononçant, ne fit aucune attention à la différence extrême qu'il y avoit entre le nouveau gouvernement que le peuple demandoit, et celui qu'il désiroit de quitter. Comme le premier, sous les ordres du dieu monarque, avoit été un régne sous lequel on avoit pensé qu'il n'y avoit point de milieu entre le dieu régnant et le peuple, que ce monarque étoit tout et que le sujet n'étoit rien, Samuël imbu de ces principes trompeurs parla au peuple sur le même ton, et appliqua à l'homme monarque que l'on demandoit, toutes les idées que l'on avoit eues sur la puissance, et sur l'autorité suprême du dieu monarque. Le

peuple lui-même n'y fit aucune attention, et sans s'effrayer de l'odieux tableau que Samuel venoit de lui faire du chef qu'il vouloit avoir, *N'importe*, s'écria-t-il, *il nous faut un roi qui marche devant nous, et que nous puissions voir combattre à la tête de nos armées.*

Pour démêler ici les motifs de cette étrange conduite de Samuel et de son peuple, et prévenir l'idée qu'on seroit prêt d'avoir, qu'il y a eu des nations qui se sont volontairement et de propos délibéré soumises à l'esclavage, il faut se rappeller ce que j'ai dit précédemment, que les hommes en rejettant le ministère des prêtres, n'abandonnèrent point pour cela le plan du gouvernement théocratique, dans lequel on représentoit le dieu monarque par des symboles. Ce ne fut alors que le symbole que l'on changea; au lieu de ces différentes figures muettes ou inanimées qu'on alloit consulter, et dont l'ordre sacerdotal avoit abusé, en les faisant parler selon ses intérêts, on voulut avoir un symbole actif et vivant, qui possédant par lui-même l'organe de la parole, fît connoître, par une voie plus courte et plus directe, les ordres du dieu monarque.

La première élection des Rois ne fut donc point une véritable élection, ce ne fut qu'une réforme dans la théocratie, et dans l'image de

la divinité. Le premier homme dont on fit cette image n'y entra pour rien ; ce ne fut point lui que l'on considéra ; l'esprit et l'imagination du peuple restèrent toujours fixés sur le monarque invisible et suprême, et les hommes obsédés de leurs anciens préjugés, ne songèrent point à faire un traité particulier, ou à proposer des conditions respectives à celui de leurs semblables qui devint, par cette révolution, le maître des autres.

Ils ne prévirent point alors qu'en prenant un mortel pour représentant de la divinité, sans le soumettre à la raison publique, et aux loix communes de la société, c'étoit se donner un tyran, et ils ne réfléchirent point, que si ce mortel étoit l'emblême d'un dieu, il ne falloit point pour cela confondre l'être suprême avec sa fragile représentation.

Tant d'absurdes méprises, toujours causées par la superstition et par l'oubli de la raison, furent, comme on peut déja le prévoir, la source de mille maux.

Dans les théocraties précédentes les nations s'étoient déja rendues idolâtres, parce qu'elles traitèrent Dieu comme un homme ; nous allons bientôt les voir devenir esclaves dans cette nouvelle théocratie, parce qu'elles traitèrent l'homme comme un dieu.

Les sociétés s'étant ainsi décidées à représenter au milieu d'elles leur dieu monarque par un mortel, la plûpart ne mirent dans leur choix d'autre précaution que de choisir l'homme le plus beau et le plus grand. Saül surpassoit de la tête tout Israël (1) assemblé à Maspha. Les Scythes et les Indiens, disent aussi nos anciens auteurs, prenoient (2) pour roi, celui dont la taille étoit la plus haute et la plus avantageuse. Ainsi en ont long-tems agi presque tous les peuples du monde; ils prenoient bien plus garde aux qualités du corps qu'à celles de l'esprit, parce qu'il ne s'agissoit uniquement dans ces premières élections que de voir la divinité sous une apparence qui répondît à l'idée qu'on se formoit d'elle, et que, pour la conduite du gouvernement, c'étoit moins sur le représentant que sur le monarque invisible que l'on comptoit toujours. Les rois, ces superbes images de la divinité, n'ont été dans leur véritable origine, rien de plus aux yeux et à l'esprit des peuples, que ce qu'étoient avant eux ces pierres, ces idoles, ces bœufs et ses coffres, qui avoient été regardés de même comme le siége et les symboles du dieu monarque.

(1) 1. *R. 9. 10.*

(2) *Diod. de Sicile. Strabon. Q. Curce.*

Le peuple hébreux ne se fut pas plutôt donné un roi qu'il négligea son arche mystérieuse, que l'on avoit toujours portée dans la théocratie à la tête d'Israël, comme le char et le siége du dieu monarque, tant de fois appellé *le dieu des combats*. La prise de cette arche par les Philistins, en avoit déjà, sans doute, dégoûté les Israëlites qui l'avoient crue invincible, et cet événement a dû fortement contribuer à leur faire désirer davantage d'avoir un symbole actif et vivant à la tête de leurs armées, puisqu'aussitôt qu'ils en eurent un de cette espéce, l'autre devint inutile et ne marcha plus jamais. Il en fut vraisemblablement de même partout ailleurs, et tous les hommes s'imaginèrent avec une égale simplicité, que le dieu monarque révéloit ses volontés à ses symboles vivans, comme il les avoit autrefois révélées aux symboles muets et insensibles de la théocratie précédente. Ils ne furent cependant pas assez imbéciles pour croire qu'un mortel ordinaire pût avoir ce grand privilége; mais comme on avoit dès auparavant imaginé des moyens de donner cette vertu aux anciens symboles, on les pratiqua envers les nouveaux; on employa les mêmes consécrations, et l'on oignit les rois parce qu'on oignoit autrefois les pierres. Par cette cérémonie tout devint égal entr'eux, tout parut dans l'ordre; et le symbole humain

devenant capable d'inspiration, se trouva de même changé dans l'esprit des peuples.

Saül ne fut pas plutôt sacré, dit la bible, que l'esprit de Dieu se saisit de lui et qu'il prophétisa. Toutes les cérémonies du sacre des rois sont sorties de cette source absurde et idolâtre. Cette communication de l'esprit d'en-haut avec le monarque, est encore aujourd'hui chez toutes les nations un des points essentiels de l'inauguration à la royauté; elle change le sujet élu en un autre homme, ou plutôt elle fait qu'il ne se croit plus un homme. Il n'est pas, jusqu'aux sauvages (*) de l'Amérique dont les prêtres soufflent au nez des nouveaux chefs une fumée mystique avec un camouflet, en leur disant, *recevez l'esprit de courage.*

Par toutes ces extravagances accumulées les unes sur les autres, il est actuellement plus que démontré que dans le nouveau genre de gouvernement que les hommes adoptèrent, ils portèrent toujours leurs anciennes chimères du régne du ciel qui avoit donné lieu aux théocraties précédentes. Séduits par la force de leur imagination, et corrompus par les préjugés qu'ils avoient reçus de leurs ancêtres, les hommes continuèrent d'oublier qu'ils étoient sur la terre,

(*) Le père Laffiteau.

qu'ils avoient une raison qui devoit être leur guide et leur premier conseil en tout ; et s'abandonnant sans réserve à une superstition absurde et criminelle, ils se soumirent aveuglément à des tyrans, comme ils s'étoient déjà soumis aux prêtres, et ils persistèrent dans cette folle idée, que les uns et les autres ne gouvernoient le monde que par des inspirations et des révélations du ciel.

La première élection des rois ne put guères se faire dans les sociétés théocratiques sans exciter et produire beaucoup de tumulte et de divisions entre les prêtres qui se virent alors comme détrônés, et le peuple qui se donna de nouveaux maîtres. Le sacerdoce dut y voir la cause du dieu monarque intéressée ; l'élection d'un roi étoit vis-à-vis de lui, c'est-à-dire, vis-à-vis des prêtres, une rébellion et une idolâtrie. Que de raisons pour tourmenter le genre humain !

L'ordre sacerdotal fut donc le premier ennemi des empires naissans, et depuis ces tems jusqu'à nos jours, l'on n'a jamais cessé de voir les deux dignités suprêmes toujours opposées et toujours antipatiques, lutter l'une contre l'autre, se disputer la primauté, se donner alternativement des limites et des bornes idéales, sur lesquelles ces deux puissances ont alternativement empiété, selon qu'elles ont été plus ou moins secondées

et favorisées par les peuples indécis, l'une par la superstition et l'autre par le progrès des connoissances.

Ce sera, sans doute, un jour, un ouvrage bien intéressant que l'histoire que l'on pourra faire de la marche de ces deux puissances rivales, si l'on y fait remarquer avec soin leurs pertes et leurs succès réciproques, toujours proportionnés aux lumières graduelles des siécles, sur-tout dans nos climats, où malgré l'amas des nuages qu'y ont autrefois poussé les superstitions asiatiques, la bonté du sol les repousse peu-à-peu, pour y reproduire la raison et la sérénité.

Les anciens symboles de pierre et de métal, qu'un respect d'habitude laissa subsister quoiqu'alors on eût dû les supprimer, puisque les rois en tenoient lieu, restèrent sous la direction des prêtres, qui n'eurent plus d'autre occupation que celle de les faire valoir de leur mieux, et d'attirer de leur côté, par un culte religieux, les peuples qu'un culte politique attiroit puissamment vers un autre objet.

Dans les commencemens de la royauté, la diversion dut être forte. L'arche d'alliance fut pendant dix années dans une grange, et comme abandonnée du peuple d'Israël; mais à la fin l'ancienne vénération se ranima; les désordres des princes diminuèrent l'affection du trône,

les hommes retournèrent aux autels, et aux oracles ; ils rendirent au sacerdoce presque toute sa première autorité ; les prêtres dominèrent sur les rois mêmes ; les symboles de pierre commandèrent aux symboles vivans ; la constitution des états devint double et incertaine (*) ; la

(*) Entre mille exemples qu'on en pourroit donner, le gouvernement des Juifs a toujours été un gouvernement bisarre ; sous les rois comme sous les juges, ils regardoient souvent Dieu comme leur véritable monarque ; ils avoient une foule de prophètes et d'inspirés, qui venoient dicter aux rois les arrêts de leur Dieu, et leur prescrire arrogamment la conduite qu'ils devoient tenir tant en paix qu'en guerre. On peut remarquer ce passage d'un prophête qui annonce aux Juifs qu'ils vont être assujettis à Sésac, roi d'Egypte ; » Alors, leur dit-il, vous apprendrez la différence qu'il y a entre mon joug et celui des rois de la » terre : *Distantiam servitutis meæ, et servitutis regni terrarum.* Cependant cette menace étoit faite sous les régnes des rois de Juda, et des princes de la maison de David. *Paral. c. 12.*

Il doit aussi y avoir eu une politique que nous ignorons, dans la conduite des princes Hébreux, qui élevèrent presque tous des idoles. Il y a apparence que leur vue étoit de partager la religion des peuples, et de diminuer l'autorité des prêtres. De-là le schisme ou la séparation des rois d'Israël, qui ne voulurent point avoir d'alliance avec Jérusalem, où le temple étoit le lieu plus fort du sacerdoce, et où les prêtres étoient toujours assurés de l'emporter sur la puissance civile.

réforme

réforme que les prêtres crurent avoir faite dans leurs anciens gouvernemens, ne servit qu'à joindre une théocratie civile à la théocratie sacrée, c'est-à-dire à rendre les hommes plus malheureux, en doublant leurs chaînes, et en multipliant leurs tyrans avec leurs préjugés.

Nous avons ci-devant exposé quelle avoit été la mauvaise administration des prêtres ; il nous reste à dire un mot de la conduite que tinrent après eux les rois qui se virent à la tête des sociétés.

L'homme devenu si grand, qu'il fut regardé comme le représentant de la divinité, et rendu si puissant, qu'il pouvoit agir, vouloir, et commander aussi souverainement qu'elle, succomba presqu'aussi-tôt sous un fardeau qui n'est point fait pour lui. L'illusion de sa dignité lui fit méconnoître ce qu'il y avoit en elle de réellement grand et de réellement vrai; les rayons de l'Etre suprême dont son diadême fut orné, l'éblouirent au point qu'il ne vit plus le genre humain, et qu'il ne se vit plus lui-même. Abandonné de la raison publique, qui elle-même ne voyoit plus en lui un mortel ordinaire, mais une idole vivante inspirée du ciel; le seul sentiment de sa dignité pouvoit lui dicter l'équité, la douceur, et la modération: ce fut cette dignité qui le porta vers tous les vices contraires. Un tel homme eut dû rentrer

souvent en lui-même; mais tout ce qui l'environnoit, l'en faisoit sortir sans cesse, ou l'en tenoit toujours éloigné. Comment, en effet, un mortel auroit-il pû se sentir et se reconnoître? Il se vit décoré de tous les titres dûs à l'Etre suprême; ils avoient été portés avant lui par les *Adonis*, les *Osiris*, et par les autres emblêmes de la divinité; tout le cérémonial dû au dieu monarque, fut rempli devant l'homme monarque; il fut adoré comme celui dont il devint à son tour le représentant: il fut de même regardé comme infaillible. Tout l'univers lui dut, il ne dut rien à l'univers; ses ordres, ses volontés, ses caprices, devinrent des arrêts du ciel; ses cruautés, ses férocités furent regardées comme des jugemens d'en-haut, auxquels il fallut humblement souscrire. Enfin cet emblême vivant de la divinité surpassa en tout l'affreux tableau qu'avoit fait Samuel de la future conduite des Rois.

Tel a été le gouvernement de tous les Souverains de l'Asie dans tous les tems que nous connoissons.

Les anciens préjugés qui ont donné naissance au despotisme, y subsistent encore et le perpétuent: les nations y semblent toujours dire comme les Israélites, et dans le même esprit; *n'importe; nous voulons avoir des rois*, c'est-à-dire, des symboles vivans, et des dieux que nous puis-

sions entendre, et que nous puissions voir à la tête de nos armées.

Tous les maux que ce gouvernement a produits sur la terre, sont trop connus pour en faire ici un long détail. Chaque lecteur instruit peut se les rappeller, et y reconnoître une longue chaîne d'événemens et d'erreurs, d'où sont sortis tous les faux principes par lesquels les hommes ont toujours été conduits et gouvernés.

Pour avoir eu le ciel en vue, l'on s'est précipité dans des abîmes profonds. Pour avoir perpétuellement compté sur une revélation chimérique, on a perdu l'usage de la raison. La religion et le gouvernement sont devenus des monstres qui ont engendré l'idolâtrie et le despotisme, dont la fraternité est si étroite, qu'ils ne sont réellement qu'une seule et même chose.

Voilà les fruits amers des sublimes idées de la théocratie; telles sont les misères sans nombre, que produiront à jamais les administrations civiles ou religieuses qui affecteront encore le régne du ciel sur la terre (*).

(*) Quoique les monarchies présentes de l'Europe soient fort éloignées de l'esprit de cette ancienne chimère, si nous en remarquons cependant quelques vues, qui semblent tendre au despotisme, c'est parce qu'entre les corps politiques que chacune d'elles renferme, il en est un purement théocratique encore, qui a déja été, qui est, et

Pour achever de déveloper ces étranges découvertes, et pour constater ces grandes vérités, qu'on n'avoit jusqu'ici pas même soupçonnées, jettons un coup d'œil sur les empires, et considérons le cérémonial et les principaux usages des Souverains despotiques; nous y reconnoîtrons tous les anciens usages, et tous les principes des anciennes théocraties; ce sera mettre le sceau de l'évidence à ces nouvelles annales du genre humain.

SECTION XIII.

Les usages théocratiques se conservent encore chez tous les despotes civils.

LES Souverains orientaux nous rappellent l'ancien grand juge, dont les peuples avoient fait leur monarque, par leur invisibilité, ou par la coutume qu'ils ont presque tous, de ne se montrer à leurs sujets, que selon des heures, des jours et des périodes réglés.

L'empereur du Mogol (*) se présente deux fois par jour à une fenêtre qui regarde l'orient; cette

qui sera nécessairement le fléau ou le corrupteur de ces monarchies, si on ne lui fait changer un jour de nature et de principes.

(*) *Voyez* hist. génér. des voyages, in-12, tom. 37.

apparition se fait le soir et le matin; les grands se rendent à ces heures sur la place du palais, où ils restent prosternés tant que le Prince est visible, et le peuple qui accourt en foule pour regarder son monarque, est tellement accoutumé à cette visite régulière, que malgré le despotisme de son souverain, il se souleveroit, suivant les voyageurs, s'il manquoit à cet usage solemnel.

Il en étoit de même au Japon (*), dans les tems où les souverains pontifes de cette contrée jouissoient encore en entier de toute la puissance théocratique, dont l'autorité temporelle fut depuis séparée. Ce grand pontife qu'on nomme *Dairi*, se dit fils du ciel, et se prétend descendu en ligne directe du sang des dieux, qui ont autrefois régné au Japon, comme par-tout ailleurs. Dans les tems où ce *Dairi* disposoit des deux glaives, on rapporte qu'il étoit aussi obligé de se montrer tous les matins et de paroître assis sur son trône devant les peuples assemblés; chacun alors le considéroit avec soin, et l'on remarquoit ses gestes et ses moindres mouvemens; on pronostiquoit de là si le jour seroit heureux ou malheureux; selon la saison et selon la circonstance des tems, ses mouvemens étoient aussi

(*) *Cérém. relig. tom. 6.*

regardés comme les annonces de l'abondance ou de la stérilité, de la paix ou de la guerre; on y voyoit même les signes de la peste, des embrasemens et des tremblemens de terre, et comme si ce Pontife eût été un autre Jupiter on craignoit qu'en remuant ces sourcils il n'ébranlât l'univers.

Les voyageurs n'ont rien vu que du ridicule dans ces usages; mais je crois y reconnoître les anciens peuples soumis à la théocratie, qui alloient devant l'emblême du dieu monarque, présenter leur hommage du soir et du matin; j'y vois les Egyptiens, les Grecs et les Romains qui saluoient les dieux à chaque aurore; j'y vois enfin les mages et tous les anciens adorateurs du feu, saluer le soleil levant et le consulter sur le sort de la journée, et sur les événemens futurs.

Cette inquiétude avec laquelle les anciennes nations alloient consulter le lever du soleil, comme le reproche un prophète aux Israëlites, qui le pratiquoient aussi, étoit une suite des dogmes de la fin du monde et de l'arrivée du grand juge, qui faisoient craindre aux uns que le soleil couché la veille, ne se levât point le matin et qui faisoit desirer à d'autres que le merveilleux jour du grand juge parût avec le soleil levant. Les habitans des isles Celebes, ne man-

quent point encore à cette antique coutume d'adorer lorsque l'aurore paroît et lorsque le soleil se couche; si pendant leurs prières cet astre se couvre de nuages et de brouillards, c'est pour eux un signe qu'il est irrité; ils rentrent avec tristesse dans leurs maisons pour y appaiser leurs idoles, et ils se rappellent le souvenir d'un tems, où le soleil ayant eu, disent-ils, une grande querelle avec la lune, il s'ensuivit mille désordres dans le ciel, sur la terre et dans la mer: nouvelle preuve que le culte du soleil dans les isles Celebes et dans les autres contrées du monde, est un des anciens abus, sortis des usages établis en mémoire des révolutions de la nature.

Chez les Hébreux qui s'adonnèrent si souvent à l'idolâtrie, chaque semaine étoit un période, dont il falloit marquer la fin et le commencement, par des cérémonies assez semblables et assez analogues à celles des autres nations. Le feu s'éteignoit dans leurs maisons, et se rallumoit de sept en sept jours, comme il s'éteignoit et se rallumoit à Rome en mars, c'est-à-dire au renouvellement des années civiles, et chez les Mexicains aux renouvellemens de semaines d'années. Tous les autres adorateurs du soleil pratiquoient de même ces extinctions pé-

riodiques du feu sacré qui n'étoit qu'un usage relatif à l'attente de la fin du monde, et à l'extinction du soleil à la fin des périodes ; ces différens usages témoignent que chez les adorateurs du feu, cet élément n'avoit été primitivement que le symbole de la vie du monde.

Chaque septiéme jour chez les Hébreux l'on ouvroit (1) la porte orientale du temple, et l'on chantoit ce jour-là, *Attollite portas, et introibit rex gloriæ* (2) : preuve qu'ils attendoient aussi le grand juge de sept en sept jours du côté de l'orient, et que ces paroles que les chrétiens appliquent aujourd'hui si ridiculement au Messie, n'avoient rapport, ainsi que l'ouverture de la porte, qu'à la chimère universelle de presque toutes les nations. Comme les Hébreux s'imaginoient apparemment que leur dieu venoit résider ce jour-là dans son sanctuaire, plus particulièrement que de coutume, le Prince venoit alors l'adorer sur le seuil de cette porte orientale, et la multitude à qui il étoit défendu d'entrer, se tenoit au-dehors ; on faisoit encore au retour de chaque pleine lune, (3) cette même cérémonie dans laquelle il est inutile de

(1) *Ezechiel*, 46. 1.

(2) *Ps*. 23.

(3) *Ezechiel*, 46. 1.

faire reconnoître celle du Mogol et du Japon.

Les apparitions des despotes de l'Ethiopie sont moins fréquentes ; ils ne sortent de leurs palais que quatre fois l'année, et pour se montrer au vulgaire ils se placent derrière un voile. C'est ainsi qu'il paroît dans ses grands jours, et qu'il prononce ses arrêts ou ses oracles.

Les Ethiopiens, comme tous les peuples du monde, n'ont pas toujours pris un homme pour représenter l'Etre suprême. Plutarque nous parle d'un peuple de ces contrées qui conféroit la dignité royale à un *chien*, l'honoroit comme un *dieu*, et lui donnoit des hommes pour officiers et pour ministres. *Strabon* nous apprend que les mêmes peuples ont eu des tems où ils n'avoient pour rois que des prêtres; tradition plus favorable à la haute antiquité de cette nation, qu'à sa sagesse; mais qui nous désigne parfaitement tous les différens progrès du régne théocratique. Le même auteur nous fait aussi connoître quelles en ont été les suites, en disant ailleurs, que de son tems l'Ethiopie étoit gouvernée par des rois, qu'on adoroit comme des dieux, et qui ne se montroient jamais, pour mieux entretenir la vénération de leurs sujets. Tous les anciens historiens nous ont transmis les mêmes détails au sujet des rois d'Assyrie, de Babylone, de Perse et de Médie; il y alloit de

la vie de paroître devant ces princes ; il pensa en coûter cher à la belle Esther, pour s'être présentée d'elle même devant Assuérus, parce qu'on ne pouvoit voir son roi, comme on ne pouvoit vôir son dieu, sans mourir. Ce n'étoit aussi qu'en certains tems que ces anciens despotes se montroient, et qu'ils sortoient de leurs palais inaccessibles ; il falloit alors se prosterner devant eux et les adorer (1).

C'étoit de même quatre fois l'année, que les Apalachites, habitans de la Floride et adorateurs du soleil, alloient en pélerinage sur le mont Olagmi, pour l'adorer à son avénement aux quatre saisons; ce culte étoit encore fondé chez eux sur le souvenir des malheurs du monde; ils disoient (2), que le soleil ayant autrefois suspendu sa carrière, les eaux du grand lac Theomi s'étoit débordées, avoient couvert toutes les montagnes, excepté le mont Olagmi, que le soleil épargna, à cause de son temple qui y étoit placé, et que c'étoit en mémoire de cet événement, et pour se le rappeller, que leurs ancêtres s'y étoient réfugiés, qu'ils venoient quatre fois l'année en ce lieu pour

(1) Le lecteur pourra consulter l'histoire grecque sur le cérémonial qui s'observoit à la cour des monarques Persans et Assyriens.

(2) *Cérem. relig. tom. 7.*

y témoigner leur reconnoissance éternelle envers le soleil; ils donnoient ce jour là la liberté à six oiseaux (1); usage allégorique, qui avoit rapport à l'ancienne délivrance; la fête finissoit par des processions de rameaux, par des jeux, des festins et des danses; c'est ainsi, suivant Lucien, qu'une fois l'année, au temple de la déesse de Syrie, un homme montoit sur une tour élevée, où il restoit pendant sept jours sans boire, sans manger et sans dormir, en mémoire du salut trouvé sur les hauteurs, et des misères du genre humain après le déluge.

Ces apparitions des rois, ces visites, ces pélerinages réglés chaque année par les quatre saisons, ont eu une origine commune, et ont été des usages suivis de presque tous les tems. Nous avons encore en Europe nos quatre-tems, accompagnés de jeûnes et de processions: mais l'on ignore qu'ils procédent des bacchanales des quatre saisons, qui dans la haute antiquité n'étoient que des fêtes de deuil et de tristesse, établies en mémoire de la fin de l'ancien monde dont chaque saison rappelloit le souvenir. Le nom de *bacchanales*, qui signifie *lamentation* (2), en est la preuve.

(1) Quand nos rois de France entrent à Notre-Dame de Paris, on y donne de même dans l'église la liberté à des oiseaux qu'on y a apportés exprès dans des cages.

(2) Histoire du ciel, *tom.* 1.

Les quatre grandes fêtes annuelles de tous les peuples, et les quatre carêmes de certaines sectes du christianisme, ont une origine absurde, que tout le monde connoît ; mais ils en ont une inconnue, qui remonte de même aux institutions primitives de la terre renouvellée.

Dans le royame de Siam (*), ce n'est qu'une fois l'année que l'Empereur sort de son serrail, encore n'est-ce point pour se faire voir à ses peuples, mais pour les faire fuir; aussitôt qu'il paroît, il faut s'éloigner au plus vite, ou se prosterner le visage contre terre, pour ne le point voir. Ce Prince terrible tient donc lieu à ses peuples, de ces anciens coffres mystérieux et de ces arches où l'on prétendoit que résidoit la divinité.

Dans les fêtes Grecques et Egyptiennes, d'Isis et de Cérès, dans les fêtes Gauloises, au tems de la moisson, et chez les Hébreux, ces coffres, ces châsses ou arches se portoient en procession et en triomphe en certaines occasions; alors chez les uns il falloit fuir, se cacher, ou détourner les yeux; et chez les autres, on n'auroit pu les toucher sans être exterminé.

Le monarque Siamois n'a donc été dans son origine que le coffre redoutable et le dieu sym-

(*) *Cérém. relig. tom. 6.*

bolique de la théocratie ; mais ce qui nous le va dévoiler tout-à-fait, c'est que les Siamois doivent ignorer le nom de leur prince ; ce nom doit être un mystère pour eux ; et si par hazard ils le connoissent, il leur est défendu de le prononcer (1).

Les voilà donc enfin travestis en Siamois, ces redoutables *Jehovah* et *Vejovis* (2) des Hébreux et des Romains, ces divinités cruelles, jalouses, vindicatives, auquelles ces deux peuples, toujours dans la crainte quand ils y pensoient, offroient leurs victimes et leur encens, pour n'en point recevoir de mal ; ils n'auroient de même osé prononcer ces noms divins, qui dans leur idée étoient capables de faire rentrer la nature entière dans le cahos.

A Jérusalem comme à Siam, ce n'étoit qu'une fois par année que le palais du dieu monarque, c'est-à-dire le sanctuaire, étoit ouvert, et que le renouvellement de l'année civile rendoit accessible le redoutable *Jehovah.* Dans ce jour fameux, qu'on appelloit le *jour des expiations*, et que le grand prêtre lui-même regardoit comme dangereux pour lui, les dévots faisoient mille folies, que l'attente de la fin du monde est seule capable d'expliquer ; alors le pontife entroit dans

(1) *Cérém. relig. tom. 6.*
(2) *Cicero de nat. Deor.*

le saint des saints, où tout tremblant de la peur d'en mourir, il prononçoit à voix basse, pour que personne ne l'entendît, le nom du dieu de la terreur, dont le peuple avoit fait son monarque.

Le grand prêtre de *Minerve Poliade* n'entroit aussi dans son temple qu'une fois l'année. Lucain nous fait voir à peu près le même usage, et la même terreur dans une forêt sacrée des environs de Marseille.

Nous observerons ici que cette affreuse maxime qui semble transformer les rois en des démons, dont il faut ignorer le nom, est suivie dans presque toute l'Asie; on n'y voit jamais, comme en Europe, le nom des rois à la tête de leurs ordonnances et de leurs édits; on y lit seulement ces mots despotiques: (*) *Un commandement est sorti de la bouche de celui à qui l'univers doit obéir.* Bizarre et ridicule orgueil, qui ne pouvant être que très-ancien, puisqu'il doit son origine à la théocratie, est vraisemblablement la cause pour laquelle tous les auteurs Grecs ont si peu connu les noms des rois de l'orient.

L'oracle de Delphes dans les plus anciens tems dont la Grèce fasse mention, ne faisoit parler Apollon qu'une fois l'année seulement; c'étoit le jour auquel on célébroit la naissance du Dieu

(*) Kempfer.

qui arrivoit au printems. Les Japonois s'imaginent de même qu'une fois l'année tous les dieux descendent en terre d'une façon invisible, et qu'ils vont habiter pendant un mois dans le palais du grand pontife, pour l'inspirer et l'instruire. Le voyage que toutes les divinités de l'Asie faisoient aussi chaque année en Ethiopie, en mémoire de la guerre des Typhons et des Géans, est fameux dans l'histoire de la religion. Le dernier mois de notre année se nomme encore *le mois de l'Avent*, c'est-à-dire, *le mois de l'arrivée*; et au renouvellement de la course solaire, nous célébrons la naissance du Messie des Juifs, et de l'étoile de Jacob. Les Romains célébroient dans le même tems la fête de la naissance de l'invisible Mytras (*). Les trois messes que l'on célébre pendant la nuit de Noël, semblent avoir rapport aux trois autels sur lesquels ces derniers peuples sacrifioient la nuit des jeux séculaires, au renouvellement de chaque siécle.

L'universalité de ces usages, malgré la différence des motifs que chaque peuple et chaque réligion ont allégués, est une preuve invincible que toutes ces manifestations de dieux, de rois, et d'oracles, au commencement ou à la fin des années, n'avoient autrefois en vue que les dogmes

(*) Le soleil.

de la descente du grand juge, et du jugement dernier à la fin des périodes. Jugeons par-là de l'universalité d'erreurs dans laquelle toute la terre entière est ensevelie.

SECTION XIV.

Suite du même sujet.

LE roi d'Arrakan ne se montre, suivant *Gautier Schouten*, que tous les cinq ans, à la pleine lune du dernier mois de l'année solaire ; c'est en ce pays le seul tems où il soit permis de le regarder. Nous avons vû jusqu'ici que les rois sont comme obligés de faire ces apparitions ; ici c'est le peuple que le roi oblige de se rendre à la capitale (*), de toutes les parties du royaume, pour y connoître son monarque ; ensorte que l'on y voit alors accourir une foule innombrable ; c'est ainsi que les Hébreux couroient à leur pâque annuelle, qu'il falloit célébrer nécessairement à Jérusalem. La magnificence avec laquelle le roi d'Arrakan se montre à ses peuples, est sans égale ; l'appareil de cette pompe et de la marche du Prince surpasse tout ce qu'on pourroit en dire ; néanmoins les voyageurs ne nous en ont point dé-

(*) Hist. générale des voyages, *tom.* 1. *p.* 41.

taillé

taillé le plus instructif, puisqu'ils ne nous ont point expliqué le sens de la disposition générale de la fête, et de tous les objets symboliques et allégoriques qui y paroissent; il est vraisemblable qu'ils n'ont pu le découvrir, et que ce peuple lui-même l'ignore peut-être tout le premier. C'est-là où en sont tous les peuples de la terre sur leurs usages. Quoi qu'il en soit, ces grands jours se passent en spectacles, en jeux, en danses, en concerts; ce ne sont point des jours de terreur, comme chez les autres nations; ce sont des jours d'allégresse et de plaisir, comme aux saturnales que les Romains célébroient au renouvellement de l'année solaire (1), et de leur année (2) civile. Nous verrons ailleurs quelles sont les raisons pour lesquelles la même cérémonie est un objet de terreur chez les uns, et de réjouissance chez les autres.

Les anciens ont aussi connu ces périodes de cinq années. C'étoit alors que les Romains pratiquoient des expiations et des lustrations générales, qui firent donner le nom de *lustre* ou de *lustrale* à toutes les cinquiémes années; c'étoit encore dans ce tems qu'ils faisoient le dénombrement des citoyens : chaque particulier payoit ce jour là une taxe modique, et l'on ne peut

(1) En décembre.

(2) En mars.

guères douter, vû les autres usages de ces fêtes, que cette taxe ne fût comme le demi-sicle que payoient chaque année les Juifs, sorte de rachat, par lequel on croyoit sauver sa tête de la justice divine, et des puissances infernales dont on s'imaginoit être menacé à la fin de tous les périodes.

Les jeux Olympiques, si anciens parmi les Grecs, qu'ils n'en connoissoient point la véritable époque, se célébroient chez eux après la quatriéme année révolue. Ce période étoit vraisemblablement, dans son origine, une semaine sabbatique de quarante-neuf mois, ainsi que l'a déja soupçonné Noël-le-Comte dans sa mythologie. Les Grecs avoient encore les jeux Isthmiques, qui se célébroient tous les cinq ans; les jeux Pythiens, tous les sept ans; et les jeux Néméens, tous les trois ans d'abord, et ensuite tous les cinq ans: il se faisoit dans ces circonstances un concours innombrable dans les villes consacrées à ces grands jours; on s'y préparoit par diverses cérémonies expiatoires, et toutes les hostilités cessoient, afin de se réunir, et de célébrer en paix les grands exploits des dieux, les Titans terrassés, la défaite du serpent Python, et une infinité d'autres anecdotes allégoriques, qui étoient toutes des commémorations des anciens événemens de la nature, lors de la destruction et du

rétablissement du monde. Ce seul point de vue est la clef de toutes les antiquités religieuses de la Grèce, sur lesquelles on a déja fait tant de commentaires inutiles.

Tous les trois ans les Hébreux pratiquoient aussi quelques usages, qui ne pouvoient procéder que de la même source; ils avoient des aumônes à faire, une dixme extraordinaire à payer, qu'ils devoient distribuer aux lévites, aux étrangers, aux pauvres et aux orphelins; et en considération de ces bonnes actions, ils prioient le Seigneur de bénir son peuple, et la terre qu'il lui avoit donnée (*).

L'unanimité de tous les peuples pour célébrer la naissance et la fin des périodes par des usages qui ont rapport aux anciennes révolutions du monde, nous engage ici à dire aussi quelque chose des jubilés des Hébreux, pour les ramener à leur véritable origine, qui depuis tant de siécles est cachée, pour les Hébreux mêmes, dans une profonde obscurité. Cette nouvelle preuve de leurs erreurs, nous ouvrira les yeux sur une multitude d'autres qui leur sont particulières, mais qui toutes intéressent infiniment le genre humain.

La principale source des erreurs de cette nation, est l'oubli de la langue de ses pères. Presque

(*) *V. Deuteron. chap. 6.*

toutes ses fables et ses méprises viennent de la mauvaise interprétation des noms, et des particularités de ses traditions primitives: et ce qu'on aura peut-être peine à croire, c'est que tous les auteurs de ses livres sacrés ignoroient la langue Hébraïque. Pour adoucir ce paradoxe, j'ajouterai que ces auteurs ignoroient l'Hébreu, c'est-à-dire, l'ancien Hébreu, comme les François modernes ignorent le Gaulois, dont pourtant leur langue est en partie dérivée; ils se sont trompés de la même façon que nous nous tromperions aussi, si nous voulions expliquer les mots Gaulois par les mots François qui ont avec eux quelque consonance.

Une autre source de ces méprises de langage chez les Hébreux, vient de ce qu'ayant souvent été errans et transplantés chez des nations étrangères, ainsi qu'il paroît par leurs histoires, leur Hébreu primitif s'est altéré et corrompu, par le mélange de toutes sortes d'idiomes; d'où il est arrivé par la suite qu'ils ont expliqué un mot Chaldéen par un mot Hébreu, un mot Hébreu par un mot Persan ou Egyptien, et enfin des mots Egyptiens par des mots Hébreux, Persans ou Chaldéens. Le nom de *Schabat*, par exemple, qui ne doit signifier que *renouvellement*, a produit dans leurs fêtes et dans leurs usages, une multitude de fables grossières, parce qu'ils l'ont

interprété par *repos*, ce qui leur a fait perdre tout-à-fait de vue le sens de leurs traductions, et les intentions primitives de leurs loix et de leurs fêtes, qui toutes portoient ce nom.

Pour ne parler ici que des jubilés qu'ils célébroient tous les sept ans, comme cette solemnité s'appelloit aussi la fête du *Schabat* de la terre, ils s'imaginèrent, lorsqu'ils eurent oublié la véritable signification de ce titre, en appercevoir le sens dans les usages de ces jubilés; et quand cette expression signifioit repos, parce que dans l'année jubiliaire ils laissoient la terre sans culture, ne semoient point les champs, ne tailloient point la vigne, ni les plants d'oliviers, ne cueilloient aucuns fruits, et qu'ils ne faisoient enfin aucune moisson, aucune récolte ni aucune vendange, de ce que la terre pouvoit avoir produit d'elle-même; il est vrai que de tels usages étoient très-capables de les tromper, aussi bien que l'inaction où ils devoient être chaque septiéme jour; mais pour être excusables, ils n'en étoient pas moins dans l'erreur, ainsi que leurs législateurs et leurs prêtres, qui par-là ont trompé tout le genre humain. Les interprétes qui ont tenté jusqu'ici d'expliquer une loi aussi étrange, qui par l'abandon de la culture des terres devoit entraîner de si mauvaises suites pour le bien commun, n'y ont presque tous vu qu'une énigme impénétrable.

Prideaux est forcé d'avouer que ces jubilés et ces semaines sabbatiques, n'éclaircissent aucuns passages de l'écriture, et qu'on n'y peut voir qu'un joug pesant, qui attira aux Israëlites de sévères punitions, parce qu'ils négligèrent presque toujours de l'observer, malgré l'excès de sa superstition. Ce peuple ne se fia réellement jamais sur cet article aux promesses de son Dieu, qui lui avoit dit: *Ne crains point de mourir de faim cette septiéme année, car je répandrai ma bénédiction sur la sixiéme, pour qu'elle te produise autant de fruits que trois autres.* La peur de la famine l'emporta, et sur ces belles promesses, et sur les menaces; Israël laboura ses champs, et voulut toujours faire sa vendange; par la suite cependant les grandes calamités dont il se vit frappé, lui rappellèrent cette insigne désobéissance et la méfiance de ses pères, et il ne manqua pas d'attribuer tous ses malheurs au défaut de célébration de ces jubilés, comme les Romains attribuoient les désastres de leur république au défaut de célébration des jeux séculaires.

Si nous n'avions donc que les Hébreux pour nous éclaircir sur leurs propres usages, nous espérerions en vain d'y parvenir. Ils ignoroient quel étoit l'objet particulier de chaque fête, comme ils ignoroient l'objet général de leur religion et de leur culte. En nous disant que le ju-

bilé étoit une loi de Moyse, faite pour accorder le repos à la terre, ils nous montrent par cette réponse leur profonde ignorance, puisque l'on peut juger par leurs écritures mêmes que la distinction des septiémes années, et les usages qui y étoient attachés, étoient plus anciens que leur Moyse. Jacob qui se louoit chez Laban de sept ans en sept ans, afin d'épouser ses filles, suffit pour nous prouver que cet usage jubiliaire étoit répandu dans l'Orient plus de deux cent soixante ans avant leur législateur et avant les loix de son lévitique.

Au défaut de ces Hébreux, dont on prétend si ridiculement faire les premiers docteurs du monde, les Américains, qu'on méprise tant, vont nous rendre raison de l'institution du jubilé, et en particulier de cet abandon total qu'il falloit faire, pendant les jours sabbatiques, de toutes les choses de la terre.

Les voyageurs et les historiens de l'Amérique s'accordent tous à nous apprendre que les Mexicains attendoient la fin du monde à chaque siécle; leur siécle étoit composé de cinquante années, c'est-à-dire qu'il formoit une grande semaine sabbatique de semaines d'années; et leur année étoit composée de dix-huit mois vingt jours chacun, au bout desquels ils en ajoutoient cinq, pour compléter l'année solaire.

En conséquence de cette attente singulière où ils étoient de la fin du monde, le dernier jour qui voyoit expirer le siécle, étoit un jour d'affliction, de deuil et de pénitence ; ils éteignoient le feu sacré dans leurs temples, et le feu domestique dans leurs maisons ; et après avoir cassé et brisé tous les meubles et tous les ustensiles du ménage, comme choses qui devenoient inutiles et superflues, les uns passoient la nuit dans la prière et presque tous dans les allarmes et dans la désolation, s'attendant à chaque heure à voir le dernier moment de la nature. Cette terreur augmentoit à mesure que la nuit s'avançoit; mais l'espérance y succédoit ensuite, et croissoit à mesure que l'obscurité commençoit à diminuer; on montoit alors avec un empressement encore plein d'inquiétude sur les toits des maisons ; on regardoit attentivement l'Orient; on étudioit les progrès les plus imperceptibles de l'aurore naissante; c'étoit à qui auroit de plus grands et de meilleurs yeux; et à peine les premiers rayons du jour annonçoient - ils le retour du soleil, qu'un cri universel rappelloit la joie et l'allégresse ; on couroit au temple rallumer le feu sacré ; et par des hymnes et des cantiques, on remercioit la divinité d'avoir prorogé la durée de l'empire, et d'avoir accordé un nouveau siécle au monde. Je ne détaillerai point la fête qui étoit la suite de ce grand renou-

vellement; ce que nous venons de voir suffit pour expliquer tous les usages des Hébreux dans leur jubilé; il ne faut pour cela que considérer la bisarre coutume qu'avoient les Mexicains de casser leurs meubles dans cette occasion, comme la suite et l'abus outré d'une institution, qui avoit eu pour objet dans son origine de faire un sacrifice à Dieu de toutes ses propriétés, de lui montrer avec quelle résignation on se détachoit des choses d'ici bas, et avec quelle soumission on étoit prêt à souscrire à ce qu'il ordonneroit à la fin des périodes sur le destin de l'univers.

La découverte de ce grand point de vue nous fait expliquer toutes les folies de quelques nations au tems des éclipses, où elles faisoient un bruit épouvantable avec des marmites, des chauderons, et d'autres ustensiles de ménage, qu'elles brisoient (*) de même, comme je l'ai vu en cer-

(*) Les Juifs ont encore l'usage aujourd'hui, deux jours au moins avant Pâques, qui commence leur année sacrée, de renouveller leurs ustensiles; cet usage n'est cependant pas universel chez eux, comme l'usage de casser les meubles n'étoit point universel chez les anciens au tems des éclipses. L'esprit de ménage et d'économie, est ce qui a introduit ces changemens; les nations se contentèrent alors de faire du bruit avec leurs ustensiles, et les Hébreux à pâques se contentent presque tous aujourd'hui de les nettoyer et de les purifier. Il en est à peu près de même chez nous; nous ne déchirons point nos meubles au

taines relations; c'est que l'obscurité soudaine des éclypses leur rappellant le souvenir des anciennes ténébres, elles croyoient en voir le retour, et qu'estimant la fin du monde très-prochaine, elles s'imaginoient n'avoir plus besoin de rien.

En considérant ces usages sous le même aspect, il sera également facile d'expliquer littéralement toutes les coutumes sabbatiques des Israélites.

Premièrement, le nom de *jubilé*, qui signifie *corne de bélier*, c'est-à-dire *trompette*, étoit donné aux grands périodes des Hébreux, parce que pour en annoncer le commencement au peuple, sept prêtres sonnoient de la trompette, le dix du mois *tirci*, pour annoncer le jour des expiations, où il falloit affliger son ame; après quoi le grand prêtre entroit dans le sanctuaire pour y prononcer le terrible mot de *Jehovach*. Selon le sentiment des Juifs d'aujourd'hui, la trompette est un signe du jugement, et nos apocalyptiques n'ont jamais manqué de mettre à la bouche des anges exterminateurs cet instrument fatal; ainsi le nom de la fête offre déja le dénouement des terreurs dont le grand prêtre et le peuple étoient toujours frappés ce jour-là.

renouvellement de l'année paschale, mais nous avons l'usage de nous donner toujours quelques meubles, ou quelques habits neufs en ce tems.

Secondement, ce tems s'appelloit *le sabath de la terre*, c'est-à-dire *renouvellement de la terre*, parce que l'idée de la fin du monde entraîne toujours après elle l'idée de son renouvellement, soit naturel, soit surnaturel; d'ailleurs le tems jubiliaire commençoit toujours avec l'année civile; mais il n'est pas étonnant de voir ce tems porter le même nom que portoit autrefois chez les Hébreux le premier mois de l'année solaire, qu'on nommoit *Schabat* dans le même sens, et par la même raison que nous appellons ce mois *janvier*, d'un ancien mot latin qui signifie celui qui ouvre et qui renouvelle l'année. Le mot hébreu pourroit être la matière d'une ample dissertation, mais elle seroit ici trop longue; il suffit de remarquer que les mots de *jubilé* (1) et de *sabbath* (2), donnés au même tems et au même usage, indiquent toujours que les renouvellemens étoient les annonces du jugement et du grand juge.

Lors donc que les anciennes loix commémoratives, ou plutôt celles qui en dérivèrent et qui en outrèrent les usages, comme ici les loix méxicaines et hébraïques, qui défendoient aux hommes de cultiver la terre la septiéme année, et leur

(1) Trompette.

(2) Renouvellement.

ordonnoient de ne vivre que de ce qu'elle produiroit d'elle-même, et de ce que le hazard (1) leur feroit trouver chaque jour, c'étoit pour les avertir que le période de la fin du monde étoit prochain, et qu'il falloit bientôt renoncer à tout. Comme c'est le tems, leur disoit-on, où l'Etre suprême doit vous juger, vous exercerez cette année la miséricorde, et vous remettrez les dettes de vos frères, pour que le grand juge vous remette les vôtres : vous vous détacherez de tous les biens d'ici bas; vous abandonnerez toute propriété; vous rendrez la liberté à vos esclaves; tous les marchés, tous les *contrats*, toutes les acquisitions que vous aurez faites jusqu'à ce jour seront nulles, parce que c'est l'année de la remise, (2) et de la dissolution de toutes choses; s'il plaît cependant au Seigneur de nous accorder un autre période, tout ce qui aura été fait dans l'antécédent sera censé (3) oublié, et comme non avenu;

(1) *Levitiq.* 25. 12.

(2) *Nomb.* 36. 4.

(3) Cette coutume a été très-fatale à l'histoire du monde. Nous verrons par la suite que ce précepte a été cause de l'oubli où sont tombés tous les anciens périodes après cent ans, après mille ans, &c. Il falloit de même que tout le passé fût censé oublié, et non avenu; et par un esprit religieux on abolissoit autant qu'il étoit possible le souvenir de toutes choses.

l'esclave vendu demeurera libre ; le bien acquis retournera à ses anciens maîtres, chaque homme à sa première famille ; et vous ne pourrez enfin jamais vendre la terre à perpétuité, parce que la terre est au Seigneur, qui peut nous l'ôter quand il lui plaira, comme il l'a ôtée autrefois à nos pères (*).

Telle est la simplicité avec laquelle les Mexicains auroient expliqué aux Hébreux des usages anciens auxquels ils ne comprennent plus rien, et que nos prétendus organes de l'esprit saint n'ont pas mieux connu qu'eux. Leurs écritures sacrées, qui leur ont bouché les yeux, auroient pu, cependant, les leur dessiller quelquefois, si dans cette multitude de mensonges et de vérités qu'elles contiennent, l'homme n'eût pas toujours été plus porté vers le faux que vers le vrai.

Le quatriéme livre d'Esdras, chap. 16, confirme singulièrement l'explication que nous venons de tirer des Mexicains. Ce prophête annonçant au monde que sa fin est prochaine, s'écrie,
» Que celui qui vend, fasse comme celui qui
» fuit ; celui qui acquiert, comme celui qui perd ;
» celui qui trafique, comme celui qui est sans
» profit ; celui qui se bâtit une maison, comme
» s'il n'y devoit point habiter ; celui qui séme,
» comme s'il ne devoit point recueillir ; celui qui

(*) *Levitic.* 25. 23.

» façonne sa vigne, comme s'il ne devoit » point la vendanger ; enfin, que celui qui se » marie, fasse comme s'il ne devoit point avoir » d'enfans ; le tout, dit cet entousiaste, parce que » ceux qui travailleront, travailleront en vain ».

Cette application de tous les usages du jubilé, aux approches de la fin du monde, dénote, sans doute, que les Hébreux n'ont point toujours méconnu le véritable sens de ces usages. » La fin » vient, dit aussi Ezéchiel, chap. 7 ; elle vient » cette fin sur les quatre coins du monde, ce jour » de carnage des hommes, et non de la gloire » des montagnes ; celui qui vend ne rentrera point » alors dans la possession de ce qu'il vend ». Et pourquoi ? parce que ce sera le dernier de tous les périodes, comme on peut le juger par cet extravagant et sublime chapitre d'Ezéchiel.

On doit trouver étonnant qu'avec de tels passages les Juifs et les Chrétiens n'ayent jamais connu la véritable institution des jubilés ; c'est, comme je l'ai dit tout-à-l'heure, que la superstition est toujours aveugle pour le vrai ; au reste on peut juger par cette ignorance, dont les premiers traits sont dans le Pentateuque, que toutes les erreurs et les folies des Hébreux sont infiniment anciennes, puisque ce livre lui-même est d'une très-haute antiquité.

Cette histoire des jubilés nous a écarté de nos

despotes ; mais comme ces fêtes avoient rapport à la manifestation périodique de ce même grand juge, que tous les souverains orientaux ont toujours affecté de représenter, en rapprochant ainsi le tableau des usages civils, avec celui des usages religieux, on en verra mieux la suite continue et non interrompue de toutes les erreurs humaines.

SECTION XV.

Les usages théocratiques se conservent chez tous les despotes ecclésiastiques.

LE cérémonial et tous les usages que nous avons reconnus dans les cours des despotes de l'Asie, se trouveront aussi chez les nations qui admettent à leur tête des Souverains pontifes. Ces princes ecclésiastiques ont surpassé l'orgueil des rois temporels, sur lesquels, en tout lieu, ils ont toujours prétendu dominer, parce que leur état et leur caractère les approchent bien davantage de nos anciens rois théocratiques ; indépendamment de l'invisibilité qu'ils affectent tous dans l'Asie ; ils prétendent encore à l'immortalité.

Le grand Lama, que la plus grande partie de l'Orient appelle le *prêtre universel*, ne meurt jamais dans l'esprit des peuples ; pour entretenir leur crédulité, il n'y a point de fourberies et de

ruses que ses ministres ne mettent en usage pour le remplacer adroitement quand il vient à mourir, ainsi que pour rendre son aspect rare et difficile. Si ces impostures plaçoient derrière un voile un bloc de marbre, ce seroit de même un véritable roi théocratique; il dureroit plus que tous les Lamas du monde; il leur serviroit autant, feroit moins de mal, et leur épargneroit bien des mensonges.

L'immortalité est de même un des priviléges du grand *Kutuktu* ou *Katucha* des Calmoucks (1). Ce titre, aussi difficile à remplir pour lui, que tous les autres attributs de l'Etre suprême, éternise en ces contrées l'imposture des prêtres, qui pour perpétuer leur foible divinité, ou plutôt leur idole, persuadent au peuple, que le grand pontife vieillit avec la lune, et se renouvelle avec elle. C'est par ce même moyen que l'on a éternisé les *Adonis* anciens et modernes, en les faisant naître et mourir tous les ans, et en réglant leur naissance et leur résurrection par le cours du soleil, comme les renouvellemens du grand Katucha sont réglés par le cours de la lune.

Le suprême sacerdoce coûte bien davantage au *Chitomé* (2) grand prêtre de l'Abyssinie. Le

(1) *Cérém. relig. tom. 6.*

(2) *Relat. d'Ethiopie par le P. Labat, chap.* 1.

peuple

peuple apparemment trop instruit qu'il n'est qu'un homme, et qu'il en doit subir la loi finale et commune, n'accorde point l'immortalité à son pontife, mais au seul sacerdoce, qui ne doit pas même vieillir, ni être sujet à l'infirmité ou à la caducité. Comme le grand prêtre et le sacerdoce sont cependant étroitement liés ensemble, il a paru nécessaire en ce pays de défendre au *Chitomé* de vieillir, afin que le sacerdoce ne se ressentît point de sa vieillesse ; ce seroit dans l'esprit de ces peuples un très-grand malheur, et le monde même périroit, si ce grand prêtre devenant caduc mouroit naturellement; le sacerdoce en seroit avili, deshonoré et anéanti. Pour prévenir donc de si grands maux, lorsque le *Chitomé* est malade, on l'assomme; s'il devient vieux, on l'étouffe; et un pontife plein de vigueur, que l'on tient sans doute toujours prêt, succéde à celui auquel on n'a pas laissé le tems d'être malade, et de deshonorer le sacerdoce, qu'on prétend éterniser par ce barbare usage.

Je ne sais s'il se tient un conclave en cette contrée pour l'élection des grands pontifes, et si l'on y voit autant de prétendans et de brigues, que dans le conclave Romain; les voyageurs ne nous en ont rien dit; ce qu'il y a de certain, c'est que le *Chitomé* Abyssin est un *Apis* Egyptien; ce bœuf sacré, cet ancien roi théocratique de Memphis,

ne pouvoit pas non plus mourir naturellement, sans qu'il tombât de très-grandes calamités sur l'Egypte, par la raison, sans doute, qu'il auroit déshonoré l'éternité du Dieu monarque, dont il étoit représentant ; on ne l'assommoit pas, il est vrai, si cruellement que le *Chitomé* dont nous parlons, mais on le noyoit respectueusement dans le Nil, quand il approchoit de sa fin ; c'étoit une solemnité fort dévote, après laquelle on lui cherchoit un successeur.

Les Mexicains (*) avoient aussi une sorte d'*Apis*, ou d'*Adonis* vivant, dont le sort n'étoit pas moins cruel ; c'étoit un homme, qu'on renouvelloit tous les ans ; on l'adoroit pendant le cours de l'année ; rien ne lui manquoit du côté des honneurs et de la bonne chère ; mais l'année révolue on l'égorgeoit, après l'avoir prévenu neuf jours d'avance, en lui disant, *Seigneur, vos plaisirs finissent dans neuf jours.*

La cruauté a toujours été la suite de l'idolâtrie, comme du despotisme ; ces deux monstres ont une commune origine.

L'Europe moderne, ainsi que l'Abyssinie, ne reconnoît point d'immortalité dans les souverains pontifes ; mais le sacerdoce s'y prétend infaillible, immortel, divin et indépendant de toutes les so-

(*) *Cérem. relig. tom. 7.*

ciétés et de toutes les puissances de la terre; comme il a perdu le souvenir de la primitive origine de toutes ces chimères théocratiques, il les fonde sur cette seconde époque, où les terreurs paniques de la fin du monde et du régne du ciel, les réveillèrent, et remplirent les hommes d'un esprit de vertige, qui leur fit voir le grand juge dans un Juif pauvre et misérable, qu'ils déifièrent, comme celui qui avoit fait, ou qui devoit faire bientôt descendre le régne du ciel sur la terre. C'est depuis cette époque de confusion pour le genre humain, que le sacerdoce se croit immortel, qu'il prétend montrer une succession continue, et non interrompue de Princes spirituels depuis dix-huit siécles, et qu'il se flatte qu'elle se continuera jusqu'à la consommation des tems. Je ne ferai point voir quelle est la fin à laquelle cette immortalité doit s'attendre; mais ce que je sens bien, c'est que son principe se perd dans plusieurs siécles de ténébres et d'ignorance; que les premiers papes sont aussi fabuleux que les premiers rois d'Egypte et de la Chine; et que cette prétendue immortalité du sacerdoce Romain ayant aussi commencé dans l'obscurité s'évanouira nécessairement dans la lumière progressive des siécles futurs.

Comme le christianisme n'a fait que renouveller une ancienne chimère dont il a été lui-même la dupe, il a toujours travaillé à ramener sur la

terre les anciennes théocraties, et il a renouvellé les maux et les erreurs, qui étoient les suites inévitables de leurs faux principes. C'est de ces anciennes sources que sort ce dogme cruel de l'universalité future de la monarchie chrétienne; c'est comme successeurs et représentans de ce faux grand juge, aujourd'hui adoré comme *Adonis*, et comme les *Osiris*, que des hommes ont osé sur la terre affecter l'infaillibilité et l'indépendance, et que le sacerdoce a toujours aspiré au despotisme, soit directement, soit indirectement, en corrompant les gouvernemens dont la constitution en est le plus éloignée.

L'histoire passée, et l'histoire présente de l'église, sont les preuves de ces tristes vérités, de l'origine de nos maux, et des préjugés qui les produisent. Si nous avions le tems d'examiner le cérémonial religieux et politique de l'élection et de la vie d'un pape, nous y trouverions pour nouvelles preuves tous les traits de l'ancien roi théocratique, et une multitude d'usages, qui n'ont d'autres sources que les abus ridicules et idolâtres, que la plus haute antiquité avoit déja fait des dogmes sacrés de la descente du grand juge, et de l'arrivée de la vie future. Je n'en voudrois point d'autres preuves que ces indulgences et ces jubilés que les papes dispensent à leur avénement; comme si la première année

de leur pontificat étoit celle du renouvellement du monde, et nous ouvroit l'entrée de la vie future. C'est-là néanmoins l'intention de l'ouverture de la porte sainte ; l'on chante alors : *Ouvrez les portes de la justice, les justes y entreront ; voici le jour du Seigneur.* On n'y verra un jour que la journée des foux et des idolâtres.

SECTION XVI.

Tous les despotes veulent commander à la nature même.

CE seroit peu de montrer chez les rois le cérémonial théocratique, qui les veut élever au-dessus du reste du genre humain, pour le traiter comme un vil troupeau d'esclaves; il faut les voir commander à la nature même et jouer jusqu'au bout le rôle de la divinité, dont on a voulu qu'ils fussent les emblêmes.

L'histoire ancienne nous offre plusieurs exemples de princes, qui se croyant une ame plus qu'humaine, se sont portés à cet excès d'extravagance, de penser qu'ils pouvoient se faire obéir des élémens. Jusqu'ici l'on n'a apperçu dans cet orgueil que les saillies particulières de la folie de ces Princes, et non une conduite autorisée et reçue dans le plan des anciens gou-

vernemens ; mais en réunissant ces traits singuliers épars dans l'antiquité, avec ceux que l'histoire moderne et les voyageurs nous fourniront, nous serons à portée de juger si nos historiens moralistes ont vû dans ces anciennes folies tout ce qu'ils devoient y voir.

Si nous voulions avoir recours aux annales des Hébreux, nous y trouverions nombre d'exemples de la superbe puissance des despotes de Ninive, de Perse, de Babylone et d'Egypte, qui se regardoient comme le principe de toutes les choses, et comme les maîtres de toutes les terres, de toutes les mers, de tous les fleuves, enfin comme les dieux souverains de tous les dieux de l'univers. Mais le fiel irréconciliable des Hébreux contre tous ces princes formidables, dont ils étoient le jouet, comme la plume l'est du vent, pourroient rendre ces reproches suspects, si l'on n'y joignoit le témoignage des autres nations.

Personne n'ignore aujourd'hui les anecdotes du fameux passage de Xerxès en Grèce, ni la lettre impérieuse que ce despote de la Perse écrivit au mont Athos, pour lui ordonner de laisser passer ses armées, en le menaçant en cas de désobéissance de le faire jetter à la mer. Ce même insensé fit encore enchaîner l'Hellespont, pour avoir causé le naufrage de ses flottes; et

après lui avoir fait donner trois cent coups de fouet, comme à l'un de ses esclaves, il l'apostropha et lui dit: *C'est ainsi, malheureux élément, que ton maître te punit* (1).

Le même auteur qui nous raconte ces folies presque incroyables, attribue au grand Cyrus une action de cette espèce. Un cheval consacré au soleil s'étant noyé au passage d'un fleuve, ce conquérant le fit sur le champ couper par son armée en trois cent soixante canaux, pour anéantir le cours de ses eaux sacrilèges.

Un ancien roi d'Egypte, (2) que quelques-uns font succéder à Sesostris, châtia le Nil débordé, qui faisoit d'affreux ravages, en lançant contre lui un javelot.

Au royaume de Siam (3) les rois commandoient aussi autrefois aux élémens, aux génies malfaisans, et aux démons, auxquels ils défendoient de gâter les biens de la terre; et comme notre roi d'Egypte, ils ordonnoient aux rivières débordées de rentrer dans leur lit, de cesser leurs ravages.

Ceux qui nous ont décrit l'Afrique (4) ont rapporté des anecdotes semblables des souveains

(1) *Herod. liv. 1.*

(2) *Diod. liv. 1. Herod.*

(3) *Cérém. relig. tom. 6.*

(4) *Idem, tom. 7.*

de cette région ; ils y sont presque tous des dieux de plein exercice. Les peuples de Totoka, ceux d'Agag, plusieurs autres voisins du Monomotapa, et ceux même de ce grand empire, s'adressent à leurs princes dans leurs besoins; ils y ont recours pour la pluie, pour la famine, pour la contagion, et leur demandent enfin mille autres secours divins.

Dans le royaume de Loango (1), c'est le roi qui dispose du tems ; l'une des grandes fêtes du pays est celle où on va lui demander la pluie et le beau tems pour toutes les saisons de l'année. Le prince alors prend son arc, tire une fléche en l'air, et tout le monde est content.

Chez les Guiaches (2) c'est encore du Prince que l'on croit tenir les saisons favorables, et l'on y a recours dans toutes les nécessités ; ce qui lui attire force présens, surtout quand le ciel est fâcheux.

Chez les autres peuples Africains (3), où la confiance dans les prêtres l'emporte sur celle qu'on a ailleurs dans les rois, c'est à ces imposteurs que l'on va demander de l'eau ou de la sécheresse, de l'ombre ou de la sérénité ; ils s'habillent alors

(1) *Cérém. relig. tom.* 7.

(2) Relat. de l'Ethiopie du père Labat, *tom.* 2.

(3) Relat. de l'Ethiopie du père Labat, *tom.* 2.

d'une manière extravagante; ils se chargent d'attributs et de figures symboliques, montent sur un lieu élevé, frappent l'air et tirent leurs flèches contre le ciel; comme ils ont l'adresse en ce pays, comme partout ailleurs, d'attendre pour faire leurs cérémonies, l'approche des nuées quand on demande de la pluie, afin de ne pas se compromettre, il arrive, disent les voyageurs, qu'ils réussissent presque toujours, et que le peuple crie au miracle; cependant ils ont l'art de n'être pas pris en défaut, même lorsqu'il ne pleut pas; c'est, disent-ils, que les péchés du peuple ont détourné les nues.

L'Amérique n'a pas moins conservé que l'Asie et que l'Afrique ces vestiges remarquables des anciennes théocraties; elle nous les montre même sous un point de vue plus précis que toutes les nations dont nous venons de parler; car d'après tous les exemples que celles-ci nous donnent, on pourroit peut-être croire encore que ces usages ont eu pour principe général l'orgueil et la vanité des princes, au lieu que l'Amérique nous apprend qu'ils appartenoient au fond et à la constitution du gouvernement des nations. Le nouveau monde va donc pour la seconde fois, dans cet ouvrage, instruire les habitans de l'ancien.

Un des traits les plus remarquables de l'his-

toire et du gouvernement des Mexicains, est sans contredit *le* serment solemnel que leur Empereur faisoit au jour de son sacre ou de son inauguration. Il juroit et promettoit que tant qu'il régneroit les pluies tomberoient à propos sur la terre, que les fleuves et les rivières ne feroient point de ravages dans les campagnes par leurs inondations, que les biens de la terre seroient en abondance, que l'empire ne seroit point affligé de stérilité, et que les hommes ne recevroient du ciel, ni du soleil, aucunes malignes influences. Pacte singulier, sans doute, sur lequel Juste Lipse et les voyageurs n'ont fait que de vaines plaisanteries, mais qui néanmoins nous éclaircit tous les usages de nos antiquités orientales. Ce serment a dû, en effet, être usité dans tous les gouvernemens qui ont eu primitivement la théocratie pour base et pour principe. Ainsi ces anciens rois de l'Asie dont on a dit tant de mal, ne nous ont montré par leurs excès que les vices de l'administration qu'on leur avoit remise en main. Ce fut un fardeau immense dont l'homme se trouva chargé, aussi-tôt qu'à la place de symboles muets et imaginés, on l'eut fait l'image et l'organe de la divinité; il fallut alors qu'il commandât comme elle au ciel et à la terre; qu'il fût le garant de toutes les calamités naturelles qu'il ne pouvoit produire ni

empêcher, et la source des biens qu'il ne pouvoit donner. Enfin les nations imbécilles dans leurs superstitions l'obligèrent à se comporter comme le dieu et comme les idoles avec lesquelles elles le confondirent ; tandis qu'en le mettant à la tête de la société, elles n'auroient dû rien exiger de lui, sinon qu'il se comportât toujours en homme et qu'il n'oubliât jamais qu'il étoit, par sa nature et par sa foiblesse, égal à tous ceux qui se soumettoient volontairement à lui, sous l'abri commun des loix et de la religion. Parce que les hommes ont trop demandé à leurs souverains, ils n'en ont rien obtenu ; le despotisme est devenu une autorité sans bornes, parce qu'on en a exigé des choses sans bornes : l'impossibilité où il a été de procurer les biens surnaturels qu'on lui demandoit, n'a pu lui laisser d'autres moyens de manifester sa puissance que celui de faire des extravagances et des maux extrêmes.

Tout ce chapitre est encore une preuve que le despotisme est une idolâtrie toujours aussi absurde que criminelle.

SECTION XVII.

Vestiges d'usages théocratiques dans les cours de l'Europe.

TOUT éloigné que soit notre heureux climat de ces usages monstrueux qui déshonorent et asservissent encore tous les autres peuples de la terre, il en conserve pourtant quelques légères empreintes. D'où vient, par exemple, cet antique privilége qu'ont encore quelques princes de l'Europe, de pouvoir, dit-on, guérir certaines maladies, par leur seul attouchement, et sur quoi peut être fondée la superstition de ceux qui ont recours à ces médecins couronnés? Cela vient de cette coutume idolâtre que nous venons de trouver chez tant de peuples, d'avoir recours à leurs Rois dans toutes les calamités naturelles, comme aux souverains de la nature, et aux dispensateurs des biens et des maux qui partent de la seule main de la Providence. Le roi de Perse a de même ce don mystérieux, et quelques Empereurs romains, gâtés par l'exemple des despotes de l'orient, affectèrent aussi la même vertu; ce n'est donc qu'un privilége asiatique, que l'ancienne barbarie a pu amener dans notre continent, et que les lumières du siécle doivent

anéantir comme un opprobre. Nos rois n'ont plus besoin de ce foible artifice pour être aimés, adorés et respectés: comme ils ne peuvent faire que le bien possible, c'est leur manquer que d'en exiger ce qui surpasse leur pouvoir; et comme ils sont ordinairement remplis d'humanité, des prières aussi indiscrettes ne peuvent sans doute qu'affliger leur bon cœur.

Il est plusieurs autres usages d'étiquettes, qui procédent aussi, sans qu'on le sache, des erreurs primitives; mais, il faut en convenir ces usages sont devenus ou sont en eux-mêmes, sans conséquence, et on les suit par le seul respect pour la coutume, et sans qu'aucune superstition y ait part. Je n'ai point dessein de les rappeller ici; ceux qui fréquentent les cours, et qui sont au fait du cérémonial qui environne les princes, pourront en reconnoître diverses traces dans cet ouvrage.

Il n'est guères de souverain en Europe qui, sans le savoir, n'affecte encore ces apparitions orientales et périodiques; nos premiers rois de France les affectoient dans leurs grands jours de Pâques et de Noël: les *grands couverts* d'aujourd'hui, peuvent encore partir de cette source; les palais de nos Rois, ouverts en tout tems, ne ressemblent point à ces sérails impénétrables de l'orient; néanmoins leur entrée est encore

plus libre en de certains tems que dans d'autres; l'anniversaire de la fête du Prince permet aux derniers du peuple de pénétrer dans tous les lieux qu'habitent son monarque. Dans ses voyages et sur ses routes tout doit encore s'ouvrir devant lui, et les grands ne manquent point de lever alors les barrières, et d'ouvrir les avenues de leurs palais et de leurs châteaux. L'Asie nous montre de semblables usages et d'autres qui y sont tout-à-fait contraires; quoique les uns et les autres soient sortis de la même source. Tout est ouvert devant le grand Mogol quand il sort, et les grands doivent lui offrir un présent toutes les fois qu'il passe devant leurs maisons. Tout se ferme en Perse quelquefois, et tout se fermoit autrefois à la Chine quand le despote sortoit de chez lui. Les usages du Mogol et de l'Europe sont, comme l'on voit, beaucoup plus humains que ceux de la Perse et de la Chine; c'est cette différence et plusieurs autres que nous avons déjà rencontré dans l'ancien cérémonial théocratique, que nous allons actuellement considérer pour en expliquer les bizarreries et les contrariétés.

SECTION XVIII.

Sources des variétés et des contrariétés qu'on apperçoit dans les usages de différens gouvernemens despotiques.

POUR connoître les principes et la source des variétés que nous avons vues dans les différentes cours asiatiques, il est nécessaire de recourir aux dispositions primitives du genre humain, et d'envisager les différens points de vue sous lesquels le grand Juge a pu être regardé des anciens peuples dans ses avénemens et dans son régne : il devoit être envisagé sous deux aspects principaux et opposés l'un à l'autre, c'est-à-dire, sous une face heureuse et sous une face malheureuse. Elle étoit heureuse, parce que cet événement étoit l'annonce du régne de la paix et de la félicité dont on se faisoit de si belles peintures; et elle étoit malheureuse, parce que ce grand juge étoit en même tems l'annonce de la fin du monde et de ses suites terribles. Son attente étoit pour les justes une source de plaisirs et de consolation; mais pour les méchans, c'étoit un objet perpétuel de crainte et de terreur; les premiers voyoient dans l'Etre suprême un bon père et un bon roi; les seconds

n'y voyoient qu'un juge inexorable et qu'un impitoyable exterminateur.

La divinité étant considérée sous ces deux aspects, ses symboles et ses images le furent de même, parce qu'ils devoient servir à le représenter en tout, et à instruire les hommes de toutes les grandes vérités qui la concernoient.

Lorsque par la suite des tems l'homme eut abusé des premiers symboles muets et inanimés qui avoient servi à lui montrer le dieu monarque sous ces deux faces, et qu'il en eut fait une multitude de déités et de puissances particulières, le monde payen se trouva rempli de deux ordres de divinités, dont les unes passèrent pour des amies du genre humain, et les autres pour les démons et des génies malfaisans, que l'on adora par crainte, mais dont on n'osa prononcer le nom; ce fut là la source de cette famille obscure des dieux inconnus que l'on trouve dans la mythologie de presque toutes les nations.

Les mages et les Perses, qui ne donnèrent point avec le même excès dans le Polythéisme absurde des peuples d'occident, se jettèrent dans une autre erreur, par les spéculations qu'ils firent sur les deux différens aspects de l'ancien grand juge.

Comme les théologiens de ces tems reculés, ainsi que ceux de nos jours, n'étoient capables

que

que d'embrouiller ce qu'ils ne pouvoient comprendre, et que le bien et le mal qu'ils voyoient dans le physique et dans le moral de l'univers, les embarassoit étrangement ; ils firent de la divinité considérée sous ses deux attributs primitifs, deux principes différens et ennemis l'un de l'autre, qu'ils imaginèrent être toujours en guerre, et produire tour à tour le bien et le mal, l'ordre et le désordre, qui semblent être la base de cette harmonie générale de l'univers, qui auroit dû cependant ramener ces docteurs à des principes plus simples.

Les dogmes de la religion s'étant ainsi altérés et corrompus par l'abus que l'on fit des symboles inanimés dont elle se servit, et par les méditations des théologiens, qui se remplirent l'imagination de phantômes hideux, et de puissances imaginaires; les mêmes abus et les mêmes erreurs passèrent nécessairement dans les gouvernemens civils et politiques, lorsque ce fut des hommes que l'on prit pour représenter le dieu monarque, et lorsqu'on les chargea de tous ses attributs; mais les suites de ces abus y furent des malheurs bien plus réels et bien plus funestes; on ne peut considérer un mortel comme le maître souverain du bien et du mal, sans lui mettre par là les armes et la foudre à la main, et sans donner la vie et l'existence aux objets

imaginaires et invisibles des terreurs superstitieuses; ainsi après avoir donné l'être aux démons, on donna l'être aux tyrans.

Il est vrai que ces symboles vivans furent également chargés des attributs d'équité, de bonté et d'amour, et que s'ils eurent à représenter la divinité sous son aspect le plus effrayant, ils devoient aussi la montrer sous l'aspect de ses vertus et de ses perfections; mais indépendamment de l'impossibilité où ils se trouvoient de remplir ce dernier rôle, nous devons avoir assez bonne opinion du bon sens des nations, même dans leurs erreurs, pour croire que le sentiment tacite qu'elles durent toujours avoir, de l'imperfection de tous ces divers symboles de la divinité, fit qu'elles furent bien plus portées à trembler devant les idoles brutes et humaines, qu'à avoir en elles cette parfaite confiance que l'amour suit de si près. L'idolâtrie et le despotisme eurent donc l'un et l'autre la crainte et la terreur pour principe et pour fondement. La conduite des princes porta ensuite au plus haut dégré ces sentimens de frayeur et d'avilissement, dont les premiers germes étoient dans la constitution de l'état et de la religion. Maîtres souverains et libres de leurs actions, comme Dieu même, si les rois portèrent comme les enfans de Samuël, les noms d'*Abiach* et de *Joël*, c'est-à-dire de *Dieu père* et de *Dieu fort*,

et de redoutable; s'ils virent et leur trône et leur tête, et leurs titres décorés de tous les attributs de l'Etre suprême, leur orgueil et leur vanité se trouvèrent bien plus frappés de ceux qui représentoient une puissance invincible et une volonté immuable. En un mot leurs passions et leur foiblesse leur faisant trouver beaucoup plus de facilité à contrefaire le grand juge sous son aspect le plus terrible, parmi tous les mobiles qu'ils pouvoient choisir pour se conduire eux-mêmes et pour conduire le genre humain, ils préférèrent la crainte à l'amour.

Nous pouvons à présent entrevoir les causes des diversités, ou plutôt des contrariétés que nous avons rencontrées dans le cérémonial des cours Asiatiques; elles ont eu pour origine les attributs opposés de l'ancien *dieu monarque*, que les princes étoient obligés de représenter, mais entre lesquels ces princes n'ont point pu, et n'ont point voulu maintenir une juste balance. Voilà pourquoi presque tous les despotes se sont tenus cachés, ont dérobé la connoissance de leur nom, n'ont paru que pour exciter la terreur, que pour répandre la frayeur; il a fallu presque par-tout fuir à leur aspect, et fermer les portes comme à l'approche de l'ange exterminateur.

Ces déplorables abus remontent à la plus haute

antiquité, et peut-être même aux tems théocratiques.

Les prêtres des Scythes, ces anciens peuples, de la haute Asie, ne leur montroient leur dieu que sous la forme d'une lance ou d'une épée; il en étoit à peu près de même du *Jehovach* des Hébreux; ce n'étoit, selon leurs docteurs et leurs prophêtes, qu'un monarque sévère, cruel, impitoyable, jaloux et vindicatif, qu'ils décoroient de tous les titres, et de tout l'appareil de la terreur; aussi le judaïsme n'étoit-il, et n'est il encore, qu'une religion de servitude (*). Cet esprit de crainte et de despotisme que l'on découvre dans

(*) Le titre si fréquent que se donne le Dieu des Hébreux de *Dieu des combats*, m'a fait long tems soupçonner qu'il n'étoit que le Dieu des Scythes, c'est à dire, l'impitoyable Mars. Un rapport et une tradition singulière a prouvé par la suite la vérité de cette conjecture.

Histié de Milet, ancien historien des antiquités Phéniciennes, rapporte, qu'après le déluge les prêtres qui s'étoient réfugiés dans les montagnes rapportèrent au sénat le culte sacré du dieu *Enyalus*. Or *Enyailius* et *Enys* sont des noms Grecs de *Mars* et de *Bellone*. De plus Mars occupe le troisième rang dans la généalogie des sept premiers patriarches. Cet *Enos* est visiblement le même que Mars; son nom signifie en Hébreu *chose mortelle*; ainsi il est encore le même qu'*Enyalius*, que les Grecs auront formé d'*Enos* et de *Lylus*, mot phénicien, pour exprimer en un seul mot le *Dieu qui porte la mort*.

la théocratie des Hébreux, qui est la plus ancienne et la seule que nous puissions distinctement connoître dans l'histoire de toutes les nations, pourroit peut-être faire soupçonner ici, que les théocraties et le despotisme qui en est sorti, ont pu être réellement établis dans le dessein de gouverner les sociétés par la terreur, et que les législateurs ont pu y être forcés par la dureté qu'ils auroient reconnue dans l'esprit et dans le cœur des hommes; la théocratie des Hébreux, qui paroît avoir été établie sur ce principe, semble favoriser ces soupçons, et même les réaliser par un exemple frapant, lequel aux yeux d'une multitude de personnes, sera d'un poids et d'une considération infinie.

Il n'en doit pas être de même pour des yeux éclairés, qui se seront déja apperçus du faux et du merveilleux dont les annales Hébraïques sont défigurées. Ou la théocratie des Hébreux n'a jamais existé telle que l'histoire nous la décrit, ou si elle a subsisté sur ce ton, ce n'a dû être que dans des tems très-postérieurs aux anciennes. Nous ne devons donc point nous y méprendre, ni nous imaginer, qu'elle ait été la seule, et encore moins la première de toutes les théocraties; elle n'en a été qu'une tardive et très infidele copie, peut-être même, vû les fables sans nombre dont elle est d'ailleurs remplie, n'est-elle qu'une mau-

vaise collection de fausses traditions sur les anciens tems que l'imposture a rapprochés, et que l'ignorance a colorés des mêmes traits, et du même caractère qu'elle voyoit régner dans les despotismes voisins, lorsqu'elle s'est avisée de les écrire. Il ne faut pour s'en convaincre qu'envisager avec un peu d'attention le plan et l'esprit de cette théocratie, et l'histoire vraie ou fausse des événemens antérieurs que la bible a rapportés; on voit alors que le gouvernement n'a été établi chez les Hébreux que pour les séparer de toutes les nations étrangères et idolâtres.

On remarque que les premiers commandemens théocratiques données sur le mont Sina, défendent le culte des idoles des dieux, ce qui prouve que l'ignorance et la profanation du nom de Dieu, étoient répandues sur la terre depuis un grand nombre de siécles; et l'on apperçoit dans les premiers livres de Moyse une multitude de noms et de fêtes qui ont rapport à la mythologie, et à l'idolâtrie.

Jugeons actuellement par ces remarques, à quel point l'histoire du monde doit être renversée dans ces prétendus livres sacrés, puisqu'ils font la théocratie moins ancienne que l'idolâtrie, qui en étoit cependant, comme nous avons vu jusqu'ici, la funeste suite et la fille; nous ne devons donc point chercher dans ces livres le premier esprit théo-

cratique, ni être étonnés que les Hébreux l'aient méconnu, et qu'ils nous aient montré leur dieu monarque aussi terrible qu'étoient les despotes d'Assyrie, de Perse et de Babylone, dont les gouvernemens n'étoient plus que des théocraties tyranniques, dont le Prince invincible avoit été personifié depuis très-long-tems.

Après avoir montré le néant de la baze historique sur lequel ce soupçon contre l'ancien caractère du genre humain auroit pu s'appuyer, je crois devoir encore faire appercevoir combien ce soupçon seroit injuste en lui-même, et injurieux pour les hommes en général; si cette atrocité et cette dureté du cœur humain ont pu se voir et se voient réellement aujourd'hui dans plusieurs contrées de la terre, ce n'est pas là qu'il faut aller pour se former une idée du génie des peuples primitifs, et encore moins de celui des anciens témoins des malheurs du monde, qui sont les seuls que nous devions considérer ici; devenus, par leurs souffrances et par leurs misères, religieux, modérés, industrieux et compatissans, jamais de pareils hommes n'ont eu besoin d'être conduits avec un sceptre de fer; il ne leur falloit qu'un gouvernement paternel, et ami du genre humain; c'est celui-là qu'ils avoient pris sans doute, puisque le despotisme en bien des contrées, ose encore en porter le nom; puisque le souvenir

des premiers tems a toujours été un souvenir cher à toute la terre ; puisque les vestiges qui nous restent dans l'histoire de la législation de ces premiers âges, en font encore le plus parfait éloge. Les hommes, à la vérité, furent imprudens et superstitieux, quand ils s'imaginèrent devoir soumettre leurs institutions civiles au dieu monarque ; mais cette fausse spéculation prouve elle-même combien leurs intentions étoient droites, combien leur dessein étoit pacifique, et leur caractère simple et paisible ; s'ils ont changé par la suite, c'est en portant la peine, non de leur méchanceté, mais de leur surperstition ; ce sont les suites inévitables de leur malheureux choix, qui en produisant les tyrans, produisirent insensiblement l'altération du cœur et de l'esprit des nations ; elles s'endurcirent à proportion de la dureté des gouvernemens ; elles se roidirent sous le poids des fardeaux qu'on leur fit porter ; et elles devinrent insensibles et abruties par les misères extrêmes de leur esclavage.

C'est ainsi que les abus sortis des théocraties, et les rigueurs du despotisme, ont perverti le caractère primitif des hommes, ont presque changé leur nature, et qu'en un grand nombre de contrées, ils les ont forcé de repousser par autant d'excès, les excès dont ils étoient écrasés.

Les habitans anciens et modernes du con-

tinent de l'Asie, qui nous ont fait voir tant de fois le spectacle des grandes révolutions dans la personne des despotes, sont néanmoins, et ont toujours été, par leur caractère et leur climat, des peuples doux et pacifiques; telle a toujours été la douceur, la bonne foi, et l'excès de religion de ces trop malheureuses nations, qu'après avoir été cent fois les dupes et les victimes des monstres adorés, qu'elles auroient dû étouffer, il ne leur est point encore venu dans l'idée d'établir un gouvernement plus fixe et plus modéré, en mettant le trône, le monarque et le peuple à l'abri d'une commune loi, qui pût les défendre et les soutenir réciproquement.

Quel affreux gouvernement que celui dont la cruauté et la rigueur s'éternisent par la douceur et par la soumission naturelle des nations! Combien seroit fausse, pour ne rien dire de plus, une idée qui voudroit nous porter à soupçonner, que le despotisme auroit été le fruit d'une législation raisonnée, accommodée au véritable caractère de l'homme, et faite pour le bien du genre humain! Notre cœur la contrediroit; elle seroit démentie par l'expérience et par l'histoire.

S'il étoit cependant un pays au monde où le despotisme semble encore se montrer sous quelques traits favorables, et propres à affoiblir l'horreur qu'on doit avoir pour lui; ce seroit, sans doute,

la Chine, où ce gouvernement paroît avoir eu un si grand succès, qu'il est difficile d'imaginer qu'aucun autre eût pû, ainsi que lui, maintenir l'immortalité de cet Empire, qui passe pour le plus sage, comme il est le plus ancien de tous ceux qui subsistent sur la terre. Cette singulière exception mérite bien que nous disions un mot de la Chine, et que nous y suivions l'ennemi commun de l'humanité, pour l'attaquer, s'il est possible, sur son premier trône, et au centre même de sa gloire.

SECTION XIX.

Du despotisme de la Chine.

SI les loix de la Chine avoient été faites par le despotisme, elles feroient sans doute son éloge; mais dans cet empire, comme partout ailleurs, elles l'ont précédé; les souverains y ont été eux-mêmes l'ouvrage de la société et des loix; la même chaîne d'événemens que nous avons jusques-ici suivis chez tous les peuples du monde, a produit de même en cette contrée le mélange de biens et de maux qui devoient être les suites nécessaires des premières institutions, et des premiers préjugés des hommes.

Ce qui distingue seulement les Chinois de tous

les autres peuples, et ce qui a contrebalancé quelquefois les maux que les préjugés originels ont fait naître dans leur empire, c'est le respect sans bornes qu'ils ont eu dans tous les tems pour les institutions primitives de leurs ancêtres, et la vénération profonde qu'ils ont conservée pour les anciennes loix civiles et politiques, qui n'avoient point eu d'autre modele que les loix économiques, domestiques et morales des premières familles du monde renouvellé.

Ce rare privilége des Chinois ne doit point cependant nous les faire regarder comme une espèce d'hommes particuliers; s'ils ont été plus sages et plus heureux que tant d'autres peuples qui avoient possédé de même ces loix inestimables, et qui les ont perdues depuis si long-tems, c'est à la seule situation de leur empire qu'ils en ont l'obligation; placés au bout de l'univers, environnés d'un côté de mers immenses, de l'autre, de montagnes inaccessibles inconnues du reste de la terre, et qu'ils ne connoissoient point eux-mêmes, aucun événement extérieur n'a dû, pendant une très-longue succession de siécles, altérer l'économie primitive de cet empire; les loix ont eu le tems d'y produire tout le bien qu'elles étoient capables de faire; la longue expérience de leur utilité et de leur excellence, ayant gravé pour elles dans le cœur des peuples

un respect éternel, est la seule cause par laquelle l'esprit primitif du genre humain s'y est conservé, et fait encore aujourd'hui l'esprit national de cet empire extraordinaire. Sans ce hazard la constitution de la Chine auroit subi, suivant les apparences le sort commun à toute la terre, parce qu'elle auroit aussi en elle même le vice commun et le germe fatal de ce despotisme et de cette servitude, qui s'y sont nécessairement établis, et qui y ont souvent produit, comme par-tout ailleurs, les grandes révolutions. Leurs fables et leurs idolâtries sont des monumens certains du régne des chimères, et des préjugés théocratiques; le cérémonial des empereurs, aussi bien que la conduite et la façon de penser du peuple à leur égard, sont encore des preuves parlantes que les hommes y ont monté sur l'ancien trône du dieu monarque, par les mêmes dégrés dont nous avons reconnu les traces chez toutes les autres nations, et que les rois n'y ont été de même placés et établis que pour représenter sur la terre le souverain maître du ciel, et tenir dans leurs mains la balance du bien et du mal que Dieu seul étoit capable de dispenser à propos et avec justice.

Loin donc de nous aveugler sur le compte de ce peuple fameux, nous devons au contraire nous appercevoir, par tous ses usages, qu'il a égale-

ment conservé les bonnes et les mauvaises empreintes de sa constitution ancienne.

L'empereur de la Chine se dit fils du soleil; on ne lui parle qu'à genoux, et il a été des tems où il ne se montroit jamais; il ne paroissoit qu'à une fenêtre à de certains périodes, et l'on fermoit ses portes lorsqu'il sortoit de son palais; il est décoré, comme les *Osiris* de l'Egypte, de tous les titres et de tous les attributs de la divinité; il est le souverain de la religion, comme il l'est de la police; enfin dans tous les tems il a joui d'une puissance et d'une autorité qui n'ont été restreintes par aucune loi humaine, quoique la Chine eût pû lui en donner de si bonnes.

C'est ainsi que cette contrée nous offre le mélange le plus bizarre de sagesse et de folie. Si nous voulions en parcourir les annales, tantôt nous verrions des rois se faire un singulier honneur du titre de pasteurs et de nourriciers de leur peuple, qu'ils regardoient comme leurs enfans, et nous verrions ces peuples heureux donner le nom de *pères* à ces bons rois (*); tantôt nous verrions aussi ces rois devenir la honte et le fléau de l'humanité, remplir leurs états d'horreur et de désespoir, et forcer les peuples à prendre un génie atroce pour exterminer des fa-

(*) *Mem. du P. Le Comte, tom. 3.*

milles entières de tyrans, ou pour rappeller d'autres barbares à leurs secours, afin de leur remettre leur liberté et leur vengeance. Dans ces cruelles vicissitudes, qui ont si souvent changé les maîtres de cet empire, où les défauts de sa constitution luttoient sans cesse contre ses vertus, la force des loix naturelles donnoit toujours le ton au commencement des dynasties; et telle étoit leur excellence, que les nouveaux conquérans s'y soumettoient eux-mêmes en les admirant; mais par la suite le vice caché se dévelopoit, il se fortifioit insensiblement, et à la fin il causoit un nouvel embrasement.

Ce ne seroit donc tout au plus que dans les premiers tems de chacune de ces dynasties, ou peut-être encore lorsque le ciel auroit fait présent à cet empire de quelque prince extraordinaire par ses vertus personnelles, que nous pourrions y voir le modèle d'un parfait gouvernement; mais qu'on ne s'y méprenne point, ce gouvernement n'étoit plus alors un despotisme.

Lorsque quelques sages empereurs, dans l'excès même de leur puissance, ont préféré au titre de terrible et de redoutable, celui de père et de nourricier, il paroît que si ces princes n'étoient point bornés et retenus par des loix, ils se croyoient néanmoins bornés et retenus par la raison et par les mœurs; ensorte que le gou-

vernement de la Chine, despotique par sa nature, et théocratique dans son principe, c'est-à-dire, peu fait pour la terre, se rapprochoit alors de l'homme et de l'humanité, et s'y proportionnoit, pour ainsi dire, par le bon sens, et la sagesse de ces respectables monarques. Dans ces glorieux instans, où ils étoient capables de donner ainsi des bornes à leur vaste puissance qui n'en avoit point, le despotisme des souverains étoit monarchique dans son exercice, et c'est ce qui en faisoit alors le bonheur et la sureté.

Qu'est-ce, en effet, qu'un despotisme qui tolére dans ses états des corps anciens de magistrats et de sçavans, qui ont osé souvent et avec succès, sous les bons princes, faire des remontrances à leur despote, lui donner des leçons et l'instruire, lui dire avec autant de vérité que de hardiesse, que l'obligation où il est de modérer sa puissance, et de ne point abuser de son pouvoir, l'établit au lieu de le détruire, et que la gêne salutaire qu'il doit donner lui-même à ses passions, ne le rend pas sur la terre de pire condition que le souverain Empereur du ciel, qui ne se permet que le bien? Un tel gouvernement, dans ces brillantes circonstances, n'étoit pas encore tout-à-fait une monarchie; il n'étoit pas non plus un despotisme, mais une de ces anciennes théocraties, que les faux prin-

cipes n'avoient point encore corrompue ; c'étoit une précieuse image des siécles primitifs, et de cet âge d'or si fameux, où la raison étoit encore la première et la seule loi du genre humain.

Le pere Le Comte ne s'est donc point trompé tout-à-fait, quand il a dit qu'à voir les anciennes loix de la Chine, il sembleroit que Dieu lui-même en auroit été le législateur; qu'elles avoient été faites dans ces tems théocratiques où Dieu avoit été en effet regardé comme le roi de la terre, et les habitans de la terre, comme les justes et les élus sur lesquels il alloit immédiatement régner.

Ainsi ces grands traits de l'histoire de la Chine ne nous raménent point au despotisme ; mais ils nous rappellent la haute et sublime spéculation des nations primitives qui voulurent se modéler sur le gouvernement du ciel, pour se rendre heureuses ici-bas; et en nous la rappellant, ils nous en font en même tems connoître tout le danger et toute l'illusion, puisque, en conséquence de cette fatale supposition, toutes les nations s'abandonnèrent sans précaution au caprice d'un seul homme, croyant s'abandonner à la sage providence du souverain Empereur du ciel et de la terre.

Ces anecdotes détachées, que nous admirons dans l'histoire de la Chine, ne peuvent donc point contrebalancer le cri des nations et l'expérience

de

de tous les tems qui s'éléve contre ce systême théocratique et contre toutes les administrations arbitraires qui en sont sorties. J'entends cette voix universelle apprendre aux Chinois eux-mêmes, qui n'ont pas toujours été aussi sages et aussi heureux qu'on se l'imagine, que toutes les secousses qui ont ébranlé plusieurs fois leur empire, n'ont point eu d'autre source que le surnaturel des spéculations de leurs ancêtres ; que ce sont elles qui ont donné naissance chez eux, comme partout ailleurs, à des Sardanapales, à des Nérons, et des monstres qui, sous le nom de la divinité, et à l'abri des préjugés théocratiques, se sont joués de la nature humaine ; que ce sont les révolutions que ces anciennes chimères ont occasionnées, qui ont ruiné en cette contrée, comme dans toutes les autres, les vrais monumens de l'histoire du monde, pour mettre en leur place des recueils de mensonges et des annales fabuleuses (*); que ce sont leurs an-

(*) L'antiquité nous parle de plusieurs Princes qui ont eu la folie et la cruelle ambition de détruire les monumens de tous les régnes, et de tous les tems qui les avoient précédés, afin de passer dans l'esprit de la postérité pour les premiers hommes et pour la source et l'origine de toutes les sociétés. Ces monstres ont envié aux révolutions de la nature leur triste pouvoir, et ils cherchoient vraisemblablement à la contrefaire. Les idées et les préjugés qu'a-

ciennes suppositions et les abus du cérémonial figuré, qui les ont fait tomber dans l'idolâtrie, sœur et compagne inséparable du despotisme ;

voient les anciens sur les périodes astronomiques et astrologiques, de la durée du monde, ont dû contribuer à la folie de ces princes; on s'imaginoit que dans un période qui succédoit à un autre, le monde n'étoit plus le même; et comme la religion avertissoit alors qu'il falloit se renouveller, comme elle nous en avertit encore, on croyoit qu'il falloit tout renouveller et tout changer, jusqu'à sa mémoire; alors, comme au jubilé des Hébreux, tout le passé étoit censé oublié et comme non avenu; on quittoit l'ancienne façon de compter les années, et l'on en prenoit une nouvelle, qui faisoit négliger les siécles et les époques antérieures. Voilà, sans doute, quelle est l'origine de ces époques, et de ces différentes ères chronologiques, qui ont tant embrouillé l'histoire du monde, et dont peut-être il ne nous reste dans nos histoires que la plus petite partie. Indépendamment de ces préjugés, et de leurs effets naturels, la folie des conquérans a encore été de renouveller ces époques. Les rois pasteurs ont tâché d'éteindre en Egypte le souvenir des âges passés; les Babyloniens et les Chinois ont eu de pareils extravagans, qui dans le même dessein ont fait brûler une multitude de livres, dont on devroit à jamais déplorer la perte. C'est, sans doute, aux suites de ces frénésies, que nous devons les annales judaïques; cette nation a tellement méprisé toutes les autres, que nous pouvons penser qu'après ses transmigrations, leurs prêtres ont reconstruit de leur mieux leurs annales, en tâchant d'absorber toute l'antiquité, et de ramener à eux seuls l'origine de toutes les nations : ce qui découvre

enfin, que ce sont tous les faux principes de la théocratie en police comme en religion, qui ont produit toutes les différentes catastrophes qui y sont arrivées depuis le renouvellement du monde qui est la date de cet empire.

D'après cet examen de la constitution de la Chine et de la connoissance du caractère de ces peuples passionnés pour les coutumes bonnes et mauvaises qu'ils ont reçues de leurs ancêtres, nous pouvons jetter un coup d'œil sur l'avenir, et prévoir ce qui pourra arriver un jour à ce fameux empire, de cet attachement plus machinal que raisonné. Comme il met obstacle au progrès de l'esprit humain, et que ce qui n'avance point dans le moral et dans le politique,

déjà leur folle vanité, et ce qui ne peut manquer de les confondre un jour, c'est que comme ils ont reconstruit ces annales avec plus de superstition que de génie, ils n'y ont employé en partie que les matériaux primitifs, qu'ils ont déplacés et déguisés à la vérité, mais dont cependant il n'est pas impossible de reconnoître la forme et la place primitive. Les annales des Hébreux, des Egyptiens, des Chinois, &c. présentent à mes yeux des bâtimens neufs construits par des architectes mal-adroits et trompeurs, qui en se servant des matériaux d'un bâtiment plus ancien qu'ils ont démoli, n'en ont point effacé les reliefs primitifs, d'où il arrive que l'on retrouve souvent les piéces de l'entablement du premier édifice, dans les fondemens du second.

comme dans le physique, recule réellement, il arrivera que les Chinois seront un jour les plus malheureux peuples du monde; ils seront les plus malheureux, lorsque ceux qui le sont aujourd'hui plus qu'eux se seront perfectionnés par l'usage de la raison. Ce qui reste à la Chine de ses anciennes institutions s'éteindra nécessairement; ce reste s'évanouira dans les révolutions futures, comme ce qu'elle n'en a déjà plus s'est évanoui dans les révolutions passées; enfin, comme elle n'acquiert rien, elle perdra toujours, et les changemens qu'elle subira seront en mal, comme partout ailleurs ils seront en bien.

SECTION XX.

Conclusion sur le despotisme.

LES sources et les causes du despotisme doivent être actuellement aussi connues que les maux qu'il a produits; quelle noble qu'ait été son origine, ce gouvernement n'a jamais été qu'un monstre dès sa naissance, et il ne sera jamais que le fléau du genre humain, qu'il avilit, qu'il dégrade et qu'il déshonore.

La théocratie avoit pris les hommes pour justes, le despotisme les a regardés comme méchans; l'un et l'autre gouvernement, en suppo-

sant des principes extrêmes qui ne sont point faits pour la terre, ont produit à la fois la honte et le malheur du monde : l'idolâtrie est venue s'emparer du trône élevé au dieu monarque, et une servitude sans bornes a pris la place de cette précieuse liberté qu'on vouloit conserver par des moyens surnaturels.

On avoit espéré faire descendre sur la terre la félicité du régne et de l'état des justes dans le ciel, et l'on s'est plongé dans les horreurs et le désespoir du régne des enfers.

Au lieu de regarder les rois comme les représentans de la raison publique et l'image abrégée de la société sur laquelle ils président, on a voulu les regarder comme les représentans de la divinité, qui n'en peut avoir sur la terre sans être avilie, et sans que sa fausse image ne nous trompe par la multitude des préjugés qui naissent de cette superstition.

Il est donc enfin démontré que le despotisme est un genre de gouvernement aussi contraire à la religion qu'au bon sens et à la droite raison ; pour le définir en deux mots, le despotisme n'est qu'une théocratie payenne.

Je dis que le despotisme est une théocratie payenne, il suffiroit, sans doute, de dire que c'est une théocratie; car que peut-il y avoir sur

la terre de théocratie qui ne soit payenne et idolâtre?

L'idolâtrie ne consiste pas simplement à regarder une statue, un animal ou un homme, comme le représentant de Dieu; pour bien définir l'idolâtrie, on devroit dire que c'est *un culte ou une police qui suppose comme divin ce qui n'est pas divin;* ainsi non-seulement c'est une idolâtrie d'adorer une statue, un animal ou un mortel comme un dieu; mais c'est encore une idolâtrie de s'imaginer que les paroles de cet homme et les oracles qu'on fait prononcer au marbre et au bronze, sont les paroles et les décrets de la divinité. C'est une idolâtrie de préférer des spéculations, des idées et des chimères mystiques et théocratiques à la raison et au bon sens. C'est une idolâtrie de regarder toute législation comme immédiatement émanée de Dieu même, et dictée à ses ministres par le ciel. C'est une idolâtrie de reconnoître dans ces ministres théocratiques un caractère divin et ineffable. C'est une idolâtrie d'appliquer à la conduite des hommes ici bas, les loix qui ne sont faites que pour les créatures célestes. C'est une idolâtrie de sacrifier la paix et la tranquillité, et la raison publique à tout ce qu'on appelloit, et ce qu'on appelle aruspice, augure, magie, devination, oracle, pro-

phétie et révélation. C'est une idolâtrie de confondre le ciel avec la terre, de ne vouloir pas dépendre de la raison publique, de se méconnoître, et de prétendre être plus qu'un homme. C'est une idolâtrie de renoncer au titre de citoyen du monde, et de sujet de son Prince naturel, pour tyranniser le genre humain au nom de la divinité, ou pour vivre en reclus, en méprisant ou en oubliant le reste de la terre.

Enfin, puisqu'il faut en convenir, la théocratie, source de toutes les erreurs, le despotisme sacré et civil qui en est sorti, et tous les gouvernemens et administrations qui en sont dérivées, ou qui leur ressemblent, sont des idolâtries aussi absurdes en elles-mêmes, qu'elles sont criminelles envers la divinité, et pernicieuses pour toutes les sociétés.

SECTION XXI.

Comment le despotisme a pris fin en Europe. Les républiques lui succédent. Faux principes de ce nouveau gouvernement.

APRÈS être parvenu à connoître toutes les circonstances de la naissance, des progrès et du régne du despotisme, on voudra peut-être savoir de quelle manière il a pris fin chez plusieurs

des peuples de la terre, et quels sont les peuples auxquels son joug ayant paru le plus insupportable, ont été les premiers à rompre leurs chaînes pour se donner un autre gouvernement; on désirera, sans doute encore d'apprendre quel est le genre de gouvernement que ces nations auront choisi; et comme personne n'ignore qu'il n'en a point paru d'autre que le *républicain* et le *monarchique*, on me demandera au moins quelles ont été les vues de ceux qui les ont établis, et quel est le caractère de ces deux nouvelles législations ? Comme ces questions sont les suites presqu'inséparables de notre sujet, je vais tâcher d'y répondre.

C'est ici que dans cette multitude de nations anciennes qui vivoient toutes dans un égal esclavage, nous verrons quelques hommes commencer à sentir les priviléges de leur nature et la force de leurs climats.

L'histoire du monde dont nous pouvons actuellement entrevoir les tems connus, nous apprend que c'est l'Europe qui, fatiguée du gouvernement tyrannique de ses anciens rois, renversa la première les trônes de la Grèce et de l'Italie, et qui cherchant à rendre à la nature humaine l'honneur et la liberté qu'on lui avoit ravie, établit partout le gouvernement républicain, comme le plus capable de rendre les

hommes libres et heureux: nouveaux moyens et nouvelles méprises dont il faut encore étudier les sources.

Nous avons vu plus haut qu'après l'extinction de la théocratie ecclésiastique, presque tous les peuples évitèrent le gouvernement de plusieurs par un principe religieux et par le préjugé que les hommes doivent être gouvernés sur la terre par une seule volonté, comme l'univers entier l'est par l'Etre suprême. Les conséquences qu'on avoit tirées de ce grand principe, ayant nécessairement produit les plus grands maux dans chaque société et les plus grands ravages par toute la terre, les Européens s'en dégoûtèrent les premiers, à la vérité, parce qu'ils furent de tous les hommes les plus sensibles à ces abus; néanmoins il ne faut pas nous imaginer que tous les anciens préjugés fussent éteints parmi eux, et qu'ils n'eurent plus de part au nouveau genre de gouvernement que les peuples se donnèrent dans cette révolution politique. Les anciennes spéculations théocratiques se réveillèrent; et comme elles influèrent sur les nouveaux arrangemens que l'on prit, et sur les projets de liberté qu'on imagina de toutes parts, ces anciennes chimères furent encore la source de tous les vices et de tous les désordres des constitutions républicaines de la Grèce et de l'Italie.

Le gouvernement d'un roi et sa nécessité tenoit encore dans l'esprit des peuples de l'Europe tellement à leur religion, que ceux d'entr'eux qui conçurent le plus de haine et d'horreur contre la royauté, crurent néanmoins devoir en conserver l'ombre s'ils en anéantissoient la réalité. Les Athéniens et les Romains en reléguèrent le nom, sans aucun pouvoir dans le sacerdoce; et les uns en créant un *roi des augures*, et les autre un *roi des sacrifices*, s'imaginèrent satisfaire par-là tous les préjugés religieux qu'ils avoient encore sur la nécessité de la présence d'un roi dans la société; mais ce qui doit nous faire parfaitement démêler le véritable esprit théocratique, qui dictoit encore ces préjugés, c'est que les Athéniens élevèrent en même tems une statue à *Jupiter roi*, pour faire connoître qu'ils n'en vouloient point d'autre à l'avenir.

Les républicains ne firent donc que rétablir la théocratie primitive; il en fut de même des autres préjugés dépendans du premier, qui s'efforçoient de ramener toujours au régne et à l'état des habitans du ciel, le gouvernement et l'état des hommes sur la terre : ils inspirèrent toutes les nouvelles loix que l'on fit alors pour établir la liberté, l'égalité et la félicité de chaque citoyen; et comme ces préjugés avoient fait le malheur des anciennes théocraties, ils furent de même

la source de toutes les discordes et des perpétuelles fermentations des républiques, qui n'ayant que des points de vue illusoires et des faux principes de conduite ne purent jamais parvenir à cette assiéte fixe et tranquille qu'elles cherchoient. Comme on s'imagina que l'égalité que mille causes physiques et morales ont toujours écartée et écarteront toujours de la terre, parce qu'elle n'est faite que pour le ciel, comme on s'imagina, dis je, que cette égalité étoit de l'essence de la liberté, tous les membres d'une république se firent égaux et furent tous rois, ils furent tous législateurs.

Pour maintenir ces glorieuses chimères, il n'est point d'état républicain qui n'ait eu recours à des moyens forcés, violens et surnaturels : le partage des terres, l'abolition des dettes, la communauté des biens, le nombre et la valeur des voix législatives, une multitude de loix sur le luxe, sur la frugalité, sur le commerce, &c. les occupèrent et les divisèrent sans cesse. Les républiques se disoient libres, elles cherchoient toujours la liberté; elles voulurent être tranquilles, elles ne le furent jamais; chacun s'y disoit égal, il n'y eut point d'égalité; enfin ces gouvernemens, pour avoir eu pour objet tous les avantages extrêmes des théocraties et du régne céleste, furent perpétuellement comme ces vais-

seaux, qui cherchant des contrées imaginaires, s'exposent sur des mers orageuses, où après avoir été longtems tourmentés par d'affreuses tempêtes, ils vont échouer sur des écueils, ou se briser contre des rochers d'une terre déserte et sauvage. Le systême républicain cherchoit de même une contrée fabuleuse; il fuyoit le despotisme, et partout le despotisme fut sa fin. Telle étoit la mauvaise constitution de ces gouvernemens qui vouloient affecter l'égalité et la liberté que ce despotisme qu'ils haïssoient en étoit la ressource et le soutien dans les tems difficiles. Il fallut souvent que Rome pour se conserver, oubliât qu'elle étoit république, et qu'elle se soumît à des *Décem-virs*, à des *Dictateurs* et à des *Censeurs* souverains.

Je ne rappellerai point ici les autres principes théocratiques sur l'unité du régne du Dieu monarque, qui étant aussi passés dans les républiques, les rendirent conquérantes par principe de religion, et contre le bien-être de toutes les sociétés.

Pour se bien convaincre que ce gouvernement n'est point fait pour la terre, ni proportionné au caractère de l'homme, ni capable de faire ici-bas tout son bonheur, il suffit de remarquer son inconstance et ses divisions perpétuelles, son peu de durée et les limites étroites des

territoires dans lesquels il a toujours fallu qu'il se renfermât pour conserver sa constitution. Par cette dernière précaution, qui lui étoit d'une nécessité indispensable, il y eut moins d'unité sur la terre, qu'il n'y en avoit jamais eu; l'inégalité et la jalousie des républiques entr'elles firent répandre autant et plus de sang que le despotisme le plus cruel: les petites sociétés furent dévorées par les grandes, et les grandes à leur tour se dévorèrent elles-mêmes.

Ce qui est capable de nous intéresser cependant encore pour les anciennes républiques, et ce qui semble parler en leur faveur, ce sont les exemples étonnans de force, de vertu et de courage, qu'elles nous ont toutes donnés, et qui les immortaliseront sans doute. Pour ne point nous laisser séduire par ces traits brillans, il ne faut qu'examiner les causes de leurs vertus, comme nous venons d'examiner les causes de leurs vices.

Comme les principes théocratiques que nous avons retrouvés dans ces républiques, étoient au-dessus des forces humaines, ils ont dû élever l'homme au-dessus de lui-même; mais ils n'ont pû le faire que pour un tems, parce qu'alors les hommes agissant par un excès de ferveur et de zèle, n'ont point été capables de se soutenir constamment dans un état qui n'est point leur véritable état sur la terre; les prodiges ici-bas

n'y sont point de durée, parce qu'ils ne font point partie du cours ordinaire de la nature. Il a donc fallu que le républicain s'élevât pendant un tems au-dessus de lui-même, parce que le point de vue de son gouvernement étoit surnaturel : il a fallu qu'il fût vertueux pendant un tems, son gouvernement voulant se modeler sur celui du ciel où réside la vertu; mais à la fin il a fallu que l'homme redevînt homme, parce qu'il est fait pour l'être.

C'est le même surnaturel que nous admirons dans ces anciennes républiques, et que nous semblons regretter, qui avoit été, suivant les apparences, la source du bonheur passager des théocraties primitives, dont tous les hommes ont fait l'âge d'or et le régne de la justice; c'est ce même surnaturel encore, qui ayant par la suite animé notre primitive église, fait qu'aujourd'hui on le rappelle si souvent avec entousiasme. Quoique les objets spéculatifs de ces trois états puissent nous paroître différens, ils ont été néanmoins les mêmes pour le fonds, et tous les trois ont dû nécessairement produire des prodiges de vertu; mais le même surnaturel qui les animoit, et qui les échauffoit, est ce qui en fait la courte durée, parce que tout ce qui est surnaturel n'est point fait pour la terre.

Ceci doit nous faire remarquer combien la

superstition ou la vanité chrétienne s'est trompée, lorsqu'elle a appellé les vertus héroiques des anciens, de *fausses vertus* et des *vertus humaines*; si elles ont été fausses, c'est par une raison toute contraire, c'est parce qu'elles étoient plus qu'humaines; et ce qui fait aujourd'hui le malheur du monde, c'est que la plupart des vertus que prêche le christianisme, sont de cette espèce.

La vertu, ce mobile nécessaire du gouvernement républicain, est tellement un ressort disproportionné sur la terre, que dans les républiques de la Grèce et de l'Italie, elle étoit un défaut.

Cette sublime vertu, qui fera la source de l'égalité dans le ciel, amène sur la terre l'égalité qu'on y veut éviter. Rome et Athènes nous en ont donné des preuves qui nous paroissent étranges et inconcevables, parce qu'on ne veut jamais prendre l'homme pour ce qu'il est. Les plus grands personnages, les citoyens les plus sages, tous ceux enfin qui avoient le plus obligé ces républiques, étoient bannis, ou se bannissoient eux-mêmes; c'est qu'ils choquoient cette nature humaine qu'on méconnoissoit; c'est qu'ils se rendoient coupables aux yeux de l'égalité publique, par leur trop de vertu.

SECTION XXII.

Du gouvernement monarchique.

LES abus du despotisme, les dangers des républiques, et le faux de ces deux gouvernemens issus de la théocratie, nous apprendroient ce que nous devons penser du troisiéme, quand même la raison seule ne nous le dicteroit point: un gouvernement où le trône du monarque a pour fondemens les loix de la société sur laquelle il régne, est le plus heureux de tous.

Tous les principes d'un tel gouvernement sont pris dans la nature de l'homme et de la planete qu'il habite: il est fait pour la terre, comme une république et une théocratie sont faites pour le ciel, et comme le despotisme est fait pour les enfers. L'honneur et la raison qui lui ont donné l'être et qui le dirigent, sont les vrais mobiles de l'homme; comme cette sublime vertu dont les républiques ne nous ont montré que des rayons passagers, est le mobile constant des habitans du ciel, et comme la crainte des états despotiques est l'unique mobile des reprouvés.

C'est le gouvernement monarchique qui seul a trouvé les vrais moyens de faire jouir les hommes de toute la liberté possible, et de tous les avan-

tages

tages dont on peut jouir sur la terre; comme les autres anciens gouvernemens, il n'a point été en chercher de chimériques dont on ne peut constamment user, et dont on peut abuser sans cesse.

Le gouvernement monarchique doit être regardé comme le chef-d'œuvre de la raison humaine, et comme le port où le genre humain battu de la tempête, en cherchant une félicité imaginaire, a dû se rendre pour en trouver une qui fût faite pour lui; moins sublime, à la vérité, que celle qu'il avoit en vue, mais plus solide, plus réelle, et plus vraie sur la terre.

C'est-là qu'il a trouvé des rois qui n'affectent plus la divinité, et qui ne peuvent oublier qu'ils sont des hommes; c'est-là qu'il peut les aimer, les honorer, les respecter, sans les adorer et sans les craindre comme des dieux, ou des idoles; c'est là que les rois reconnoissent des loix sociales et fondamentales qui rendent leurs trônes inébranlables, et les peuples heureux; c'est-là enfin que les peuples obéissent sans peine et sans murmure à des loix qui leur ont enfin donné de sages monarques, et qui leur ont procuré tous les avantages honorables et raisonnables qui distinguent l'homme d'avec l'esclave de l'Asie, et le sauvage de l'Amérique.

Comme nos ancêtres pleins de bon sens, et

vivement pénétrés du sentiment seul de la dignité de leur nature, en se donnant des rois, n'ont point fait un choix extrême entre un dieu et un démon; comme ils ont pris un mortel semblable à eux, que la raison publique soutient par des loix fixes et constantes, qui l'obligent tout le premier, parce qu'il est homme et le premier des hommes; ce gouvernement humain et modéré n'exige point de ses rois qu'ils se comportent en dieux; il n'exige point des peuples une austère vertu, dont peu sont capables, ni une soumission d'esclave qui les révolteroit, ou qui les dégraderoit. Les hommes y sont pris pour ce qu'ils sont; on les y laisse jouir du sentiment de leur état civil et naturel; on y entretient même dans chacun ce sentiment de la dignité de sa nature, que l'on appelle *honneur*; s'ils ont des passions, parce qu'ils sont hommes, et qu'ils doivent en avoir, l'état sçait les contenir et les tourner au profit du bien général. Constitution admirable, digne de tous nos respects et de tout notre amour! Chaque société y doit voir et sentir une position d'autant plus constante et d'autant plus heureuse, que cette position n'est point établie sur des principes faux, sur des moyens ou sur des motifs chimériques, ni sur des idées superstitieuses et mystiques, mais sur la raison, sur la nature, et sur le caractère des choses d'ici-bas,

Je n'entrerai point ici dans le détail des diversités qu'ont entr'elles les monarchies présentes de l'Europe ; elles sont toutes du plus au moins fondées sur les vrais principes ; mais telle croit jouir d'une constitution parfaite, qui n'a encore que les abus des anciennes ; et telle autre se plaint, qui est peut-être plus heureuse qu'elle ne pense, et plus proche de la perfection.

On ne doit point s'imaginer que nous ne puissions voir un jour des monarchies parfaites, auxquelles il ne manquera rien de ce qui est de l'essence de ce gouvernement. Ses principes humains et naturels, feront connoître quelles en doivent être toutes les véritables loix ; et ces loix étant aussi humaines et naturelles que les principes qui les font découvrir, on peut prévoir que le tems et le progrès de la raison y ameneront nécessairement. Il n'en est pas de même des deux autres gouvernemens ; la perfection d'une république, ou d'une théocratie, est une chimère; et la perfection d'un despotisme est une horreur, ou ce n'est plus un despotisme.

Les monarchies présentes peuvent donc avoir encore quelques défauts, mais ce n'est point à moi à les relever ici ; je ne suis que citoyen, et le bonheur dont mes loix et mon Prince me font jouir, exige que je ne sois rien de plus, c'est le progrès des connoissances qui en agissant

sur les rois et sur la raison publique, achevera de les instruire sur tout ce qui peut manquer au vrai bien de la société: c'est à ce seul progrès, qui commande d'une façon invisible et victorieuse à tout ce qui pense dans la nature, qu'il est réservé d'etre à l'avenir le législateur de tous les hommes, et de porter insensiblement et sans effort des lumières nouvelles dans le monde politique, comme il en porte tous les jours dans le monde sçavant.

OBSERVATIONS

Sur le livre de l'esprit des loix.

Je croirois avoir omis la plus intéressante de mes observations, si après avoir suivi et examiné les sources et les progrès des différens gouvernemens qui subsistent et qui ont subsisté sur la terre, je ne finissois par faire remarquer et admirer la sagacité d'un grand homme, qui, sans aucune connoissance de l'origine particulière de ces gouvernemens, qu'il n'a sans doute point voulu chercher, a commencé où je viens de finir, et a prescrit néanmoins à chacun d'eux son mobile et ses loix.

Nous avons vû que les théocraties et les républiques avoient pris le ciel même pour modele

de leur administration. *C'est la vertu*, dit Montesquieu, *qui doit être le mobile du gouvernement républicain.*

Nous avons vû que le despotisme n'avoit jamais cherché qu'à représenter le grand juge exterminateur, dans la théocratie corrompue. *C'est la crainte*, dit encore Montesquieu, *qui doit être le mobile du despotisme.*

C'est l'honneur, dit enfin ce législateur de notre siécle, qui doit *être le mobile de la monarchie.* Nous avons, en effet, reconnu que c'est le seul gouvernement raisonnable, fait pour la terre, qui laissant à l'homme le sentiment de son état et de son existence, doit être soutenu et conservé par l'honneur, qui n'est autre chose que le sentiment que nous avons tous de la dignité de notre nature.

Quoi qu'ayent donc pû dire la passion, l'ignorance et la superstition contre les principes du sublime auteur de l'*esprit des loix*, ils sont aussi vrais que sa sagacité a été grande pour les deviner; mais tel est le privilége du génie, d'être seul capable de connoître le vrai d'un grand tout, lors même que ce tout lui est inconnu, et qu'il n'en voit encore qu'une partie.

Que ne vit-il encore, cet homme unique entre tous les hommes de nos jours et de tous les siécles passés, pour nous instruire, et en par-

ticulier pour rentrer dans cet ouvrage, comme dans un bien qu'il feroit mieux valoir que moi ! Puisse-t-il, quelque informe que soit cette esquisse, recevoir l'hommage que j'ose en faire à sa mémoire !

ESSAI

PHILOSOPHIQUE

SUR LE GOUVERNEMENT.

LE mot *gouvernement*, signifie l'art et la science de maintenir les hommes en société, et de les y rendre heureux; objet sublime, le plus utile et le plus intéressant qu'il y ait pour le genre humain.

Nous ne parlons point ici de ce que font, ou de ce que devroient faire les puissances de la terre : instruites par les siécles passés, elles seront jugées par ceux qui nous suivront. Renfermons-nous donc dans l'exposition historique des divers gouvernemens qui ont successivement paru, et des divers moyens qui ont été employés pour conduire les nations.

L'on réduit communément à trois genres tous les gouvernemens établis. 1°. Le despotique, où l'autorité réside dans la volonté d'un seul. 2°. Le républicain, qui se gouverne par le peuple ou par les premieres classes du peuple; et 3°. Le monarchique, ou la puissance d'un souverain unique tempérée par des loix ou par des coutumes que la sagesse des monarques, et que le

respect des peuples ont rendu sacrées et inviolables; parce qu'utiles aux uns et aux autres, elles affermissent le trône, défendent le prince, et protégent les sujets.

A ces gouvernemens, nous devons joindre un quatriéme: c'est le théocratique, que les écrivains politiques ont oublié de considérer. Sans doute qu'ils ont été embarrassés de donner un rang sur la terre à un gouvernement où des officiers et des ministres commandent au nom d'une puissance et d'un être invisible. Peut-être cette administration leur a-t-elle paru trop particulière et trop surnaturelle pour la mettre au nombre des gouvernemens politiques. Si ces écrivains eussent cependant fixé des regards plus réfléchis sur les premiers tableaux que présente l'antiquité, et s'ils eussent combiné et rapproché tous les fragmens qui nous restent de son histoire, ils auroient reconnu que cette théocratie, quoique surnaturelle, a été, non-seulement, un des premiers gouvernemens que les hommes se sont donnés, mais que ceux que nous venons de nommer, en sont successivement sortis, en ont été les suites nécessaires; et qu'à commencer à ce terme, ils sont tous liés par une chaîne d'événemens continus, qui embrassent presque toutes les grandes révolutions qui sont arrivées dans le monde politique et dans le monde moral.

La théocratie que nous avons ici particulièrement en vue, n'est point, comme on pourroit d'abord le penser, la théocratie mosaïque, mais une autre plus ancienne et plus étendue, qui a été la source de quelque bien et de plus grands maux, et dont la théocratie des Hébreux n'a été dans son tems qu'un renouvellement et qu'une sage réforme qui les a séparés du genre humain, que les abus de la première avoient rendu idolâtre. Il est vrai que cette théocratie primitive est presque ignorée, et que le souvenir s'en étoit même obscurci dans la mémoire des anciens peuples; mais l'analyse que nous allons faire de l'histoire de l'homme en société, pourra la faire entrevoir, et mettre même tout-à-fait sur la voie de la découvrir ceux qui voudront par la suite étudier et considérer attentivement tous les objets divers de l'immense carriere que nous ne pouvons ici que légèrement parcourir.

Si nous voulions chercher l'origine des sociétés et des gouvernemens en métaphysiciens, nous irions trouver l'homme des terres australes. S'il nous convenoit de parler en théologiens sur notre état primitif, nous ferions paroître l'homme dégénéré de sa première innocence: mais pour nous conduire en simples historiens, nous considérons l'homme échappé des malheurs du monde après les dernières révolutions de la nature. Voilà

la seule et l'unique époque où nous puissions remonter, et c'est là le seul homme que nous devions consulter sur l'origine et les principes des sociétés qui se sont formées depuis ces événemens destructeurs. Malgré l'obscurité où il paroît qu'on doit nécessairement tomber en franchissant les bornes des tems historiques, pour aller chercher au-delà, et dans des espaces ténébreux, des faits naturels et des institutions humaines, nous n'avons cependant point manqué de guides et de flambeaux. Nous nous sommes transportés au milieu des anciens témoins des calamités de l'univers; nous avons examiné comment ils en étoient touchés, et quelles étoient les impressions que ces calamités faisoient sur leur esprit, sur leur cœur et sur leur caractère. Nous avons cherché à surprendre le genre humain dans l'excès de sa misère; et pour l'étudier nous nous sommes étudiés nous-mêmes, singulièrement prévenus que malgré la différence des siécles et des hommes, il y a des sentimens communs et des idées uniformes qui se réveillent universellement par les crises de la nature et même par les seules terreurs paniques dont certains siécles connus se sont quelquefois effrayés. Après l'examen de cette conscience commune, nous avons réfléchi sur les suites les plus naturelles de ces impressions, et sur leur action à

l'égard de la conduite des hommes; et nous servant de nos conséquences comme de principes, nous les avons rapprochés des usages de l'antiquité; nous les avons comparé avec la police et les loix des premières nations, avec leur culte et leur gouvernement. Nous avons suivi d'âge en âge les diverses opinions et les coutumes des hommes, tant que nous avons cru y connoître les suites ou au moins les vestiges des impressions primitives; et partout en effet, il nous a semblé appercevoir dans les annales du monde une chaîne continue quoiqu'ignorée, une unité singulière cachée sous mille formes, et dans nos principes, la solution d'une multitude d'énigmes et de problêmes obscurs qui concernent l'homme de tous les tems, et ses divers gouvernemens dans tous les siécles.

Nous épargnerons au lecteur l'appareil de nos recherches, il n'aura que l'analyse de notre travail; et si nous ne nous sommes pas fait illusion il apprendra quelle a été l'origine et la nature de la théocratie primitive. Aux biens et aux maux qu'elle a produits, il reconnoîtra l'âge d'or et le régne des dieux. Il en verra naître successivement la vie sauvage, la superstition et la servitude, l'idolâtrie et le despotisme. Il en remarquera la réformation chez les Hébreux; les républiques et les monarchies paroîtront ensuite

dans le dessein de remédier aux abus des premières législations. Le lecteur pesera l'un et l'autre de ces deux gouvernemens ; et s'il a bien suivi la chaîne des événemens, il jugera ainsi que nous, que le dernier seul a été l'effet de l'extinction totale des anciens préjugés, le fruit de la raison et du bon sens, et qu'il est l'unique gouvernement qui soit véritablement fait pour l'homme et pour la terre.

Il faudroit bien peu connoître le genre humain pour douter que dans ces tems déplorables où nous nous supposons avec lui, et dans les premiers âges qui les ont suivis, il n'ait été très-religieux, et que ses malheurs ne lui aient alors tenu lieu de sévères missionnaires et de puissans législateurs, qui auront tourné toutes ses vues du côté du ciel et du côté de la morale. Cette multitude d'institutions austères et rigides, dont on trouve de si beaux vestiges dans l'histoire de tous les peuples fameux par leur antiquité, n'a été sans doute qu'une suite générale de ces premières dispositions de l'esprit humain. Il en doit être de même de leur police. C'est sans doute à la suite de tous les événemens malheureux qui ont autrefois ruiné l'espèce humaine, son séjour et sa subsistance, qu'ont dû être faits tous ces réglemens admirables que nous ne trouvons que chez les peuples les plus anciens, sur

l'agriculture, le travail, l'industrie, la population, l'éducation, et sur tout ce qui concerne l'économie publique et domestique.

Ce fut nécessairement sous cette époque, que l'unité de principes, d'objets, et d'actions s'étant rétablie parmi les mortels réduits à un petit nombre, et pressés des mêmes besoins; ce fut alors que ses loix domestiques devinrent la base des loix, ou pour mieux dire, les seules loix des sociétés, ainsi que toutes les plus antiques législations nous le prouvent.

Comme la guerre forme des généraux et des soldats, de même les maux extrêmes du genre humain, et la grandeur de ses nécessités, ont donné lieu en leur tems aux loix les plus simples et les plus sages, et aux législations primitives, qui dans les choses de police ont eu souverainement pour objet le véritable et le seul bien de l'humanité. L'homme alors ne s'est point laissé conduire par la coutume. Il n'a pas été chercher des loix chez ses voisins, mais les a trouvées dans sa raison et dans ses besoins.

Que le spectacle de ces premières sociétés devoit être touchant! aussi pures dans leur morale que régulières dans leur discipline, animées d'une fervente charité les unes envers les autres, mutuellement sensibles et étroitement unies, c'étoit alors que l'égalité brilloit et que l'équité régnoit

sur la terre. Plus de tien, plus de mien ; tout appartenoit à la société, qui n'avoit qu'un cœur et qu'un esprit. *Erat terra labii unius, et sermonum eorumdem.* Gen. II. I.

Ce n'est donc point une fable dépourvue de toute réalité que la fable de l'âge d'or tant célébrée par nos peres. Il a dû exister vers les premières époques du monde renouvellé, un tems, un ancien tems, où la justice, l'égalité, l'union et la paix ont régné parmi les humains. S'il y a quelque chose à retrancher des récits de la mythologie, ce n'est vraisemblablement que le riant tableau qu'elle nous a fait de l'heureux état de la nature. Elle devoit être alors bien moins belle que le cœur de l'homme. La terre n'offroit qu'un désert rempli d'horreurs et de misères, et le genre humain ne fut juste que sur les débris du monde.

Cette situation de la nature, à qui il a fallu plusieurs siécles pour se réparer et pour changer l'affreux spectacle de sa ruine en celui que nous lui voyons aujourd'hui, fut ce qui retint long-tems le genre humain dans un état presque surnaturel. La morale et le genre de vie de l'âge d'or n'ont pu régner ensuite au milieu de sociétés agrandies, parce qu'elles ne conviennent pas plus au luxe de la nature qu'au luxe de l'humanité qui n'en a été que la suite et l'effet. A mesure

que le séjour de l'homme s'est embelli; à mesure que les sociétés se sont multipliées et qu'elles ont formé des villes et des états, le régne moral a dû nécessairement faire place au régne politique, et le tien et le mien ont dû nécessairement paroître dans le monde, non d'abord d'homme à homme, mais de famille à famille, de société à société, parce qu'ils y sont devenus indispensables, et qu'ils font partie de cette même harmonie qui a dû rentrer parmi les nations renouvellées, comme elle est insensiblement rentrée dans la nature après le premier cahos.

Cet âge d'or a donc été un état de sainteté, un état surnaturel, digne de notre envie et qui a justement mérité tous les regrets de l'antiquité. Cependant, lorsque les législations postérieures en ont voulu adopter les usages et les principes sans discernement, le bien s'est nécessairement changé en mal, et l'or en plomb. Peut-être même n'y auroit-il eu jamais d'âge de fer, si l'on n'eut point usé de cet âge d'or lorsqu'il n'en étoit plus tems; c'est ce dont on pourra juger par la suite de cet article.

Tels ont été les premiers, et nous pouvons dire les heureux effets des malheurs du monde. Ils ont forcé l'homme à se réunir : dénué de tout, rendu pauvre et misérable par les désastres arrivés, et vivant dans la crainte et l'attente de

ceux dont il se crut long-tems encore menacé, la religion et la nécessité en rassemblèrent les tristes restes, et les portèrent à être inviolablement unis, afin de seconder les effets de l'activité et de l'industrie. Il fallut alors mettre en usage tous ces grands ressorts dont le cœur humain n'est constamment capable que dans l'adversité. Ils sont chez nous sans force et sans vigueur; mais dans ces tristes siécles il n'en fut pas de même, toutes les vertus s'exaltèrent; et l'on vit le régne et le triomphe de l'humanité, parce que ce sont là ses instans.

Nous n'entrerons point dans le détail de tous les moyens qui furent mis alors en usage pour réparer les maux du genre humain, et pour rétablir les sociétés. Quoique l'histoire ne nous les ait point transmis, ils sont aisés à connoître; et quand on consulte la nature, elle nous les fait retrouver dans le fond de nos cœurs. Pourroit-on douter, par exemple, qu'une des premières suites des impressions que fit sur les hommes l'aspect de la ruine du monde, n'ait été d'écarter du milieu des premières familles, et même du milieu des premières nations, cet esprit destructeur dont elles n'ont cessé par la suite d'être animées les unes contre les autres? La violence, les meurtres, la guerre, et leurs suites effroyables ont dû être, pendant bien des siécles, inconnus

ou

ou abhorrés des mortels. Instruits par la plus puissante de toutes les leçons, que la providence a des moyens d'exterminer le genre humain en un clin d'œil, sans doute qu'ils stipulèrent entre eux, et au nom de leur postérité, qu'ils ne répandroient jamais de sang sur la terre. Ce fut là en effet le premier précepte de la loi de nature, où les malheurs du monde ramenèrent nécessairement les sociétés. *Requiram animam hominis de manu fratris ejus quicumque effuderit humanum sanguinem, &c.* Gen. 9, 5, et 6. Les peuples qui jusqu'aujourd'hui ont évité comme un crime de répandre ou de boire le sang des animaux, nous offent un vestige de cette primitive humanité. Mais ce n'est qu'une ombre foible ; et ces peuples souvent barbares et cruels à l'égard de leurs semblables, nous montrent bien qu'ils n'ont cherché qu'à éluder la première et la plus sacrée de toutes les loix.

Ce n'est point cependant encore dans ces premiers moments qu'il faut chercher ces divers gouvernemens politiques qui ont ensuite paru sur la terre. L'état de ces premiers hommes fut un état tout religieux. Leurs familles pénétrées de la crainte des jugemens d'en-haut, vécurent quelques tems sous la conduite des pères, qui rassembloient leurs enfans, et n'eurent point entre elles d'autres biens que leurs besoins, ni d'autre

roi que le dieu qu'elles invoquoient. Ce ne fut qu'après s'être multipliées qu'il fallût un lien plus fort et plus frappant pour des sociétés nombreuses, que pour des familles, afin d'y maintenir l'unité, dont on connoissoit tout le prix, et pour entretenir cet esprit de religion, d'économie, d'industrie et de paix, qui seul pouvoit réparer les maux infinis qu'avoit souffert la nature humaine : on fit donc alors des loix. Elles furent dans ces commencemens aussi simples que l'esprit qui les inspira. Pour en faire le projet, il ne fallut point recourir à des philosophes sublimes, ni à des politiques profonds. Les besoins de l'homme les dictèrent ; et quand on en rassembla toutes les parties, on ne fit sans doute qu'écrire ou graver sur la pierre ou sur le bois, ce qui avoit été fait jusqu'à ces tems heureux, où la raison des particuliers n'ayant point été différente de la raison publique, avoit été la seule et l'unique loi. Telle a été l'origine des premiers codes; ils ne changèrent rien aux ressorts primitifs de la conduite des sociétés. Cette précaution nouvelle n'avoit eu pour objet que de les fortifier en raison de la grandeur et de l'étendue du corps qu'ils avoient à faire mouvoir, et l'homme s'y soumit sans peine; ses besoins lui ayant fait connoître de bonne heure qu'il n'étoit point un être qui pût vivre isolé sur la terre, il s'étoit dès le com-

mencement réuni à ses semblables, en préférant les avantages d'un engagement nécessaire et raisonnable à sa liberté naturelle ; et l'agrandissement de la société ayant ensuite exigé que le contrat tacite que chaque particulier avoit fait avec elle, en s'y incorporant, eût une forme plus solemnelle et qu'il devînt authentique, il y consentit donc encore. Il se soumit aux loix écrites et à une subordination civile et politique. Il reconnut dans ses anciens des supérieurs, des magistrats, des prêtres. Bien plus, il chercha un souverain, parce qu'il connoissoit dès-lors qu'une grande société sans chef ou sans roi, n'est qu'un corps sans tête, et même qu'un monstre, dont les mouvemens divers ne peuvent avoir entre eux rien de raisonné ni d'harmonique.

Pour s'appercevoir de cette grande vérité, l'homme n'eut besoin que de jetter un coup d'œil sur cette société qui déja s'étoit formée. Nous ne pouvons en effet, à l'aspect d'une assemblée, telle qu'elle soit, nous empécher d'y chercher celui qui en est le chef ou le premier: c'est un sentiment involontaire et vraiment naturel, qui est une suite de l'attrait secret qu'ont pour nous la simplicité et l'unité, qui sont les caractères de l'ordre et de la vérité ; c'est une inspiration précieuse de notre raison, par laquelle tel penchant que nous ayons tous vers l'indépendance, nous savons nous sou-

mettre pour notre bien-être, et pour l'amour de l'ordre. Loin que le spectacle de celui qui préside sur une société, soit capable de causer aucun déplaisir à ceux qui la composent, la raison privée ne peut le voir sans un retour agréable et flatteur sur elle-même, parce que c'est cette société entière, et nous-mêmes qui en faisons partie, que nous considérons dans le chef; et dans cet organe de la raison publique dont il est le miroir, l'image, et l'auguste représentation. La première société réglée et policée par les loix, n'a pu sans doute se contempler elle-même sans s'admirer.

L'idée de se donner un roi, a donc été une des premières idées de l'homme sociable et raisonnable. Le spectacle de l'univers seconda même la voix de la raison. L'homme alors inquiet levoit souvent les yeux vers le ciel, pour étudier les mouvemens des astres, et leur accord, d'où dépendoit la tranquillité de la terre et de ses habitans, et remarquant sur-tout cet astre unique et éclatant, qui semble commander à l'armée des cieux, et en être obéi. Il crut voir là-haut l'image d'un bon gouvernement, et y reconnoître le modèle et le plan que devroit suivre la société sur la terre pour le rendre heureux et immuable par un semblable concert; la religion enfin appuya tous ces motifs. L'homme ne voyoit dans toute

la nature qu'un soleil. Il ne connoissoit dans l'univers qu'un Etre suprême: il vit donc par-là qu'il manquoit quelque chose à sa législation, que sa société n'étoit point parfaite, en un mot, qu'il lui falloit un roi qui fût le père et le centre de cette grande famille, et le protecteur et l'organe des loix.

Ce furent là les avis, les conseils et les exemples que la raison, le spectacle de la nature, et la religion donnèrent unanimement à l'homme dès les premiers tems; mais il les éluda plutôt qu'il ne les suivit. Au lieu de se choisir un roi parmi ses semblables, avec lequel la société auroit fait le même contrat que chaque particulier avoit ci-devant fait avec elle, l'homme proclama le roi de l'âge d'or, c'est-à-dire l'Etre suprême. Il continua à le regarder comme son monarque; et le couronnant dans les formes, il ne voulut point qu'il y eût sur la terre, comme dans le ciel, d'autre maître, ni d'autre souverain.

On ne s'est pas attendu sans doute à voir de si près la chûte et l'oubli des sentimens que nous nous sommes plu à mettre dans l'esprit humain, au moment où les sociétés songeoient à représenter leur unité par un monarque. Si nous les avons fait ainsi penser, c'est que ces premiers sentimens, vrais et pleins de simplicité, sont dignes de ces âges primitifs, et que la conduite

surnaturelle de ces sociétés semble nous indiquer qu'elles ont été surprises et trompées dans ce fatal moment. Peut-être quelques-uns soupçonneront-ils que l'amour de l'indépendance a été le mobile de cette marche, et que l'homme, en refusant de se donner un roi visible pour en reconnoître un qu'il ne pouvoit voir, a eu un dessein tacite de n'en admettre aucun. Ce seroit rendre bien peu de justice à l'homme en général, et en particulier à l'homme échappé des malheurs du monde, qui a été porté plus que tous les autres à faire le sacrifice de sa liberté et de toutes ses passions. S'il fit donc, en se donnant un roi, une si singulière application des leçons qu'il recevoit de sa raison et de la nature entière, c'est qu'il n'avoit pas encore épuré sa religion comme sa police civile et domestique, et qu'il ne l'avoit pas dégagée de la superstition, cette fille de la crainte et de la terreur, qui absorbe la raison, et qui prenant la place et la figure de la religion, l'anéantit elle-même pour livrer l'humanité à la fraude et à l'imposture. L'homme alors en fut cruellement la dupe; elle seule présida à l'élection du dieu monarque, et ce fut la première époque et la source de tous les maux du genre humain.

Comme nous avons dit ci-devant que les premières familles n'eurent point d'autre roi que le Dieu qu'elles invoquoient, et comme c'est le

même usage qui s'étant consacré avec le tems porta les nations multipliées à métamorphoser ce culte religieux en un gouvernement politique, il importe ici de faire connoître quels ont été les préjugés que les premières familles joignirent à leur culte, parce que ce sont ces mêmes préjugés qui pervertirent par la suite la religion et la police de leur postérité.

Parmi les impressions qu'avoient fait sur l'homme l'ébranlement de la terre et les grands changemens arrivés dans la nature, il avoit été particulièrement affecté de la crainte de la fin du monde. Il s'étoit imaginé que les jours de la justice et de la vengeance étoient arrivés; il s'étoit attendu de voir dans peu le juge suprême venir demander compte à l'univers, et prononcer ces redoutables arrêts que les méchants ont toujours craint, et qui ont toujours fait l'espérance et la consolation des justes. Enfin l'homme en voyant le monde ébranlé et presque détruit, n'avoit point douté que le régne du ciel ne fût très-prochain, et que la vie future, que la religion appelle par excellence le royaume de Dieu, ne fût prête à paroître. Ce sont là de ces dogmes qui saisissent l'humanité dans toutes les révolutions de la nature, et qui ramènent au même point l'homme de tous les tems. Ils sont sans doute sacrés, religieux et infiniment respec-

tables en eux-mêmes; mais l'histoire de certains siécles nous a appris à quels faux principes ils ont quelquefois conduit des hommes foibles, lorsque ces dogmes ne leur ont été présentés qu'à la suite des terreurs paniques et mensongères.

Quoique les malheurs du monde dans les premiers tems n'aient eu que trop de réalité, ils conduisirent néanmoins l'homme aux abus des fausses terreurs, parce qu'il y a toujours autant de différence entre quelque changement dans le monde, et sa fin absolue dont Dieu seul sait le moment, qu'il y en a entre un simple renouvellement et une création toute miraculeuse. Nous conviendrons cependant que dans ces anciennes époques où l'homme se porta à abuser de ces dogmes universels, qu'il fut bien plus excusable que dans ces siécles postérieurs, où la superstition n'eut d'autre source que de faux calculs et de faux oracles, que l'état même de la nature contredisoit. Ce fut cette nature elle-même, et tout l'univers aux abois, qui séduisirent les siécles primitifs. L'homme auroit-il pu s'empêcher, à l'aspect de tous les formidables phénomènes d'une dissolution totale, de ne pas se frapper de ces dogmes religieux dont il ne voyoit pas, il est vrai, la fin précise, mais dont il croyoit évidemment reconnoître tous les signes et toutes les approches? Ses yeux et sa raison sembloient

l'en avertir à chaque instant, et justifier ses terreurs. Ses maux et ses misères, qui étoient à leur comble, ne lui laissoient pas la force d'en douter; les consolations de la religion étoient seules son espoir. Il s'y livra sans réserve; il attendit avec résignation le jour fatal; il s'y prépara, et le désira même, tant étoit alors déplorable son état sur la terre.

L'arrivée du grand juge et du royaume du ciel avoient donc été, dans ces tristes circonstances, les seuls points de vue que l'homme avoit considérés avec une sainte avidité: il s'en étoit entretenu perpétuellement pendant les fermentations de son séjour; et ces dogmes avoient fait sur lui de si profondes impressions, que la nature, qui ne se rétablit sans doute que peu-à-peu, l'étoit tout-à-fait, lorsque l'homme attendoit encore pendant les premières générations. Ces dispositions de l'esprit humain ne servirent qu'à perfectionner d'autant sa morale et firent l'héroïsme et la sainteté de l'âge d'or. Chaque famille pénétrée de ces dogmes ne représentoit qu'une communauté religieuse, qui dirigeoit toutes ses démarches sur le céleste avenir, et qui ne comptant plus sur la durée du monde, vivoit en attendant les événemens sous les seuls liens de la religion. Les siécles inattendus, qui succédèrent à ceux qu'on avoit cru les derniers, auroient dû, ce semble, détromper l'homme de

ce qu'il y avoit de faux dans ces principes; mais l'espérance se rebute-t-elle? la bonne foi et la simplicité avoient établi ces principes dans les premiers âges: le préjugé et la coutume les perpétuèrent dans les suivans; et ils animoient encore les sociétés agrandies et multipliées, lorsqu'elles commencèrent à donner une forme réglée à leur administration civile et politique. Préoccupées du ciel, elles oublièrent dans cet instant qu'elles étoient encore sur la terre; et au lieu de donner à leur état, un lien fixe et naturel, elles persistèrent dans un gouvernement, qui n'étant que provisoire et surnaturel, ne pouvoit convenir aux sociétés politiques, ainsi qu'il avoit convenu aux sociétés mystiques et religieuses. Elles s'imaginèrent sans doute par cette sublime spéculation prévenir leur gloire et leur bonheur, jouir du ciel sur la terre, et anticiper sur le céleste avenir. Néanmoins ce fut cette spéculation qui fut le germe de toutes leurs erreurs et de tous les maux où le genre humain fut ensuite plongé.

Le Dieu monarque ne fut pas plutôt élu, qu'on appliqua les principes du régne d'en-haut au régne d'ici-bas; et ces principes se trouvèrent faux, parce qu'ils étoient déplacés. Ce gouvernement n'étoit qu'une fiction qu'il fallut nécessairement soutenir par une multitude de suppositions et d'usages conventionnels; et ces suppositions ayant été ensuite prises à la lettre, il en résulta une foule de préjugés religieux et politiques, une

infinité d'usages bizarres et déraisonnables, et des fables sans nombre, qui précipitèrent à la fin dans le cahos le plus obscur, la religion, la police primitive, et l'histoire du genre humain. C'est que ainsi les premières nations, après avoir puisé dans leurs vrais besoins leurs loix domestiques et économiques, les soumirent toutes à un gouvernement idéal, que l'histoire fait peu connoître, mais que la mythologie, qui a recueilli les ombres des premiers tems, nous a transmis sous le nom du régne des dieux; c'est-à-dire dans notre langage, le régne de Dieu, et en un seul mot, théocratie.

Les historiens ayant méprisé, et presque toujours avec raison, les fables de l'antiquité, la théocratie primitive est un des âges du monde les plus suspects; et si nous n'avions ici d'autres autorités que celles de la mythologie, tout ce que nous pourrions dire sur cet antique gouvernement, paroîtroit encore sans vraisemblance aux yeux du plus grand nombre. Peut-être aurions-nous les suffrages de quelques-uns de ceux dont le génie soutenu de connoissances, est seul capable de saisir l'ensemble de toutes les erreurs humaines, d'appercevoir la preuve d'un fait ignoré dans le crédit d'une erreur universelle, et de remonter ensuite de cette erreur aux vérités ou aux événemens qui l'ont fait naître par la combi-

naison réfléchie de tous les différens aspects de cette même erreur. Mais les bornes de notre carrière ne nous permettant pas d'employer les matériaux que peut nous fournir la mythologie, nous n'entreprendrons point ici de réédifier les annales théocratiques, nous ferons seulement remarquer que si l'universalité et si l'uniformité d'une erreur sont capables de faire entrevoir aux esprits les plus intelligens quelques principes de vérité, où tant d'autres ne voient cependant que les effets du caprice et de l'imagination des anciens poëtes, on ne doit pas totalement rejetter les traditions qui concernent le régne des Dieux, puisqu'elles sont universelles, et qu'on les retrouve chez toutes les nations qui leur font succéder les demi-dieux, et ensuite les rois, en distinguant ces trois régnes comme trois gouvernements différens. Egyptiens, Chaldéens, Perses, Indiens, Chinois Japonois, Grecs, Romains, et jusqu'aux Américains même, tous ces peuples ont également conservé le souvenir ténébreux d'un tems où les dieux sont descendus sur la terre pour rassembler les hommes, pour les gouverner, et pour les rendre heureux, en leur donnant des loix, et en leur apprenant les arts utiles. Chez tous ces peuples les circonstances particulières de la descente de ces dieux sont les misères et les calamités du monde. L'un est venu, disent les Indiens, pour

soutenir la terre ébranlée; celui-là pour la retirer de dessous les eaux, un autre pour secourir le soleil, pour faire la guerre au dragon, et pour exterminer des monstres. Nous ne rappellerons pas les guerres, les victoires des dieux Egyptiens et Grecs sur les Typhon, les Python, les Géans et les Titans. Toutes les grandes solemnités du paganisme en célébroient la mémoire. Vers tel climat que l'on tourne les yeux, on y retrouve de même cette constante et singulière tradition d'un âge théocratique ; et l'on doit remarquer qu'indépendamment de l'uniformité de ces préjugés, qui décrète un fait tel qu'il puisse être, ce régne surnaturel est toujours désigné, comme ayant été voisin des anciennes révolutions, puisqu'en tous lieux le régne des dieux y est orné et rempli d'anecdotes littérales et allégoriques de la ruine ou du rétablissement du monde. Voici, je crois, une des plus grandes autorités qu'on puisse trouver sur un sujet si obscur.

Si les hommes ont été heureux dans les premiers tems, dit Platon, (4e. liv. des loix ;) s'ils ont été heureux et justes; c'est qu'ils n'étoient point alors gouvernés comme nous le sommes aujourd'hui, mais de la même manière que nous gouvernons nos troupeaux. Car, comme nous n'établissons pas des taureaux sur des taureaux, ni une chevre sur des troupeaux de chevres,

mais que nous les mettons sous la conduite d'un homme qui en est le berger ; de même Dieu qui aime les hommes , avoit mis nos ancêtres sous la conduite des esprits et des anges.

Ou je me trompe, ou voilà ce gouvernement surnaturel qui a donné lieu aux traditions de l'âge d'or et du régne des dieux. Platon a été amené à cette tradition par une route assez semblable à celle que je suis. Il dit ailleurs qu'après le déluge, les hommes vécurent sous trois états successifs; le premier, sur les montagnes, errans et isolés les uns des autres; le second, en familles dans les vallées voisines avec un peu moins de terreur que dans le premier état; et le troisiéme, en sociétés, réunies dans les plaines, et vivant sous des loix. Au reste, si ce gouvernement est devenu si généralement obscur et fabuleux, on ne peut en accuser que lui-même. Quoique formé sous les auspices de la religion, ses principes surnaturels le conduisirent à tant d'excès et à tant d'abus, qu'il se défigura insensiblement, et fut enfin méconnu. Peut-être cependant l'histoire qui l'a rejetté l'a-t-elle admis en partie dans ses fastes sous le nom de régne sacerdotal. Ce régne n'a été dans son temps qu'une suite du premier, et l'on ne peut nier que cette administration n'ait été trouvée chez diverses nations fort historiques.

Pour suppléer à ce grand vuide des annales du monde par une autre voie que la mythologie, nous avons réfléchi sur l'étiquette et sur les usages qui ont dû être propres à ce genre de gouvernement; et après nous en être fait un plan et un tableau, nous avons encore cherché à les comparer avec les usages politiques et religieux des nations. Tantôt nous avons suivi l'ordre des siécles, et tantôt nous les avons rétrogradés, afin d'éclaircir l'ancien par le moderne, comme on éclaircit le moderne par l'ancien : telle a été notre méthode pour trouver l'inconnu par le connu. On jugera de sa justesse ou de son exactitude par quelques exemples, et par le résultat dont voici l'analyse.

Ce gouvernement surnaturel ayant obligé les nations à recourir à une multitude d'usages et de suppositions pour en soutenir l'extérieur, un de leurs premiers soins fut de représenter au milieu d'elles la maison de leur monarque, de lui élever un trône, et de lui donner des officiers et des ministres. Considérée comme un palais civil, cette maison étoit sans doute de trop sur la terre; mais ensuite considérée comme un temple, elle ne put suffire au culte public de toute une nation. D'abord on voulut que cette maison fût seule et unique, parce que le dieu monarque étoit seul et unique, mais toutes les différentes

portions de la société ne pouvant s'y rendre aussi souvent que le culte journalier qui est dû à la divinité l'exige, les parties les plus éloignées de la société tombèrent dans une anarchie religieuse et politique, ou se rendirent rébelles et coupables en multipliant le dieu monarque avec les maisons qu'elles voulurent aussi lui élever. Peu-à-peu les idées qu'on devoit avoir de la divinité, se rétrécirent. Au-lieu de regarder ces temples comme des lieux d'assemblée et de prières publiques, infiniment respectables par cette destination, les hommes y cherchèrent le maître qu'ils ne pouvoient y voir, et lui donnèrent à la fin une figure et une forme sensible. Le signe de l'autorité et le sceptre de l'empire ne furent point mis en des mains particulières: on les déposa dans cette maison, et sur le siége du céleste monarque; c'est-à-dire dans un temple et dans le lieu le plus respectable de ce temple, c'est-à-dire dans le sanctuaire. Le sceptre et les autres marques de l'autorité royale n'ont été dans les premiers tems que des bâtons et des rameaux, les temples que des cabanes, et le sanctuaire qu'une corbeille et qu'un coffret. C'est ce qui se retrouve dans toute l'antiquité; mais par l'abus de ces usages, la religion absorba la police, et le régne du ciel lui donna le régne de la terre; ce qui pervertit l'un et l'autre. Le code des loix civiles et religieuses ne

ne fut point mis non plus entre les mains du magistrat : on le déposa dans ce sanctuaire ; et ce fut à ce lieu sacré qu'il fallut avoir recours pour connoître ces loix, et pour s'instruire de ses devoirs. Là, elles s'y ensevelirent ; avec le tems le genre humain les oublia, peut-être même les lui fit-on oublier dans ces fêtes qui portoient chez les anciens le nom de fêtes de la législation comme les pasilies et les thesmopharies : les plus saintes vérités n'étoient plus communiquées que sous le secret à quelques initiés, et l'on y faisoit au peuple un mystère de ce qu'il y avoit de plus simple dans la police, et de ce qu'il y avoit de plus utile et de plus vrai dans la religion.

La nature de la théocratie primitive exigeant nécessairement que le dépôt des loix, gardé dans le sanctuaire, parût émané de Dieu même, et qu'on fût obligé de croire qu'il avoit été le législateur des hommes comme il en étoit le monarque, le tems et l'ignorance donnèrent lieu aux ministres du paganisme d'imaginer que des dieux et des déesses les avoient révélées aux anciens législateurs, tandis que les seuls besoins et la seule raison publique des premières sociétés en avoient été les uniques et les véritables sources. Par ces affreux mensonges, ils ravirent à l'homme l'honneur de ces loix si belles et si simples qu'il avoit faites primitivement ; et ils

affoiblirent tellement les ressorts et la dignité de sa raison, en lui faisant faussement accroire qu'elle n'avoit point été capable de les dicter, qu'il la méprisa, et qu'il crut rendre hommage à la divinité, en ne se servant plus d'un don qu'il n'avoit reçu d'elle que pour en faire un constant usage.

Le dieu monarque de la société ne pouvant lui parler ni lui commander d'une façon directe, on se mit dans la nécessité d'imaginer des moyens pour connoître ses ordres et ses volontés. Une absurde convention établit donc des signes dans le ciel et sur la terre, qu'il fallut regarder, et qu'on regarda en effet comme les interpretes du monarque. On inventa les oracles, et chaque nation eut les siens. On vit paroître une foule d'augures de devins et d'aruspices. En police comme en religion, l'homme ne consulta plus la raison, mais il crut que sa conduite, ses entreprises, et toutes ses démarches devoient avoir pour guide un ordre ou un avis de son prince invisible; et comme la fraude et l'imposture les dictèrent aux nations aveuglées, elles en furent toutes les dupes, les esclaves et les victimes.

De semblables abus sortirent aussi des tributs qu'on crut devoir lui payer. Dans les premiers tems, où la religion ni la police n'étoient pas encore corrompues par leur faux appareil, les

sociétés n'eurent d'autres charges et d'autres tributs à porter à l'être suprême, que les prémices des biens de la terre; encore n'étoit-ce qu'un hommage de reconnoissance, et non un tribut civil dont le souverain dispensateur de tout n'a pas besoin. Il n'en fut plus de même lorsque d'un être universel chaque nation en eut fait son roi particulier. Il falut lui donner une maison, un trône, des officiers, et enfin des revenus pour les entretenir. Le peuple porta donc chez lui la dîme de ses biens, de ses terres et de ses troupeaux. Il savoit qu'il tenoit tout de son divin roi, que l'on juge de la ferveur avec laquelle chacun vint offrir ce qui pouvoit contribuer à l'état et à la magnificence de son monarque. La piété généreuse ne connut point de bornes: on en vint jusqu'à s'offrir soi-méme, sa famille et ses enfans. On crut pouvoir, sans se deshonorer, se reconnoître esclave du souverain de toute la nature, et l'homme ne se rendit que le sujet et l'esclave du souverain théocratique.

A mesure que la simplicité religieuse s'éteignit, la superstition augmenta avec l'ignorance; il fallut par gradation renchérir sur les anciennes offrandes, et en chercher de nouvelles. Après les fruits on offrit les animaux; et lorsqu'on se fut familiarisé par ce dernier usage avec cette cruelle idée que la divinité aime le sang, il n'y

eut plus qu'un pas à faire pour égorger des hommes, afin de lui offrir le sang le plus cher et le plus précieux qui soit sans doute à ses yeux; le fanatisme antique n'ayant pu s'élever à un plus haut période, égorgea donc des victimes humaines. Il en présenta les membres palpitans à la divinité, comme une offrande qui lui étoit agréable. Bien plus, l'homme en mangea lui-même, et après avoir ci-devant éteint sa raison, il dompta enfin la nature pour participer aux festins des dieux.

Il n'est pas nécessaire de faire une longue application de ces usages à ceux de toutes les nations payennes et sauvages qui les ont pratiqués. Chez toutes les sacrifices sanglans n'ont eu primitivement pour objet que de couvrir la table du roi théocratique, comme nous couvrons la table de nos monarques. Les prêtres de Belus faisoient accroire au peuple que leur divinité mangeoit elle-même les viandes qu'on lui présentoit sur ses autels; et les Grecs et les Romains ne manquoient jamais dans les tems de calamités, d'assembler, dans la place publique, leurs dieux et leurs déesses autour d'une table magnifiquement servie, pour en obtenir, par un festin extraordinaire, les graces qui n'avoient pu être accordées aux repas réglés du soir et du matin, c'est-à-dire, aux sacrifices journaliers et

ordinaires. C'est ainsi qu'un usage originairement établi, pour soutenir dans tous ses points le cérémonial figuré d'un gouvernement surnaturel, fut pris à la lettre, et que la divinité se trouvant en tout traitée comme une créature mortelle, fut avilie et perdue de vue.

L'antropophagie qui a régné, et qui régne encore dans une moitié du monde, ne peut avoir non plus une autre source que celle que nous avons fait entrevoir. Ce n'est pas la nature qui a conduit tant de nations à cet abominable excès; mais égarées et perdues par le surnaturel de ces principes, c'est pas à pas et par dégré qu'un culte insensé et cruel a perverti le cœur humain. Il n'est devenu antropophage qu'à l'exemple et sur le modele d'une divinité qu'il a cru antropophage.

Si l'humanité se perdit, à plus forte raison les mœurs furent-elles aussi altérées et flétries. La corruption de l'homme théocratique donna des femmes au dieu monarque; et comme tout ce qu'il y avoit de meilleur lui étoit dû, la virginité même fut obligée de leur faire son offrande. Delà les prostitutions religieuses de Babylone et de Pahos; delà ces honteux devoirs du paganisme qui contraignoient les filles à se livrer à quelques divinités avant que de pouvoir entrer dans le mariage; delà enfin tous ces enfans des

dieux qui ont peuplé la mythologie et le ciel poétique.

Nous ne suivrons pas plus loin l'étiquette et le cérémonial de la cour du dieu monarque : chaque usage fut un abus, et chaque abus en produisit mille autres. Considéré comme un roi, on lui donna des chevaux, des chars, des boucliers, des armes, des meubles, des terres, des troupeaux et un domaine qui devint avec le tems le patrimoine des dieux du paganisme. Considéré comme un homme, on le fit séducteur, colère, emporté, jaloux, vindicatif et barbare. Enfin on en fit l'exemple et le modèle de toutes les iniquités dont nous trouvons les affreuses légendes dans la théogonie payenne.

Le plus grand crime de la théocratie primitive, a sans doute été d'avoir précipité le genre humain dans l'idolâtrie par le surnaturel de ses principes. Il est si difficile à l'homme de concevoir un être aussi grand, aussi immense, et cependant invisible, tel que l'Etre suprême, sans s'aider de quelques moyens sensibles, qu'il a fallu presque nécessairement que ce gouvernement en vînt à sa représentation. Il étoit alors bien plus souvent question de l'Etre suprême, qu'il n'est aujourd'hui. Indépendamment de son nom et de sa qualité de dieu, il étoit roi encore: tous les actes de la police, comme tous

les actes de la religion, ne parloient que de lui; on trouvoit ses ordres et ses arrêts par-tout, on suivoit ses loix, on lui payoit tribut, on voyoit ses officiers, son palais et presque sa place; elle fut donc bientôt remplie.

Les uns y mirent une pierre brute, les autres une pierre sculptée; ceux-ci l'image du soleil, ceux-là de la lune; plusieurs nations y exposèrent un bœuf, une chevre, ou un chat comme les Egyptiens. En Ethiopie, c'étoit un chien; et ces signes représentatifs du monarque furent chargés de tous les attributs symboliques d'un dieu et d'un roi. Ils furent décorés de tous les titres sublimes qui convenoient à celui dont on fit les emblêmes; et ce fut devant eux qu'on porta les prieres et les offrandes, qu'on exerça tous les actes de la police et de la religion, et que l'on remplit enfin tout le cérémonial théocratique. On croit déjà sans doute que c'est l'idolâtrie; non, ce ne l'est pas encore, c'en est seulement la porte fatale.

Nous rejettons ce sentiment affreux, que les hommes ont été naturellement idolâtres, ou qu'ils le sont devenus de plein gré et de dessein prémédité. Jamais les hommes n'ont oublié la divinité; jamais dans leurs égaremens les plus grossiers, ils n'ont tout-à-fait méconnu son excellence et son unité; et nous oserions même penser en leur faveur qu'il y a moins eu une idolâtrie réelle sur

la terre, qu'une profonde et générale superstition. Ce n'est point non plus par un saut rapide que les hommes ont passé de l'adoration du créateur à l'adoration de la créature; ils sont devenus idolâtres sans le savoir, et sans vouloir l'être, comme nous verrons ci-après qu'ils sont devenus esclaves sans avoir jamais eu l'envie de se mettre dans l'esclavage. La religion primitive s'est corrompue, et l'amour de l'unité s'est obscurcie par l'idée du passé, et par les suppositions qu'il a fallu faire dans un gouvernement surnaturel, qui confondit toutes les idées en confondant la police avec la religion. Nous devons penser que dans les premiers tems où chaque nation se rendit son dieu monarque sensible, qu'on se comporta encore vis-à-vis de ses emblêmes avec une circonspection religieuse et intelligente. C'étoit moins Dieu qu'on avoit voulu représenter que le monarque; et c'est ainsi que dans nos tribunaux, nos magistrats ont toujours devant eux l'image de leur souverain, qui rappelle à chaque instant, par sa ressemblance et par les ornemens de la royauté, le véritable souverain qu'on n'y voit pas, mais que l'on sait exister ailleurs. Ce tableau qui ne peut nous tromper, n'est pour nous qu'un objet relatif et commémoratif, et telle avoit été sans doute l'intention primitive de tous les symboles représentatifs de la divinité. Si

nos peres se trompèrent cependant, c'est qu'il ne leur fut pas aussi facile de peindre cette divinité, qu'à nous de peindre un mortel. Quel rapport en effet put-il y avoir entre Dieu régnant et toutes les différentes effigies que l'on en fit ? ce ne peut être qu'un rapport imaginaire et de pure convention, toujours prêt par conséquent à dégrader le dieu et le monarque, sitôt qu'on n'y joindroit plus une instruction convenable. On les donna sans doute ces instructions dans les premiers tems, mais par-là le culte et la police, de simples qu'ils étoient, devinrent composés et allégoriques. Par-là l'officier théocratique vit accroître le besoin et la nécessité que l'on eut de son état; et comme il devint ignorant lui-même, les conventions primitives se changèrent en mystères, et la religion dégénéra en une science merveilleuse et bizarre, dont le secret devint impénétrable d'âge en âge, et dont l'objet se perdit à la fin dans un labyrinthe de graves puérilités et d'importantes bagatelles.

Si toutes les différentes sociétés eussent au moins pris pour signes de la divinité régnante un seul et même symbole, l'unité du culte, quoique dégénéré, auroit encore pu se conserver sur la terre; mais, ainsi que tout le monde sait, les uns prirent une chose, et les autres une autre. L'Etre suprême, sous mille formes différentes,

fut adoré par-tout, sans n'etre plus le même aux yeux de l'homme grossier: chaque nation s'habitua à considérer le symbole qu'elle avoit choisi comme le plus véritable et le plus saint.

L'unité fut donc rompue; la religion générale étant éteinte ou méconnue, une superstition générale en prit la place, et dans chaque contrée, elle eut son étendard particulier. Chacun regardant son dieu et son roi comme le seul et le véritable, détesta le dieu et le roi des autres nations; elles furent réputées étrangères, on se sépara d'elles, on ferma ses frontières, et les hommes devinrent ainsi par naissance, par état, et par religion, ennemis déclarés les uns des autres. *Inde furor vulgo, quod numina vicinorum odit uterque locus, cum solos credat habendos esse Deos quos ipse colit.* Juv. §. 15, v. 36.

Tel étoit l'état déplorable où les abus funestes de la théocratie primitive avoient déja précipité la religion de tout le genre humain, lorsque Dieu, pour conserver chez les hommes le souvenir de son unité, se choisit enfin un peuple particulier, et donna aux Hébreux un législateur sage et instruit pour réformer la théocratie payenne des nations. Pour y parvenir, ce grand homme n'eut qu'à la dépouiller de tout ce que l'imposture et l'ignorance y avoient introduit. Moïse détruisit donc tous les emblêmes idolâtres qu'on

avoit élevé au dieu monarque, et il supprima les augures, les devins, et tous les faux interpretes de la divinité; défendit expressément à son peuple de jamais la représenter par aucune figure de pierre ou de fonte, ni par aucune image de peinture ou de ciselure. Ce fut cette derniere loi qui distingua essentiellement les Hébreux de tous les peuples du monde. Tant qu'ils l'observèrent, ils furent vraiment sages et religieux; et toutes les fois qu'ils la transgressèrent, ils se mirent au niveau des autres nations. Mais telle étoit encore dans ces anciens tems la force des préjugés, et l'excès de la grossièreté des hommes, que ce précepte, qui nous semble aujourd'hui si simple et si conforme à la raison, fut pour les Hébreux d'une observation pénible et difficile. Delà leurs fréquentes rechûtes dans l'idolâtrie, et ces perpétuels retours vers les images des nations, qu'on n'a pu expliquer jusqu'ici que par une dureté de cœur et un entêtement inconcevable, dont on doit actuellement retrouver la source et les motifs dans les anciens préjugés et dans les usages de la théocratie primitive.

Après avoir parcouru la partie religieuse de cet antique gouvernement, jusqu'à l'idolâtrie qu'il a produit, et jusqu'à sa réforme chez les Hébreux, jettons aussi quelques regards sur sa partie civile et politique, dont le vice s'est déjà fait

entrevoir. Tel grand et tel sublime qu'ait paru dans son tems un gouvernement qui prenoit le ciel pour modele et pour objet, un édifice politique construit ici-bas sur une telle spéculation, a du nécessairement s'écrouler, et produire de très-grands maux. Entre cette foule de fausses opinions dont cette théocratie remplit l'esprit humain, il s'en éleva deux fort opposées l'une à l'autre, et toutes deux cependant également contraires au bonheur des sociétés. Le tableau qu'on se fit de la félicité du régne céleste, fit naître sur la terre de fausses idées sur la liberté, sur l'égalité, et sur l'indépendance. D'un autre côté, l'aspect du dieu monarque si grand et si immense, réduisit l'homme presqu'au néant, et le porta à se mépriser lui même, et à s'avilir volontairement. Par ces deux extrêmes, l'esprit d'humanité et de raison, qui devoit faire le lien des sociétés, se perdit nécessairement dans une moitié du monde; on voulut être plus qu'on ne pouvoit et qu'on ne devoit être sur la terre: et dans l'autre on se dégrada au-dessous de son état naturel; enfin on ne vit plus l'homme, mais on vit insensiblement paroître le sauvage et l'esclave.

Le point de vue du genre humain avoit été cependant de se rendre heureux par la théocratie, et nous ne pouvons nier qu'il n'y ait réussi au moins

pendant un tems. Le régne des dieux a été célébré par les poëtes, ainsi que l'âge d'or, comme un regne de félicité et de liberté. Chacun étoit libre dans Israël, dit aussi l'écriture en parlant des commencemens de la théocratie mosaïque; chacun faisoit ce qui lui plaisoit, alloit où il vouloit, et vivoit alors dans l'indépendance, *Unusquisque quod sibi rectum videbatur hoc faciebat.* Jud. 7, 6. Ces heureux tems, où l'on doit appercevoir néanmoins le germe des abus futurs, n'ont pu exister que dans les abords de cet âge mystique, lorsque l'homme étoit encore dans la ferveur de sa morale, et dans l'héroïsme de sa théocratie; et sa félicité, aussi-bien que sa justice, ont dû être passagères, parce que la ferveur et l'héroïsme, qui seuls pouvoient soutenir le surnaturel de ce gouvernement, sont des vertus momentanées, et des saillies religieuses, qui n'ont jamais de durée sur la terre. La véritable et la solide théocratie n'est réservée que pour le ciel; c'est là que l'homme un jour sera sans passions comme la divinité: mais il n'en est pas de même ici bas d'une théocratie terrestre, où le peuple ne peut qu'abuser de sa liberté sous un gouvernement provisoire, et sans consistance, et où ceux qui commandent ne peuvent qu'abuser du pouvoir illimité d'un dieu monarque, qu'il n'est que trop facile de faire

parler. Il est donc ainsi très-vraisemblable que c'est par ces deux excès que la police théocratique s'est autrefois perdue; par l'un, tout l'ancien occident a changé sa liberté en brigandage, et en une vie vagabonde; et par l'autre, tout l'orient s'est vu opprimé par des tyrans.

L'état sauvage des premiers Européens connus, et de tous les peuples de l'Amérique, présente des ombres et des vestiges encore si conformes à quelques-uns des traits de l'âge d'or, qu'on ne doit point être surpris si nous avons été portés à chercher l'origine de cet état d'une grande partie du genre humain dans les suites des malheurs du monde et dans l'abus de ces préjugés théocratiques, qui ont répandu tant d'erreurs par toute la terre. En effet, plus nous avons approfondi les différentes traditions et les usages des peuples sauvages, plus nous y avons trouvé d'objets issus des sources primitives de la fable, et des coutumes relatives aux préventions universelles de la haute antiquité. Nous nous sommes même apperçus quelquefois, que ces vestiges étoient plus purs et mieux motivés chez les Américains et autres peuples barbares et sauvages comme eux, que chez toutes les autres nations de notre hémisphère. Cè seroit entrer dans un trop vaste détail que de parler de ces usages; nous dirons seulement que la vie sauvage n'a été es-

sentiellement qu'une suite de l'impression qu'avoit fait autrefois sur une partie des hommes ; le spectacle des malheurs du monde, qui les en dégoûta, et leur inspira le mépris. Ayant appris alors quelle en étoit l'inconstance et la fragilité, la partie religieuse des premières sociétés crut devoir prendre pour base de sa conduite ici bas, que ce monde n'est qu'un passage. D'où il arriva que les sociétés en général ne s'étant point donné un lien visible, ni un chef sensible pour leur gouvernement dans ce monde, elles ne se réunirent jamais parfaitement, et que des familles s'en séparèrent de bonne heure, et renoncèrent tout à fait à l'esprit de la police humaine pour vivre en pélerins, et pour ne penser qu'à cet avenir qu'elles désiroient, et qu'elles s'attendoient de voir bientôt paroître.

D'abord ces premières générations solitaires furent aussi religieuses qu'elles étoient misérables. Ayant toujours les yeux levés vers le ciel, et ne cherchant à pourvoir qu'à leurs plus pressans besoins, elles n'abusèrent point sans doute de leur oisiveté ni de leur liberté ; mais à mesure qu'en se multipliant elles s'éloignèrent des premiers tems et du gros de la société, elles ne formèrent plus alors que des peuplades errantes et des nations mélancoliques, qui peu-à-peu se sécularisèrent en peuples sauvages et barbares ;

tel a été le triste abus d'un dogme très-saint en lui-même. Le monde n'est qu'un passage, il est vrai, et c'est une vérité des plus utiles à la société, parce que ce passage conduit à une vie plus excellente, que chacun doit chercher à mériter en remplissant ici-bas ses devoirs. Cependant une des plus grandes fautes de la police primitive, est de n'avoir pas mis de sages bornes à ses effets. Ils ont été infiniment pernicieux au bien-être des sociétés, toutes les fois que des événemens ou des terreurs générales ont fait subitement oublier à l'homme qu'il est dans ce monde, parce que Dieu l'y a placé, et qu'il n'y est placé que pour s'acquitter envers la société et envers lui-même, de tous les devoirs où sa naissance et le nom d'homme l'engagent: jamais en contemplant cette vérité, on n'a dû faire abstraction de la société. Le dogme le plus saint n'est vrai que relativement à tout le genre humain; la vie n'est qu'un pélérinage, mais un pélerin n'est qu'un fainéant, et l'homme n'est pas fait pour l'être. Tant qu'il est sur la terre, il y a un centre unique et commun auquel il doit être invisiblement attaché, et dont il ne peut s'écarter sans être déserteur, et déserteur très-criminel, que la police humaine a droit de réclamer. C'est ainsi qu'auroit dû agir et penser la police primitive; mais l'esprit théocratique qui la conduisoit, pouvoit-il être capable

de

de précautions à cet égard ? Il voulut s'élever, et se précipita ; il voulut anticiper sur le régne des justes, et n'engendra que des sauvages et des barbares ; et l'humanité se perdit enfin, parce qu'on ne voulut plus être homme sur la terre. C'est ici sans doute qu'on peut s'appercevoir qu'il en est des erreurs humaines dans leur marche, comme des planetes dans leur cours ; elles ont de même un orbite immense à parcourir, elles y sont vues sous diverses phases et sous différents aspects ; cependant elles sont toujours les mêmes, et reviennent constamment au point d'où elles sont parties, pour recommencer une nouvelle révolution, toutes les fois que l'esprit humain se croit réduit avec la nature dans ces cas extrêmes.

Le gouvernement provisoire qui conduisit à la vie sauvage et vagabonde ceux qui se séparèrent des premières sociétés, produisit un effet tout contraire sur ceux qui y restèrent : il les réduisit au plus dur esclavage. Comme les sociétés n'avoient été dans leur origine que des familles plutôt soumises à une discipline religieuse qu'à une police civile, et que l'excès de leur religion qui les avoit portées à se donner Dieu pour monarque, avoit exigé, avec le mépris du monde, le renoncement total de soi-même, et le sacrifice de sa liberté, de sa raison et de toute propriété, il arriva nécessairement que ces familles s'étant

agrandies et multipliées, et entretenues dans ces principes, leur servitude religieuse se trouva changée en une servitude civile et politique, et qu'au-lieu d'être le sujet du dieu monarque, l'homme ne fut plus que l'esclave des officiers qui commandèrent en son nom.

Les corbeilles, les coffres et les symboles par lesquels on représentoit le souverain, n'étoient rien; mais les ministres qu'on lui donna, furent des hommes, et non des êtres célestes incapables d'abuser d une administration qui leur donnoit tout pouvoir. Comme il n'y a point de traité, ni de convention à faire avec un dieu, la théocratie où il étoit sensé présider, a donc été par sa nature, un gouvernement despotique dont l'Etre suprême étoit le sultan invisible, et dont les ministres théocratiques ont été les visirs, c'est-à-dire les despotes réels. De tous les vices politiques de la théocratie, voilà quel a été le plus fatal aux hommes, et celui qui a préparé les voies au despotisme oriental.

Sans doute que dans les premiers tems les ministres visibles ont été dignes, par leur modération et par leur vertu, de leur maître invisible. Par le bien qu'ils auront d'abord fait aux hommes, ceux-ci se seront accoutumés à reconnoître en eux le pouvoir divin; par la sagesse de leurs premiers ordres, et par l'utilité de leurs premiers

conseils, on se sera habitué à leur obéir, et l'on se sera soumis sans peine à leurs oracles. Peu-à-peu une confiance extrême aura produit une crédulité extrême, par laquelle l'homme prévenu que c'étoit Dieu qui parloit, que c'étoit un souverain immuable qui vouloit, qui commandoit et qui menaçoit, aura cru ne pas devoir résister aux organes du ciel, lors même qu'ils ne faisoient plus que du mal. Arrivé par cette gradation au point de déraison de méconnoître la dignité de la nature humaine, l'homme dans sa misère n'a plus osé lever les yeux vers le ciel, et encore moins sur les tyrans qui le faisoient parler. Fanatique en tout, il adora son esclavage, et crut enfin devoir honorer son dieu et son monarque, par son néant et son indignité. Ces malheureux préjugés sont encore la base de tous les sentimens et de toutes les dispositions des orientaux, envers leurs despotes. Ils s'imaginent que ceux-ci ont de droit divin le pouvoir de faire le bien et le mal, et qu'ils ne doivent trouver rien d'impossible dans l'exécution de leurs volontés. Si ces peuples souffrent; s'ils sont malheureux par les caprices féroces d'un barbare, ils adorent les vues d'une providence impénétrable ; ils reconnoissent les droits et les titres de la tyrannie dans la force et dans la violence, et ne cherchent la solution des procédés illégitimes et cruels dont ils sont les

victimes, que dans des interprétations dévotes et mystiques, ignorant que ces procédés n'ont point d'autre source que l'oubli de la raison et les abus d'un gouvernement surnaturel, qui s'est éternisé dans ces climats, quoique sous un autre appareil.

Les théocraties étant ainsi devenues despotiques à l'abri des préjugés dont elles aveuglèrent les nations, couvrirent la terre de tyrans. Les ministres, pendant bien des siécles, furent les vrais et les seuls souverains du monde; et rien ne leur résistant, ils disposèrent des biens, de l'honneur et de la vie des hommes, comme ils avoient déja disposé de leur raison et de leur esprit. Les tems qui nous ont dérobé l'histoire de cet ancien gouvernement, parce qu'il n'a été qu'un âge d'ignorance profonde et de mensonges, ont à la vérité jetté un voile épais sur les excès de ces officiers; mais la théocratie judaïque, quoique réformée dans sa religion, n'ayant pas été exempte des abus politiques, peut servir à en dévoiler une partie. L'écriture nous expose elle-même quelle a été l'abominable conduite des enfants d'Héli et de Samuël, et nous apprend quels ont été les crimes qui ont mis fin à cette théocratie particulière où régnoit le vrai Dieu. Ces indignes descendans d'Aaron et de Lévi ne rendoient plus la justice au peuple. L'argent rachetoit auprès d'eux les coupables:

on ne pouvoit les aborder sans présens; leurs passions seules étoient leur loi et leur guide; leur vie n'étoit qu'un brigandage; ils enlevoient de force et dévoroient les victimes qu'on destinoit au dieu monarque, qui n'étoit plus qu'un prête-nom; et leur incontinence égalant leur avarice et leur voracité, ils dormoient, dit la bible, avec les femmes qui veilloient à l'entrée du tabernacle. (Reg. l. 1. c. 2. v. 22).

L'écriture passe modestement sur cette anecdote, que l'esprit de vérité n'a pu cependant cacher. Mais si les ministres du vrai Dieu se sont livrés à un tel excès, les ministres théocratiques des anciennes nations l'avoient en cela emporté sur les Hébreux, par l'imposture avec laquelle ils pallièrent leurs désordres. Ils en vinrent par-tout au comble d'insolence de couvrir jusqu'à leurs débauches du manteau de la divinité. C'est d'eux que sortit un nouvel ordre de créatures, qui, dans l'esprit des peuples imbécilles, fut regardé comme une race particulière et divine. Toutes les nations virent alors paroître les demi-dieux et les héros, dont la naissance illustre et les exploits portèrent enfin les hommes à altérer leur premier gouvernement et à passer du régne de ces dieux qu'ils n'avoient jamais pu voir, sous celui de leurs prétendus enfans, qu'ils voyoient au milieu d'eux. C'est ainsi que l'incontinente théo-

cratie commença à se donner des maîtres, et que ce gouvernement fut conduit à sa ruine par le crime et l'abus du pouvoir.

L'âge des demi-dieux a été un âge aussi réel que celui des dieux, mais presqu'aussi obscur. Il a été nécessairement rejetté de l'histoire, qui ne reconnoît que les faits et les tems transmis par des annales constantes et continues. A en juger seulement par les ombres de cette mythologie universelle, qu'on retrouve chez tous les peuples, il paroît que le régne des demi-dieux n'a point été aussi suivi et aussi long que l'avoit été le régne des dieux, et que le fut ensuite le régne des rois, et que les nations n'ont point toujours été assez heureuses pour avoir de ces hommes extraordinaires. Comme ces enfans théocratiques ne pouvoient pas naître tous avec des vertus héroïques qui répondissent à ce préjugé de leur naissance, le plus grand nombre s'en perdoit sans doute dans la foule, et ce n'étoit que de tems en tems que le génie de la naissance et le courage réciproquement sécondés, donnoient à l'univers languissant des protecteurs et des maîtres utiles. A en juger encore par les traditions mytologiques, ces enfans illustres firent la guerre aux tyrans, exterminèrent les brigands, purgèrent la terre des monstres qui l'infectoient, et furent des preux incomparables, qui, comme

les Paladins de nos antiquités gauloises, couroient le monde pour l'amour du genre humain, afin d'y rétablir par-tout le bon ordre, la police et la sureté. Jamais mission sans doute n'a été plus belle et plus utile, surtout dans ces tems où la théocratie primitive n'avoit produit dans le monde que ces maux extrêmes, l'anarchie et la servitude.

La naissance de ces demi-dieux et leurs exploits, concourent ainsi à nous montrer quel étoit de leur tems l'affreux désordre de la police et de la religion parmi le genre humain. Chaque fois qu'il s'élevoit un héros, le sort des sociétés paroissoit se réaliser et se fixer vers l'unité; mais aussi-tôt que ces personnages illustres n'étoient plus, les sociétés retournoient vers leur première théocratie, et retomboient dans leurs premières misères, jusqu'à ce qu'un nouveau libérateur vînt encore les en retirer.

Instruites cependant par leurs fréquentes rechûtes et par les biens qu'elles avoient éprouvé, toutes les fois qu'elles avoient eu un chef visible dans la personne de quelque demi-dieu, les sociétés commencèrent enfin à ouvrir les yeux sur le vice essentiel d'un gouvernement qui n'avoit jamais pu avoir de consistance et de solidité, parceque rien de constant ni de réel n'y avoit représenté l'unité, ni réuni les hommes vers un centre sensible et commun. Le

régne des demi-dieux commença donc à humaniser les préjugés primitifs: et c'est cet état moyen qui conduisit les nations à desirer le régne des rois. Elles se dégoûtèrent insensiblement du régne des ministres théocratiques, qui n'avoient cessé d'abuser du pouvoir des dieux qu'on leur avoit mis en main; et lorsque l'indignation publique fut montée à son comble, elles se soulevèrent contre eux, et placèrent enfin un mortel sur le trône du dieu monarque, qui jusqu'alors n'avoit été représenté que par des symboles muets et stupides.

Le passage de la théocratie à la royauté, se cache, ainsi que tous les faits précédens, dans la nuit la plus sombre; mais nous avons encore les Hébreux dont nous pouvons examiner la conduite particulière dans une révolution semblable, pour en faire ensuite l'application à ce qui s'étoit fait antérieurement chez toutes les autres nations, dont les usages et les prejugés nous tiendront lieu d'annales et de monumens.

Nous avons déja remarqué une des causes de la ruine de la théocratie judaïque dans les désordres de ses ministres; nous devons y en ajouter une seconde, c'est le malheur arrivé dans le même tems à l'arche d'alliance, qui fut prise par les Philistins. Un gouvernement sans police et sans maître ne peut subsister sans doute; or tel étoit dans ces derniers instans le gouvernement

des Hébreux. L'arche d'alliance représentoit le siége de leur suprême souverain en paix comme en guerre; elle étoit son organe et son bras, elle marchoit à la tête des armées comme le char du dieu des combats; on la suivoit comme un général invincible, et jamais à sa suite on n'avoit douté de la victoire. Il n'en fut plus de même après sa défaite et sa prise; quoiqu'elle fut rendue à son peuple, la confiance d'Israël s'étoit affoiblie, et les désordres des ministres ayant encore altéré l'esprit des peuples, ils se soulevèrent, et contraignirent Samuël de leur donner un Roi qui pût marcher à la tête de leurs armées, et leur rendre la justice. A cette demande du peuple, on sait quelle fut alors la réponse de Samuël, et le tableau effrayant qu'il fit de la souveraine puissance. La flatterie et la bassesse y ont trouvé un vaste champ pour faire leur cour aux tyrans; la superstition y a vu des objets dignes de ses rêveries mystiques, mais aucun n'a peut-être reconnu l'esprit théocratique qui le dicta dans le dessein d'effrayer les peuples, et les détourner de leur projet. Comme le gouvernement qui avoit précédé, avoit été un régne où il n'y avoit point eu de milieu entre le dieu monarque et le peuple, où le monarque étoit tout, et où le sujet n'étoit rien, ces dogmes religieux changés avec le tems en préjugés politiques, firent qu'on appliqua à

l'homme monarque toutes les idées qu'on avoit eu de la puissance et de l'autorité suprême du dieu monarque. D'ailleurs, comme le peuple cherchoit moins à changer la théocratie qu'à se dérober aux vexations des ministres théocratiques qui avoient abusé des oracles et des emblêmes muets de la divinité, il fit peu d'attention à l'odieux tableau qui n'étoit fait que pour l'effrayer, et content d'avoir à l'avenir un emblême vivant de la divinité, il s'écria : N'importe ; il nous faut un Roi qui marche devant nous, qui commande nos armées, et qui nous protege contre nos ennemis. Cette étrange conduite sembleroit ici nous montrer qu'il y auroit eu des nations qui se seroient, par des actes authentiques, soumises à l'esclavage, si ce détail ne nous prouvoit évidemment que dans cet instant, les nations encore animées de toutes les préventions religieuses qu'elles avoient toujours eu pour la théocratie, furent de nouveau aveuglées et trompées par ses faux principes. Quoique dégoûté du ministère sacerdotal, l'homme, en demandant un Roi, n'eut aucun dessein d'abroger son ancien gouvernement ; il crut en cela ne faire qu'une réforme dans l'image et dans l'organe du dieu monarque, qui fut toujours regardé comme l'unique et le véritable maître, ainsi que le prouve le régne même des rois Hébreux, qui ne fut qu'un régne précaire où les prophêtes éle-

voient ceux que Dieu leur désignoit, et comme le confirme sans peine ce titre auguste qu'ont conservé les rois de la terre, *image de la divinité.*

La première élection des souverains n'a donc point été une véritable élection, ni le gouvernement d'un seul nouveau gouvernement. Les principes primitifs ne firent que se renouveller sous un autre aspect, et les nations n'ont cru voir dans cette révolution qu'un changement et qu'une réforme dans l'image théocratique de la divinité. Le premier homme dont on fit cette image, n'y entra pour rien ; ce ne fut pas lui qu'on considéra directement : on en agit d'abord envers lui comme on en avoit agi originairement avec les premiers symboles de fonte ou de métal, qui n'avoient été que des signes relatifs ; et l'esprit, et l'imagination des peuples, restèrent toujours fixés sur le monarque invisible et suprême. Mais ce nouvel appareil ayant porté les hommes à faire une nouvelle application de leurs faux principes et de leurs anciens préjugés, les conduisit à de nouveaux abus, et au despotisme absolu. Le premier âge de la théocratie avoit rendu la terre idolâtre, parce qu'on y traita Dieu comme un homme. Le second la rendit esclave, parce qu'on y traita l'homme comme un Dieu. La même imbécillité, qui avoit autrefois donné une maison, une table et des

femmes à la divinité, en donna les attributs, les rayons et la foudre à un simple mortel : contraste bizarre, et conduite toujours déplorable, qui firent la honte et le malheur de ces sociétés, qui continuèrent toujours à chercher les principes de la police humaine ailleurs que dans la nature et dans la raison.

La seule précaution dont les hommes s'avisèrent, lorsqu'ils commencèrent à représenter leur dieu monarque par un de leurs semblables, fut de chercher l'homme le plus beau et le plus grand ; c'est ce que l'on voit par l'histoire de toutes les anciennes nations. Elles prenoient bien plus garde à la taille et aux qualités du corps qu'à celles de l'esprit ; parce qu'il ne s'agissoit uniquement dans ces primitives élections que de représenter la divinité sous une apparence qui répondît à l'idée qu'on se formoit d'elle, et qu'à l'égard de la conduite du gouvernement, ce n'étoit point sur l'esprit du représentant, mais sur l'esprit de l'inspiration du dieu monarque que l'on comptoit toujours. Ces nations s'imaginèrent qu'il se révéleroit à ces nouveaux symboles, ainsi qu'elles pensoient qu'il s'étoit révélé aux anciens. Elles ne furent cependant pas assez stupides pour croire qu'un mortel ordinaire pût avoir par lui-même le grand privilége d'être en relation avec la divinité; mais comme elles avoient ci-devant inventé des usages pour faire descendre sur des

symboles de pierre et de métal, une vertu particulière et surnaturelle, elles crurent devoir aussi les pratiquer vis-à-vis des symboles humains; et ce ne fut qu'après ces formalités que tout leur paroissant égal et dans l'ordre, elles ne virent plus dans le nouveau représentant qu'un mortel changé, et qu'un homme extraordinaire dont on exigea des oracles, et qui devint l'objet de l'adoration publique.

Si nous voulions donc fouiller dans les titres de ces superbes despotes de l'Asie, qui ont si souvent fait gémir la nature humaine, nous ne pourrions en trouver que de honteux et de déshonorans pour eux ; nous verrions dans les monumens de l'ancienne Ethiopie, que ces souverains, qui, selon Strabon, ne se montroient à leurs peuples que derrière un voile, avoient eu pour prédécesseurs des chiens, auxquels on avoit donné des hommes pour officiers et pour ministres. Ces chiens, pendant de longs âges, avoient été les rois théocratiques de cette contrée, c'est-à-dire, les représentans du dieu monarque; c'étoit dans leurs cris, leurs allures et leurs divers mouvemens qu'on cherchoit les ordres et les volontés de la suprême puissance, dont on les avoit fait le symbole et l'image provisoire. Telle a été sans doute la source de ce culte absurde, que l'Egypte a rendu à certains animaux. Il n'a pu être qu'une suite de cet antique et stupide gouvernement;

et l'idolâtrie d'Israël dans le désert, semble nous en donner une preuve évidente. Comme ce peuple ne voyoit pas revenir son conducteur, qui faisoit une longue retraite sur le Mont Sinaï, il le crut perdu tout à-fait; et courant vers Aaron, il lui dit: Faites-nous un veau qui marche devant nous; car nous ne savons ce qu'est devenu ce Moïse qui nous a tirés d'Egypte. Raisonnement bizarre, dont le véritable esprit n'a point encore été connu, mais qui justifie, ce semble, pleinement l'origine que nous devons à l'idolâtrie et au despotisme; c'est qu'il y a eu des tems où un chien, un veau, ou un homme placé à la tête d'une société, n'ont été par cette société qu'une seule et même chose, et où l'on se portoit vers l'un ou vers l'autre de ces symboles, suivant que les circonstances le demandoient, sans que l'on crût pour cela rien innover dans le systême du gouvernement. C'est dans le même esprit que ces Hébreux retournèrent si constamment aux idoles pendant leur théocratie. Toutes les fois qu'ils ne voyoient plus au milieu d'eux quelque juge inspiré ou quelqu'homme suscité de Dieu, il falloit alors retourner vers Malach ou vers Chamos, pour y chercher un autre représentant, comme on avoit autrefois couru au veau d'or pendant la disparition de Moyse.

Présentement arrivé où commence l'histoire *connue* des tems connus, il nous sera plus facile

d'en suivre le despotisme et de vérifier l'origine par sa conduite et par ses usages. L'homme élevé à ce comble de grandeur et de gloire, d'être regardé sur la terre comme l'organe du dieu monarque, et à cet excès de puissance de pouvoir agir, vouloir et commander souverainement en son nom, succomba presqu'aussi-tôt sous un fardeau qui n'est point fait pour l'homme. L'illusion de sa dignité lui fit méconnoître ce qu'il y avoit en elle de réellement grand et de réellement vrai, et les rayons de l'Etre suprême dont son diadême fut orné, l'éblouirent à un point qu'il ne vit plus le genre humain, et qu'il ne se vit plus lui-même abandonné de la raison publique qui ne voulut plus voir en lui un mortel ordinaire, mais une idole vivante inspirée du ciel. Il auroit fallu que le seul sentiment de sa dignité lui eût dicté l'équité, la modération, la douceur, et ce fut cette dignité même qui le porta vers tous les excès contraires. Il auroit fallu qu'un tel homme rentrât souvent en lui-même, mais tout ce qui l'environnoit, l'en faisoit sortir, et l'en tenoit toujours éloigné. Eh! comment un mortel auroit-il pu se sentir et se reconnoître? il se vit décoré de tous les titres sublimes dûs à la divinité, et qui avoient été ci-devant portés par les idoles et ses autres emblêmes. Tout le cérémonial dû au dieu monarque fut rempli devant

l'homme monarque. Adoré comme celui dont il devint à son tour le représentant, il fut de même regardé comme infaillible et immuable ; tout l'univers lui dut, il ne dut rien à l'univers. Ses volontés devinrent les arrêts du ciel, ces férocités furent regardées comme des jugemens d'en-haut. Enfin cet emblême vivant du dieu monarque surpassa en tout l'affreux tableau qui en avoit été fait autrefois aux Hébreux. Tous les peuples souscrivirent comme Israël à leurs droits cruels et à leurs priviléges insensés ; ils en gémirent tous par la suite, mais ce fut en oubliant de plus en plus la dignité de la nature humaine, et en humiliant leur front dans la poussière, ou bien en se portant vers des actions lâches et atroces, méconnoissant également cette raison qui seule pouvoit être leur médiatrice. Il ne faut pas être fort versé dans l'histoire, pour reconnoître ici le gouvernement de l'orient depuis tous les tems connus. Sur seize cent despostes qui y ont régné, à peine en peut-on trouver deux ou trois qui aient mérité le nom d'homme ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les antiques préjugés, qui ont donné naissance au despotisme, subsistent encore dans l'esprit des Asiatiques, et le perpétuent dans la plus belle partie du monde dont ils n'ont fait qu'un désert malheureux. Nous abrégerons cette triste peinture : chaque lecteur instrui

instruit en se rappellant les maux infinis que ce gouvernement a fait sur la terre, retrouvera toujours cette longue chaîne d'événemens et d'erreurs, et les suites funestes de tous les faux principes des premières sociétés.

C'est pour eux seuls que la religion et la police se sont insensiblement changées en fantômes monstrueux, qui ont engendré l'idolâtrie et le despotisme, dont la fraternité est si étroite, qu'ils ne sont qu'une seule et même chose. Voilà quels ont été les fruits amers des sublimes spéculations d'une théocratie chimérique, qui, pour anticiper sur le céleste avenir, a dédaigné de penser à la terre, dont elle croyoit la fin prochaine.

Pour achever de constater ces grandes vérités, jettons un coup d'œil sur le cérémonial et sur les principaux usages des souverains despotiques, qui humilient encore la plus grande partie des nations, en y faisant reconnoître les usages et les principes de la théocratie primitive. Ce sera sans doute mettre le dernier sceau de l'évidence à ces annales du genre humain. Cette partie de notre carrière seroit immense, si nous n'y mettions des bornes, ainsi que nous en avons mis à tout ce que nous avons parcouru. Historiens anciens et modernes, voyageurs, tous concourent à nous montrer les droits du dieu monarque dans la cour des despotes; et ce qu'il y a de remar-

quable, c'est que tous les écrivains n'ont écrit et n'ont vu qu'en aveugles les différens objets qu'ils ont tâché de nous représenter.

Tu ne paroîtras jamais devant moi les mains vuides, disoit autrefois aux sociétés théocratiques le dieu monarque par la bouche de ses officiers. (Exod. 73, 15). Tel est sans doute le titre ignoré de ces despotes Asiatiques devant lesquels aucun homme ne peut se présenter sans apporter son offrande. Ce n'est donc point dans l'orgueil ni dans l'avarice des souverains, qu'il faut chercher l'origine de cet usage onéreux, mais dans les préjugés primitifs qui ont changé une leçon de morale en une étiquette politique. C'est parce que toutes choses viennent ici-bas de l'Etre suprême, qu'un gouvernement religieux avoit exigé qu'on lui fît à chaque instant l'hommage des biens que l'on ne tenoit que de lui; il falloit même s'offrir soi-même, car quel est l'homme qui ne soit du domaine de son créateur? Tous les Hébreux, par exemple, se regardoient comme les esclaves nés de leur suprême monarque. Tous ceux que j'ai tirés des misères d'Egypte, leur disoit-il, sont mes esclaves; ils sont à moi, c'est mon bien et mon héritage. Et cet esclavage étoit si réel, qu'il falloit racheter les premiers nés des hommes, et payer un droit de rachat au ministère public. Ce précepte s'étendoit aussi sur les animaux; l'homme et la bête devoient être assujettis à la même loi,

parce qu'ils appartenoient également au monarque suprême. Il en a été de même des autres loix théocratiques, moralement vraies, et politiquement fausses. Leur mauvaise application en fit dès les premiers tems les principes fondamentaux de la future servitude des nations. Ces loix n'inspiroient que terreur, et ne parloient que de châtimens, parce qu'on ne pouvoit que par de continuels efforts, maintenir les sociétés dans la sphère surnaturelle où l'on avoit porté leur police et leur gouvernement. Le monarque chez les Juifs endurcis et chez toutes les autres nations, étoit moins regardé comme un pere et comme un dieu de paix que comme un ange exterminateur. Le mobile de la théocratie avoit donc été la crainte, elle le fut aussi du despotisme. Le dieu des Scithes étoit représenté par une épée; le vrai Dieu chez les Hébreux étoit aussi obligé, à cause de leur caractère, de les menacer continuellement. Tremblez devant mon sanctuaire, leur écrivit-il; quiconque approchera du lieu où je réside, sera puni de mort. Et ce langage vrai quelquefois dans la bouche de la religion, fut ensuite ridiculement adopté des despotes Asiatiques, afin de contrefaire en tout la divinité. Chez les Perses et chez les Medes, on ne pouvoit voir son roi, comme on ne pouvoit voir son dieu sans mourir, et ce fut-là le

principe de cette invisibilité que les princes orientaux ont affecté dans tous les tems.

La superstition judaïque qui s'étoit imaginée qu'elle ne pouvoit prononcer le nom terrible de Jehovah, qui étoit le grand nom de son monarque, nous a transmis par-là une des étiquettes de cette théocratie primitive, dont l'esprit altéra quelquefois la théocratie judaïque, et qui s'est aussi conservé dans le gouvernement oriental. On y a toujours eu pour principe de cacher le vrai nom du souverain. C'est un crime de leze-majesté de le prononcer à Siam; et dans la Perse les ordonnances du Prince ne commencent point par son nom, ainsi qu'en Europe, mais par ces mots ridicules et amphatiques: un commandement est sorti de celui auquel l'univers doit obéir. (Chard. tom. 6. chap. 11). En conséquence de cet usage théocratique, les princes orientaux ne sont connus de leurs sujets que par des surnoms. Jamais les historiens Grecs n'ont pu savoir autrefois les véritables noms des rois de Perse, qui se cachoient aux étrangers comme à leurs sujets sous des épithètes attachées à leur souveraine puissance. Hérodote nous dit, liv. 5, que Darius signifie exterminateur; et nous pouvons l'en croire, c'est un vrai surnom de despote.

Comme il n'y a qu'un Dieu dans l'univers, et

que c'est une vérité qui n'a jamais été totalement obscurcie, les premiers mortels qui le représentèrent, ne manquèrent point aussi de penser qu'il ne falloit qu'un souverain dans le monde. Le dogme de l'unité de Dieu a donc aussi donné lieu au dogme despotique de l'unité de puissance; c'est-à-dire au titre de monarque universel, que tous les despotes se sont arrogé, et qu'ils ont presque toujours cherché à réaliser, en étendant les bornes de leur empire, en détruisant autour d'eux ce qu'ils ne pouvoient posséder, et en méprisant ce que la foiblesse de leurs bras ne pouvoit atteindre. Sous ce point de vue, leurs vastes conquêtes ont été presque toutes des guerres de religion, et leur intolérance politique n'a été dans son principe qu'une intolérance religieuse.

Si nous portons nos yeux sur quelques-uns de ces états orientaux qui ont eu pour particulière origine la sécularisation des grands-prêtres des anciennes théocraties, qui, en quelques lieux, se sont rendus souverains héréditaires, nous y verrons ces images théocratiques afficher jusqu'à l'éternité même du dieu monarque dont ils ont envahi le trône. C'est un dogme reçu en certains lieux de l'Asie, que le grand Lama des Tartares, et que le Kulucha des Calmoucs ne meurent jamais, et qu'ils sont immuables et éternels comme l'Etre suprême dont ils sont les organes. Ce dogme

qui se soutient dans l'Asie par l'imposture, depuis une infinité de siécles, est aussi reçu dans l'Abyssinie ; mais il y est spirituellement plus mitigé, parce qu'on y a éludé l'absurdité par la cruauté. On y empêche le Chitome, ou prêtre universel, de mourir naturellement. S'il est malade, on l'étouffe ; s'il est vieux, on l'assomme, et en cela il est traité comme l'Apis de l'ancienne Memphis, que l'on noyoit dévotement dans le Nil, lorsqu'il étoit caduc, de peur sans doute, que par une mort naturelle, il ne choquât l'éternité du dieu monarque qu'il représentoit. Ces abominables usages nous dévoilent quelle est l'antiquité de leur origine. Contraires au bien-être des souverains, ils ne sont donc point de leur invention ; si les despotes ont hérité des suprême savantages de la théocratie, ils ont aussi été les esclaves et les victimes des ridicules et cruels préjugés dont elle avoit rempli l'esprit des nations. Au royaume de Saba, dit Diodore, on lapidoit les princes qui se montroient, et qui sortoient de leur palais ; c'est qu'ils manquoient à l'étiquette de l'invisibilité : nouvelle preuve de ce que nous venons de dire. Mais quel constraste allons-nous présenter ? ce sont tous les despotes commandant à la nature même. Là, ils font fouetter les mers indociles, renversent les montagnes qui s'opposent à leur passage ; ici ils se disent les maîtres de toutes les terres,

de toutes les mers, de tous les fleuves, et se regardent comme les dieux souverains de tous les dieux de l'univers. Tous les Historiens moralistes qui ont remarqué ces traits de l'ancien despotisme, n'ont vu dans ces extravagances que les folies particulières de quelques princes insensés; mais pour nous, nous n'y devons voir qu'une conduite autorisée et reçue dans le plan des anciens gouvernemens. Ces folies n'ont rien eu de personnel; mais elles ont été l'ouvrage de ce vice universel, qui avoit infecté la police de toutes les nations.

L'Amérique qui n'a pas moins conservé que l'Asie une multitude de ces erreurs théocratiques, nous en présente ici une des plus remarquables dans le serment que les souverains du Mexique faisoient à leur couronnement, et dans l'engagement qu'ils contractoient lorsqu'ils montoient sur le trône. Ils juroient et promettoient que pendant la durée de leur régne les pluies tomberoient à propos dans leur empire; que les fleuves ni les rivières ne se déborderoient point; que les campagnes seroient fertiles, et que leurs sujets ne recevroient du ciel ni du soleil aucunes malignes influences. Quel a donc été l'énorme fardeau dont l'homme se trouva chargé aussi-tôt qu'à la place des symboles brutes et inanimés de la première théocratie, on en eut fait l'image de la divi-

nité ! Il fallut donc qu'il fût le garant de toutes les calamités naturelles qu'il ne pouvoit produire ni empêcher, et la source des biens qu'il ne pouvoit donner. Par-là les souverains se virent confondus avec ces vaines idoles qui avoient encore eu moins de pouvoir qu'eux; et les nations imbécilles les obligèrent de même à se comporter en dieux, lorsqu'elles n'auroient dû, en les mettant à la tête des sociétés, qu'exiger qu'ils se comportassent toujours en hommes, et qu'ils n'oubliassent jamais qu'ils étoient, par leur nature et par leur foiblesse, égaux à tous ceux qui se soumettoient à eux, sous l'abri commun de l'humanité, de la raison et des loix. Parce que ces anciens peuples ont trop demandé à leurs souverains, ils n'en ont rien obtenu; le despotisme est devenu une autorité sans bornes; et l'impossibilité où il a été de faire les biens extrêmes qu'on lui demandoit, n'a pu lui laisser d'autre moyen de manifester son énorme puissance, que celui de faire des extravagances et des maux extrêmes. Tout ceci ne prouve-t-il pas encore que le despotisme n'est qu'une idolâtrie aussi stupide devant l'homme raisonnable, que criminelle devant l'homme religieux. L'Amérique pouvoit tenir cet usage de l'Afrique, où tous les despotes sont encore des dieux de plein exercice. Aux royaumes de Toloca, d'Agag, de Monomo-

tapa, de Loango, &c. c'est à leurs souverains que les peuples ont recours pour obtenir de la pluie ou de la sécheresse. C'est eux que l'on prie pour éloigner la peste, pour guérir les maladies, pour faire cesser la stérilité ou la famine; et dans toutes les saisons de l'année, on les invoque contre le tonnerre et les orages, et dans toutes les circonstances enfin où l'on a besoin d'un secours surnaturel. L'Asie moderne n'accorde pas moins de pouvoir à quelques-uns de ses souverains; plusieurs prétendent encore rendre la santé aux malades. Les rois de Siam commandent aux élémens et au génies mal-faisans; et ils leur défendent de gâter les biens de la terre; et comme quelques anciens rois d'Egypte, ils ordonnent aux rivières débordées de rentrer dans leur lit, et de cesser leurs ravages.

Nous pouvons mettre aussi au rang des priviléges insensés de la théocratie primitive, l'abus que les souverains orientaux ont toujours fait de cette foible moitié du genre humain, qu'ils enferment dans leurs serrails, moins pour servir à des plaisirs que la polygamie de leur pays semble leur permettre, que comme une étiquette d'une puissance plus qu'humaine, d'une grandeur surnaturelle en tout. En se rappellant ce que nous avons dit ci-devant des femmes que l'incontinente théocratie avoit données au Dieu monarque, et

des devoirs honteux auxquels elle avoit asservi sa virginité, on ne doutera pas que les symboles des dieux n'aient aussi hérité de ce tribut infâme, puisque dans les Indes on marie encore solemnellement des idoles de pierre, et que dans l'ancienne Lybie, comme le rapporte Hérodote au liv. 4, les pères qui marioient leurs filles, étoient obligés de les amener au Prince la première nuit de leurs noces pour lui offrir le droit du Seigneur. Ces deux anecdotes suffisent sans doute pour montrer l'origine et la succession d'une étiquette que les despotes ont nécessairement dû tenir d'une administration qui avoit avant eux perverti la morale et abusé de la nature humaine.

La source du despotisme ainsi connue, il nous reste pour completter aussi l'analyse de son histoire, d'esquisser quel a été son sort et sa destinée envers les ministres théocratiques, qui survécurent à la ruine de leur première puissance. La révolution qui plaça les despotes sur le trône du Dieu monarque, n'a pu se faire sans doute sans exciter et produire beaucoup de disputes entre les anciens et les nouveaux maîtres. L'ordre théocratique dut-il voir tranquillement la cause du Dieu monarque intéressée ? l'élection d'un roi pouvoit être *une rébellion* regardée en même tems comme une rébellion et comme une idolâtrie. Que de fortes raisons pour inquiéter les rois, et pour

tourmenter les peuples ! Cet ordre fut le premier ennemi des empires naissans et de la police humaine. Il ne cessa de parler au nom du Monarque invisible, pour s'assujettir le monarque visible; et c'est depuis cette époque que l'on a souvent vu les deux dignités suprêmes se disputer la primauté, lutter l'une contre l'autre dans le plein et dans le vuide, et se donner alternativement des bornes et des limites idéales, qu'elles ont alternativement franchies, suivant qu'elles ont été plus ou moins secondées des peuples indécis et flottans entre la superstition et le progrès des connoissances.

Un reste de respect et d'habitude ayant laissé subsister les anciens symboles de pierre et de métal qu'on auroit dû supprimer, parce que les symboles humains devoient en tenir lieu, ils restèrent sous la direction de leurs anciens officiers, qui n'eurent plus d'autre occupation que celle de les faire valoir de leur mieux, afin d'attirer de leur côté par un culte religieux, les peuples qu'un culte politique attiroit puissamment vers un autre objet. La diversion a dû être forte sans doute dès les commencemens de la royauté; mais les désordres des Princes ayant bientôt diminué l'affection qu'on devoit à leur trône, les hommes retournèrent aux autels des dieux et aux oracles, et rendirent à l'ordre théocratique presque toute sa

première autorité. Ces ministres donnèrent bientôt sur les despotes eux-mêmes : les symboles de pierre commandèrent aux symboles vivans ; la constitution des états devint double et ambigue, et la réforme que les peuples avoient cru mettre dans leur premier gouvernement, ne servit qu'à placer une théocratie politique à côté d'une théocratie religieuse, c'est-à-dire, qu'à les rendre plus malheureux en doublant leurs chaînes avec leurs préjugés.

La personne même des despotes ne se ressentit que trop du vice de leur origine. Si les nations se sont avisées quelquefois d'enchaîner les statues de leurs dieux, elles en ont aussi usé de même envers les symboles humains ; c'est ce que nous avons déja remarqué chez les peuples de Saba et d'Abissinie, où les souverains étoient le jouet et la victime des préjugés qui leur avoient donné une existence funeste par ces faux titres. De plus, comme l'origine des premiers despotes, et l'origine de tous les simulacres des dieux, étoient la même, les ministres théocratiques les regardèrent souvent comme des meubles du sanctuaire ; et les considérant sous les mêmes points de vue que ces idoles primitives qu'ils décoroient de leurs fantaisies, et qu'ils faisoient paroître ou disparoître à leur gré, ils se crurent de même en droit de changer sur le trône comme sur l'autel, ces nouvelles images du Dieu monarque, dont ils se croyoient eux

seuls véritables ministres. Voilà quel a été le titre dont se sont particulièrement servi contre les Souverains de l'ancienne Ethiopie, les ministres idolâtres du temple de Meroé. » Quand il leur en » prenoit envie, dit Diodore de Sicile, liv. 3, ils » écrivoient aux monarques que les dieux leur or- » donnoient de mourir, et qu'ils ne pouvoient sans » crime désobéir au jugement du ciel. Ils ajou- » toient à cet ordre plusieurs autres raisons qui » surprenoient aisément des hommes simples, » prévenus par l'antiquité de la coutume, et qui » n'avoient pas le génie de résister à ces comman- » demens injustes. Cet usage y subsista pendant » une longue suite de siécles, et les Princes se » soumirent à toutes ces cruelles ordonnances sans » autre contrainte que leur propre superstition. » Ce ne fut que sous Ptolomée second, qu'un » prince, nommé Ergamenes, instruit dans la » philosophie des Grecs, ayant reçu un ordre » semblable, osa le premier secouer le joug; il » prit, continue notre auteur, une résolution » vraiment digne d'un Roi; il assembla son ar- » mée, et marcha contre le temple, détruisit » l'idole avec ses ministres, et réforma le culte.

C'est sans doute l'expérience de ces tristes excès qui avoit porté dans la plus haute antiquité plusieurs peuples à reconnoître dans leurs Souverains les deux dignités suprêmes dont la division n'a-

voit pu produire que des effets funestes. On avoit vu en effet, dès les premiers tems connus, le sacerdoce souvent uni à l'empire, et des nations penser que le Souverain d'un état en devoit être le premier magistrat. Cependant l'union du diadême et de la tiare ne fut pas chez ces nations sans vice et sans inconvénient, parce que chez plusieurs d'entr'elles, le trône n'étoit autre chose que l'autel même qui s'étoit sécularisé, et que chez toutes on cherchoit les titres de cette union dans des préventions théocratiques et mystiques, toutes opposées au bien-être des sociétés.

Nous terminerons ici l'histoire du despotisme; nous avons vu son origine ses usages et ses faux titres; nous avons suivi les crimes et les malheurs des despotes dont on ne peut accuser que le vice de l'administration surnaturelle qui leur avoit été donnée.

La théocratie, dans son premier âge, avoit pris les hommes pour des justes; le despotisme les a ensuite regardés comme des méchans. L'une avoit voulu afficher le ciel, l'autre n'a représenté que les enfers; et ces deux gouvernemens, en supportant des principes extrêmes qui ne sont point faits pour la terre, ont fait ensemble le malheur du genre humain dont ils ont changé le caractère et perverti la raison.

L'idolâtrie est venue s'emparer du trône élevé

au Dieu monarque, elle en a fait son autel; le despotisme a envahi son autel, il en a fait son trône, et une servitude sans bornes a pris la place de cette précieuse liberté qu'on a voulu afficher et conserver par des moyens surnaturels. Ce gouvernement n'est donc qu'une théocratie payenne, puisqu'il en a tous les usages, tous les titres, et toute l'absurdité.

Arrivé au terme où l'abus du pouvoir despotique va faire paroître en diverses contrées le gouvernement républicain, c'est ici que dans cette multitude de nations anciennes, qui ont toutes été soumises à une puissance unique et absolue, on va reconnoître dans quelques-unes cette action physique, qui concourt à fortifier ou à affoiblir les préjugés qui commandent ordinairement aux nations de la terre, avec plus d'empire que leurs climats.

Lorsque les abus de la première théocratie avoient produit l'anarchie et l'esclavage, l'anarchie avoit été le partage de l'occident, dont tous les peuples devinrent errans et sauvages, et la servitude avoit été le sort des nations *sauvages* orientales. Les abus du despotisme ayant ensuite fait gémir l'humanité, et ces abus s'étant introduits dans l'Europe par les législations et les colonies Asiatiques, qui y répandirent une seconde fois leurs préjugés et leurs faux principes;

cette partie du monde sentit encore la force de son climat : elle souffrit, s'il est vrai, pendant quelque tems; mais à la fin l'esprit de l'occident renversa dans la Grèce et dans l'Italie le siége des tyrans qui s'y étoient élevés de toutes parts : et pour rendre aux Européens l'honneur et la liberté qu'on leur avoit ravi, cet esprit établit pour tous le gouvernement républicain, le croyant le plus capable de rendre les hommes heureux et libres.

On ne s'attend pas sans doute à voir renaître dans cette révolution les préjugés antiques de la théocratie primitive, jamais les historiens Grecs ou Romains ne nous ont parlé de catéchimère mystique, et ils sont d'accord ensemble pour nous montrer l'origine des républiques, dans la raison perfectionnée des peuples et dans les connoissances politiques des plus profonds législateurs. Nous craindrions donc d'avancer un paradoxe en disant le contraire, si nous n'étions soutenus et éclairés par le fil naturel de cette grande chaîne des erreurs humaines que nous avons parcourues jusqu'ici avec succès, et qui va de même se prolonger dans les âges que l'on a cru les plus philosophes et les plus sages. Loin que les préjugés théocratiques fussent éteints lorsque l'on chassa d'Athènes les Pisistrates et les Tarquins de Rome, ce fut alors qu'ils se réveillèrent plus que jamais; ils influèrent encore

encore sur ce plan de nouveaux gouvernemens ; et comme ils dictèrent les projets de liberté qu'on imagina de toutes parts, ils furent aussi la source de tous les vices politiques dont les législations républicaines ont été affectées et troublées.

Le premier acte du peuple d'Athènes après sa délivrance, fut d'élever une statue à Jupiter, et de lui donner le titre de Roi, ne voulant point en avoir d'autre dans l'avenir. Ce peuple ne fit donc autre chose alors que rétablir le régne du Dieu monarque, et la théocratie lui parut donc le véritable et le seul moyen de faire revivre cet ancien âge d'or, où les sociétés heureuses et libres n'avoient eu d'autre souverain que le Dieu qu'elles invoquoient.

Le gouvernement d'un roi théocratique, et la nécessité de sa présence dans toute société, tenoit tellement alors à la religion des peuples de l'Europe, que malgré l'horreur qu'ils avoient conçue pour les Rois, ils se crurent néanmoins obligés d'en conserver l'ombre, lorsqu'ils en anéantissoient la réalité. Les Athéniens et les Romains en reléguèrent le nom dans le sacerdoce ; et les uns en créant un Roi des augures, et les autres un Roi des sacrifices, s'imaginèrent satisfaire par-là aux préjugés qui exigeoient que telles ou telles fonctions ne fussent faites que par des images théocratiques. Il est vrai qu'ils eurent un grand soin de renfermer dans des bornes

très étroites le pouvoir de ces prêtres rois; on ne leur donna qu'un faux titre et quelques vaines distinctions ; mais il arriva que le peuple ne reconnoissant pour maître que des dieux invisibles, ne forma qu'une société qui n'eut de l'unité que sous une fausse spéculation, et que chacun en voulut être le maître et le centre; et comme ce centre fut par-tout, il ne se trouva nulle part.

Nous dirons de plus que lorsque ces premiers républicains anéantirent les Rois, en conservant cependant la royauté, ils y furent encore portés par un reste de ce préjugé antique qui avoit engagé les primitives sociétés à vivre dans l'attente du régne du Dieu monarque, dont la ruine du monde leur avoit fait croire l'arrivée instante et prochaine. C'étoit cette fausse opinion qui avoit porté ces sociétés à ne se réunir que sous un gouvernement figuré, et à ne se donner qu'une administration provisoire. Or on a tout lieu de croire que les républicains ont eu dans leur tems quelques motifs semblables, parce qu'on retrouve chez eux toutes les ombres de cette attente chimérique. L'Oracle de Delphes promettoit aux Grecs un roi futur, et les Sybilles des Romains leur avoient aussi annoncé pour l'avenir un monarque qui les rendroit heureux, et qui étendroit leur domination par toute la terre. Ce n'a même été qu'à l'abri de cet oracle corrompu que Rome marcha toujours

d'un pas ferme et sûr à l'empire du monde, et que les Césars s'en emparèrent ensuite. Tous ces oracles religieux n'avoient point eu d'autres principes que l'unité future du régne du Dieu monarque, qui avoit jetté dans toutes les sociétés cette ambition turbulante qui a tant de fois ravagé l'univers, et qui a porté tous les anciens conquérans à se regarder comme des dieux ou comme les enfans des dieux.

Après la destruction des rois d'Israël et de Juda, et le retour de la captivité, les Hébreux en agirent à peu près comme les autres républiques. Ils ne rétablirent point la royauté ni même le nom de roi; mais ils en donnèrent la puissance et l'autorité à l'ordre sacerdotal, et du reste ils vécurent dans l'espérance qu'ils auroient un jour un monarque qui leur assujettiroit tous les peuples de la terre; mais ce faux dogme fut ce qui causa leur ruine totale. Ils confondirent cette attente chimérique et charnelle avec l'attente particulière où ils devoient être de notre Messie dont le dogme n'avoit aucun rapport aux folies des nations. Au lieu de n'espérer qu'en cet homme de douleur et ce Dieu caché, qui avoit été promis à leurs pères, les Juifs ne cherchèrent qu'un prince, qu'un conquérant, et qu'un grand Roi politique. Après avoir troublé toute l'Asie pour trouver leur fantôme, bientôt ils se dévorèrent les uns les autres; et les

Romains indignés engloutirent enfin ces foibles rivaux de leur puissance et de leur ambition religieuse. Cette frivole attente des nations, n'ayant été autre dans son principe que celle du Dieu monarque, dont la descente ne doit arriver qu'à la fin des tems, elle ne manqua pas de rappeller par la suite les autres dogmes qui en sont inséparables, et de ranimer toutes les antiques terreurs de la fin du monde : aussi vit-on dans ces mêmes circonstances où la république Romaine alloit se changer en monarchie, les devins de la Toscane annoncer, dès le tems de Sylla et de Marius, l'approche de la révolution des siécles, et les faux oracles de l'Asie semer parmi les nations ces alarmes et ces fausses terreurs qui ont agi si puissamment sur les premiers siécles de notre ère, et qui ont alors produit des effets assez semblables à ceux des âges primitifs.

Par cette courte exposition d'une des grandes énigmes de l'histoire du moyen âge, l'on peut juger qu'il s'en falloit beaucoup que les préjugés de l'ancienne théocratie fussent effacés de l'esprit des anciens Européens. En proclamant donc un Dieu, pour le roi de leur république naissante, ils adoptèrent nécessairement tous les abus et tous les usages qui devoient être la suite de ce premier acte; et en le renouvellant, ils s'efforcèrent aussi de ramener les sociétés à cet ancien âge d'or et à

ce régne surnaturel de justice, de liberté et de simplicité qui en avoit fait le bonheur. Ils ignoroient alors que cet état n'avoit été dans son tems que la suite des anciens malheurs du monde, et l'effet d'une vertu momentanée et d'une situation extrême qui n'étant pas l'état habituel du genre humain sur la terre, ne peut faire la base d'une constitution politique, qu'on ne doit asseoir que sur un milieu fixe et invariable. Ce fut donc dans ces principes plus brillants que solides, qu'on alla puiser toutes les institutions qui devoient donner la liberté à chaque citoyen, et l'on fonda cette liberté sur l'égalité de puissance, parce qu'on avoit encore oublié que les anciens n'avoient eu qu'une égalité de misères. Comme on s'imagina que cette égalité, que milles causes physiques et morales ont toujours écartée et écarteront toujours de la terre; comme on s'imagina, dis-je, que cette égalité étoit de l'essence de la liberté, tous les membres d'une république se dirent égaux, ils furent tous rois, tous législateurs ou participans à la législation. Pour maintenir ces glorieuses et dangereuses chimères, il n'y eut point d'état républicain qui ne se vit forcé d'avoir recours à des moyens violens et surnaturels. Le mépris des richesses, la communauté des biens, le partage des terres, la suppression de l'or et de l'argent monnoyé, l'abolition des dettes, les repas communs,

l'expulsion des étrangers, la prohibition du commerce, les formes de la police et de la discipline, le nombre et la valeur des voix législatives, enfin une multitude de loix contre le luxe et pour la frugalité publique, les occupèrent et les divisèrent sans cesse. On édifioit aujourd'hui ce qu'il falloit détruire peu après; les principes de la société étoient toujours en contradiction avec ceux de l'état, et les moyens qu'on employoit, étoient toujours faux, parce qu'on appliquoit à des nations nombreuses et formées, des loix, ou plutôt des usages qui ne pouvoient convenir qu'à un âge mystique et qu'à des familles religieuses.

Les républiques se disoient libres, et la liberté fuyoit devant elles; elles vouloient être tranquilles, elles ne le furent jamais; chacun s'y prétendoit égal, et il n'y eut point d'égalité. Enfin ces gouvernemens, pour avoir eu pour point de vue tous les avantages extrêmes des théocraties de l'âge d'or, furent perpétuellement comme ces vaisseaux qui, cherchant des contrées imaginaires, s'exposent sur des mers orageuses, où, après avoir été long-tems tourmentés par d'affreuses tempêtes, vont échouer à la fin sur des écueils, et se briser contre les rochers d'une terre déserte et sauvage. Le systême républicain cherchoit de même une contrée fabuleuse; il fuyoit le despotisme, et par-tout le despotisme fut sa fin. Telle

étoit même la mauvaise constitution de ces gouvernemens jaloux de liberté et d'égalité, que ce despotisme qu'ils haïssoient, en étoit l'asyle et le soutien. Dans les tems difficiles il a fallu bien souvent que Rome pour sa propre conservation, se soumît volontairement à des dictateurs souverains. Ce remede violent, qui suspendoit l'action de toute loi et de toute magistrature, fut la ressource de cette fameuse république dans toutes les circonstances malheureuses où le vice de sa constitution la plongeoit. L'héroïsme des premiers tems le rendit d'abord salutaire; mais sur la fin, cette dictature se fixa dans une famille; elle y devint héréditaire, et ne produisit plus que d'abominables tyrans.

Le gouvernement républicain n'a donc été dans son origine qu'une théocratie renouvellée; et comme il en eut le même esprit, il en eut aussi tous les abus, et se termina de même par la servitude. L'un et l'autre gouvernement eurent ce vice essentiel de n'avoir point donné à la société un lien visible et un centre commun qui la rappellât vers l'unité, qui la représentât. Dans l'aristocratie, ce centre commun n'étoit autre que les grands de la nation en qui résidoit l'autorité. Mais un titre porté par mille têtes ne pouvant représenter cette unité, le peuple indécis y fut tou-

jours partagé en factions ou soumis à mille tyrâns.

La démocratie où le peuple étoit souverain, fut un autre gouvernement pernicieux à la société, et il ne faut pas être né dans l'orient pour le trouver plus ridicule et plus monstrueux. Législateur, sujet et monarque à la fois, tantôt tout, et tantôt rien. Le peuple souverain ne fut jamais qu'un tyran soupçonneux et qu'un sujet indocile qui entretient dans la société des troubles et des dissentions perpétuelles qui la font à la fin succomber sous les ennemis du dedans, et sous ceux qu'on lui fait au-dehors. L'inconstance de ces diverses républiques et leur courte durée suffiroient seules indépendamment du vice de leur origine pour nous faire connoître que ce gouvernement n'est point fait pour la terre, ni proportionné au caractère de l'homme, ni capable de faire ici bas tout son bonheur possible. Les limites étroites des territoires entre lesquels il a fallu toujours que ces républiques se renfermassent pour conserver leur constitution, nous montrent aussi qu'elles sont incapables de rendre heureuses les grandes sociétés. Quand elles ont voulu vivre exactement suivant leurs principes et les maintenir sans altération, elles ont été obligées de se séparer du reste de la terre; et en effet, un désert con-

vient autant autour d'une république, qu'autour d'un empire despotique, parce que tout ce qui a ses principes dans le surnaturel, doit vivre seul, et se séparer du monde. Mais par une suite de cet abus nécessaire, la multitude de ces districts républicains fit qu'il y eut moins d'unité qu'il n'y en avoit jamais eu parmi le genre humain. On vit alors une anarchie de ville en ville comme on en avoit vu autrefois de particulier à particulier. L'inégalité et la jalousie des républiques entre elles firent répandre autant et plus de sang que le despotisme le plus cruel. Les petites sociétés furent détruites par les grandes, et les grandes à leur tour se détruisirent elles-mêmes.

L'idolâtrie de ces anciennes républiques offriroit encore un vaste champ, où nous retrouverions facilement tous les détails et tous les usages de cet esprit théocratique qu'elles conservèrent. Nous ne nous y arrêterons pas cependant, mais nous ferons seulement remarquer que si elles consultèrent avec la dernière stupidité le vol des oiseaux et les poulets sacrés, et si elles commencèrent jamais aucune entreprise, soit publique, soit particulière, soit en paix, soit en guerre, sans les avis de leurs devins et de leurs augures, c'est qu'elles ont toujours eu pour principe de ne rien faire sans les ordres de leur monarque théocratique. Ces républiques n'ont été idolâtres que par-

là, et l'apostasie de la raison qui a fait le crime et la honte du paganisme, ne pouvoit manquer de se perpétuer par leur gouvernement surnaturel.

Malgré l'aspect désavantageux sous lequel les républiques viennent de se présenter à nos yeux, nous ne pouvons oublier ce que leur histoire a, de beau et d'intéressant dans ces exemples étonnans de force, de vertu et de courage qu'elles ont toutes donné, et par lesquels elles se sont immortalisées. Ces exemples en effet ravissent encore notre admiration, et affectent tous les cœurs vertueux ; c'est là le beau côté de l'ancienne Rome et d'Athènes. Exposons donc ici les causes de leur vice.

Les républiques ont eu leur âge d'or, parce que tous les états surnaturels ont nécessairement dû commencer par-là. Les spéculations théocratiques ayant fait la base des spéculations républicaines, leurs premiers effets ont dû élever l'homme au-dessus de lui-même, lui donner une ame plus qu'humaine, et lui inspirer tous les sentimens qui seuls avoient été capables autrefois de soutenir le gouvernement primitif qu'on vouloit renouveller pour faire paroître avec lui sur la terre la vertu, l'égalité et la liberté. Il a fallu que le républicain s'élevât pendant un tems au-dessus de lui-même, le point de vue de sa législation étant

surnaturel ; il a fallu qu'il fût vertueux pendant un tems, sa législation voulant faire renaître l'âge d'or qui avoit été le régne de la vertu ; mais il a fallu à la fin que l'homme redevînt homme, parce qu'il est fait pour l'être.

Les grands mobiles qui donnèrent alors tant d'éclat aux généreux efforts de l'humanité, furent aussi les causes de leur courte durée. La ferveur de l'âge d'or s'étoit renouvellée, mais elle fut encore passagère. L'héroïsme avoit reparu dans tout son lustre, mais ils s'éclipsoit de même, parce que les prodiges ici-bas ne sont pas ordinaires, et que le surnaturel n'est point fait pour la terre. Quelques-uns ont dit que les vertus de ces anciens républicains n'avoient été que des vertus humaines et de fausses vertus ; pour nous, nous disons le contraire, si elles ont été fausses, c'est parce qu'elles ont été plus qu'humaines ; sans ce vice, elles auroient été plus constantes et plus vraies.

L'état des sociétés ne doit point être en effet établi sur le sublime, parce qu'il n'est pas le point fixe, ni le caractère moyen de l'homme, qui souvent ne peut pratiquer la vertu qu'on lui prêche, et qui, plus souvent encore, en abuse lorsqu'il la pratique. Quand il a éteint sa raison, et lorsqu'il a dompté la nature, nous avons toujours vu jusqu'ici qu'il ne l'a fait, que pour s'élever au-

dessus de l'humanité, et c'est par les mêmes principes que les républiques se sont perdues après avoir produit des vertus monstrueuses plutôt que des vraies vertus, et s'être livrées à des excès contraires à leur bonheur et à la tranquillité du genre humain.

La vertu, ce mobile si nécessaire du gouvernement républicain et de tout gouvernement, fondé sur des vues plus qu'humaines, est tellement un ressort disproportionné dans le monde politique, que dans ces austères républiques de la Grèce et de l'Italie, souvent la plus sublime vertu y étoit punie, et presque toujours maltraitée. Rome et Athènes nous en ont donné des preuves qui nous paroissent inconcevables, parce qu'on ne veut jamais prendre l'homme pour ce qu'il est. Le plus grand personnage, le meilleur citoyen, tous ceux enfin qui avoient le plus obligé leur patrie, étoient bannis ou se banissoient d'eux-mêmes. C'est qu'ils choquoient cette nature humaine qu'on méconnoissoit, c'est qu'ils étoient coupables en vers l'égalité publique par leur trop de vertu. Nous conclurons donc par le bien et le mal extrême dont les républiques anciennes ont été susceptibles, que leur gouvernement étoit vicieux en tout, parce que préoccupés des principes théocratiques, il ne pouvoit être que très-éloigné de cet état moyen, qui seul, peut sur

la terre arrêter et fixer à leur véritable dégré la sûreté, le repos, et le bonheur du genre humain.

Les excès du despotisme, les dangers des républiques, et le faux de ces deux gouvernemens issus d'une théocratie chimérique, nous apprendront ce que nous devons penser du gouvernement monarchique, quand même la raison seule ne nous le dicteroit pas. Un état politique, où le trône du monarque, qui représente l'unité, a pour fondement les loix de la société sur laquelle il régne, doit être le plus sage et le plus heureux de tous. Les principes d'un tel gouvernement sont pris dans la nature de l'homme et de la planéte qu'il habite. Il est fait pour la terre, comme une république et une véritable théocratie ne sont faites que pour le ciel, et comme le despotisme est fait pour les enfers. L'honneur et la raison qui lui ont donné l'être, sont les vrais mobiles de l'homme. Comme cette sublime vertu, dont les républiques n'ont pu nous montrer que des rayons passagers, sera le mobile constant des justes de l'empire du ciel, comme la crainte des états despotiques sera l'unique mobile des méchans dans le tartare; c'est le gouvernement monarchique qui seul a trouvé les vrais moyens de nous faire jouir de tout le bonheur possible, de toute la liberté possible, et de tous les avantages dont

l'homme en société peut jouir sur la terre. Il n'a point été, comme les anciennes législations, en chercher de chimériques, dont on ne peut constamment user, et dont on peut abuser sans cesse.

Ce gouvernement doit donc être regardé comme le chef-d'œuvre de la raison humaine, et comme le port où le genre humain, battu de la tempête en cherchant une félicité imaginaire, a dû enfin se rendre pour en trouver une qui fût faite pour lui. Elle est sans doute moins sublime que celle qu'il avoit en vue; mais elle est plus solide, plus réelle et plus vraie sur la terre. C'est là qu'il a trouvé des rois qui n'affichent plus de divinité, et qui ne peuvent oublier qu'ils sont des hommes. C'est là qu'il peut les aimer et les respecter, sans les adorer comme de vaines idoles, et sans les craindre comme des dieux exterminateurs. C'est là que les rois reconnoissent des loix sociables et fondamentales, qui rendent leur trône inébranlable par le concours de leurs sujets heureux, et que les peuples suivent sans peine et sans intrigue des loix antiques et respectables, qui leur ont donné de sages monarques, sous lesquels, depuis une longue succession de siécles, ils jouissent de tous les priviléges et de tous les avantages modérés qui distinguent l'homme sociable de l'esclave de l'Asie, et du sauvage de l'Amérique.

L'origine de la monarchie ne tient en rien à cette chaîne d'événemens et à ces vices communs qui ont lié jusqu'ici les uns aux autres tous les gouvernemens antérieurs ; et c'est ce qui fait particulièrement son bonheur et sa gloire. Comme les anciens préjugés qui faisoient encore par-tout les malheurs du monde, s'étoient éteints dans les glaces du nord, nos ancêtres, tous grossiers qu'ils étoient, n'apportèrent dans nos climats que le froid, ce bon sens avec ce sentiment d'honneur qui s'est transmis jusqu'à nous pour être à jamais l'ame de la monarchie. Cet honneur n'a été, et ne doit être encore dans son principe, que le sentiment intérieur de la dignité de la nature humaine, que les gouvernemens théocratiques ont dédaigné et avili, que le despotique a détruit, que le républicain a forcé, mais que le monarchique a toujours respecté, parce que son objet est de gouverner des hommes incapables de cette vive imagination, qui a toujours porté les peuples du Midi aux vices et aux vertus extrèmes. Nos ancêtres trouvèrent ainsi le vrai, qui n'existe que dans un juste milieu ; et loin de reconnoître dans leurs chefs des dons surnaturels et une puissance plus qu'humaine, ils se contentèrent, en les couronnant, de les élever sur le pavois et de les porter sur leurs épaules, comme pour faire connoître qu'ils seroient toujours soutenus par la rai-

son publique, conduits par son esprit, et inspirés par ses loix. Bien plus, ils placèrent à côté d'eux des hommes sages auxquels ils donnèrent la dignité de pairs, non pour les égaler aux rois, mais pour apprendre à ces rois, qu'étant hommes, ils sont égaux à des hommes. Leurs principes humains et modérés n'exigèrent donc point de leurs souverains qu'ils se comportassent en dieux ; et ces souverains n'exigèrent point non plus de ces peuples sensés, ni ce sublime dont les mortels sont peu capables, ni cet avilissement qui les révolte ou qui les dégrade. Le gouvernement monarchique prit la terre pour ce qu'elle est, et les hommes pour ce qu'ils sont; il les y laissa jouir des priviléges et des droits attachés à leur naissance, à leur état et à leur faculté; il entretint dans chacun d'eux des sentimens d'honneur qui font l'harmonie et la consistance de tout le corps politique; et ce qui fait enfin son parfait éloge, c'est qu'en soutenant ce noble orgueil de l'humanité, il a su tourner à l'avantage de la société les passions humaines, si funestes à toutes les autres législations qui ont moins cherché à les conduire qu'à les détruire ou à les exalter. Constitution admirable digne de tous nos respects et de tout notre amour ! Chaque corps, chaque société, chaque particulier même y doit avoir une position d'autant plus constante, et d'autant plus heu-

reuse,

reuse, que cette position n'est point établie sur de faux principes, ni fondée sur des mobiles ou des motifs chimériques, mais sur la raison et sur le caractère des choses d'ici bas. Ce qu'il y a même de plus estimable dans ce gouvernement, c'est qu'il n'a point été la suite d'une législation particulière ni d'un systême médité, mais le fruit lent et tardif de la raison dégagée de ces préjugés antiques. Il a été l'ouvrage de la nature qui doit être à bon titre regardée comme législatrice et comme la loi fondamentale de cet heureux et sage gouvernement. C'est elle seule qui a donné une législation capable de suivre dans ses progrès le génie du genre humain, et d'élever l'esprit de chaque gouvernement à mesure que l'esprit de chaque nation s'éclaire et s'éleve : équilibre sans lequel les deux esprits cherchoient en vain leur repos et leur sûreté.

Nous n'entrerons point dans le détail des diversités qu'ont entr'elles les monarchies présentes de l'Europe, ni des événemens qui depuis dix à douze siécles ont produit ces variations. Dans toutes, l'esprit primitif est toujours le même; s'il a été quelquefois altéré ou changé, c'est parce que les anciennes préventions des climats où elles sont venues s'établir, ont cherché à les subjuguer dans ces âges d'ignorance et de superstitions qui prolongèrent pour un tems dans le sommeil le bon

sens des nations Européennes, et même la religion la plus sainte. Ce fut sous cette ténébreuse époque que ces mêmes préjugés théocratiques qui avoient infecté les anciens gouvernemens, entreprirent de s'assujettir aussi les monarchies nouvelles, et que sous mille formes différentes, ils en furent tantôt les fléaux et tantôt les corrupteurs. Mais à quoi sert de rappeller un âge dont nous détestons aujourd'hui la mémoire et dont nous méprisons les faux principes ? qu'il nous serve seulement à montrer que les monarchies n'ont pu être troublées que par des vices étrangers. Sorties du sein de la nature calmes et paisibles, elles n'ont eu de rapport avec les théocraties, filles des fausses terreurs, que par les maux qu'elles en ont reçus, seules capables de remplir l'objet de la science du gouvernement, qui est de maintenir les hommes en société et de faire le bonheur du monde. Les monarchies y réussiront toujours, en rappellant leur esprit primitif pour éloiguer les faux systêmes, en s'appuyant sur une police immuable et sur des loix inaltérables, afin d'y trouver leur sûreté et celle de la société, et en plaçant entre la raison et l'humanité, comme en une sûre garde, les préjugés théocratiques, s'il y en a qui subsistent encore. Du reste, c'est le progrès des connoissances qui, en agissant sur les puissances et sur la rai-

son publique, continuera de leur apprendre ce qu'il importe pour le vrai bien de la société. C'est à ce seul progrès, qui commande d'une façon invisible et victorieuse à tout ce qui pense dans la nature, qu'il est réservé d'être le législateur de tous les hommes, et de porter insensiblement et sans effort des lumières nouvelles dans le monde politique, comme il en porte tous les jours dans le monde savant.

Nous croirions avoir omis la plus intéressante de nos observations et avoir manqué à leur donner leur dégré d'authenticité dont elles peuvent être susceptibles, si, après avoir suivi et examiné l'origine et les principes des divers gouvernemens, nous ne finissions pas par faire remarquer et admirer, quelle a été la sagacité d'un des grands hommes de nos jours, qui sans avoir considéré l'origine particulière de ces gouvernemens, qu'il auroit cependant encore mieux vu que nous, a commencé par où nous venons de finir, et a prescrit néanmoins à chacun d'eux son mobile convenable et ses loix. Nous avons vu que les républiques avoient pris pour modèle l'âge d'or de la théocratie, c'est-à-dire le ciel même : c'est la vertu, a dit Montesquieu, qui doit être le mobile du gouvernement républicain. Nous avons vu que le despotisme n'avoit cherché qu'à représenter le monarque exterminateur de la théocratie des

nations : c'est la crainte, a dit encore Montesquieu, qui doit être le mobile du despotisme. C'est l'honneur, a dit enfin ce législateur de notre âge, qui doit être le mobile de la monarchie, et nous avons reconnu en effet que c'est ce gouvernement raisonnable, fait pour la terre, qui laissant à l'homme tout le ressentiment de son état et de son existence, doit être soutenu et conservé par l'honneur, qui n'est autre chose que le sentiment que nous avons tous de la dignité de notre nature. Quoi qu'aient donc pu dire la passion et l'ignorance contre les principes du sublime auteur de l'Esprit des Loix, ils sont aussi vrais que sa sagacité a été grande pour les découvrir et en suivre les effets sans en avoir cherché l'origine. Mais tel est le privilége du génie, d'être seul capable de connoître le vrai d'un grand tout, lors même que ce tout lui est inconnu, ou qu'il n'en considere qu'une partie.

TRAITÉ SUR LE BONHEUR.

*Lettre préliminaire du Traducteur François à M. ***.*

VOUS ressouviendrez-vous, Monsieur, d'une conversation que nous avons eue sur le bonheur, et sur la folie de la plupart des hommes qui le réduisent à des idées chimériques et imaginaires ? Les fausses idées que l'on s'en fait ont en général leur source dans la dépravation du cœur : l'esprit n'est séduit que parce que le cœur est corrompu : mais l'on recule lorsque l'on croit avancer, car il n'y a pas de gens moins heureux, que ceux qui sacrifient la vertu à l'envie de le devenir.

J'eus alors l'honneur de vous parler d'une brochure angloise, où sous prétexte d'exposer et de démontrer le système des libertins sur le moyen de se rendre heureux, on tourne en ridicule leurs principes et leur conduite. Je vous en présente aujourd'hui la traduction. Les idées que ce petit traité renferme, ne sont ni si bizarres ni si singulières, qu'elles ne quadrent souvent avec la conduite d'une certaine classe de gens qui se piquent d'avoir de l'esprit aux dépens de la religion, parce qu'ils ne sauroient peut-être en avoir à d'autre prix.

Ces hommes si bornés sont cependant ceux qui font le plus retentir les termes de vérités évi-

dentes et sensibles. Ils affectent même de raisonner géométriquement, et de donner à leurs phrases tous les airs d'une démonstration. L'auteur du *traité sur le bonheur* emprunte le même tour pour les tourner en ridicule, et faire voir les absurdités odieuses qui résultent géométriquement de leurs principes. Il établit des définitions, même avec assez d'art, pour qu'un esprit qui n'y seroit point attentif, ne soupçonne rien des conséquences qu'il se propose d'en tirer. Ces définitions sont réellement celles qui servent de bases aux raisonnemens des libertins, par lesquelles seules on peut définir leurs actions, supposé que leurs actions ayent en effet aucuns principes et qu'on puisse les définir. L'absurdité des conséquences démontre celle des premières définitions, et à moins que d'avoir renoncé à toute pudeur, on ne peut que les détester et rougir de n'en avoir pas reconnu toute l'infamie.

L'auteur qui est un homme d'esprit, membre de l'université d'Oxford, et qui n'a de ressemblance avec le prétendu Krantzovius, qu'en ce que son nom commence par la même lettre, annonce son ouvrage comme une traduction de l'Allemand, et en cela même il a fait régner l'ironie jusques dans la page du titre. C'est pour lui une occasion de lancer dans le cours de ce traité quelques traits de satire contre les Allemands, et c'est suivant moi une tache à cet ou-

vrage ; car je pense qu'on devroit toujours s'abstenir des réflexions nationales. Il n'y a presque pas de nations qui ne flétrissent leurs voisins de quelque épithète méprisante, et elles ont toutes également tort ou raison.

L'idée de révêtir le personnage d'un esprit fort et d'en soutenir les sentimens, donne à l'ironie qui régne dans cet ouvrage, un air sérieux qui en augmente le sel. Ce tour est extrêmement ingénieux. Plusieurs auteurs s'en sont servis avec succès. C'est ainsi que le docteur Swift a écrit une brochure sous le titre de raisons pour ne point abolir *encore* le christianisme, et depuis lui quelques personnes ont écrit dans le même goût. J'ai actuellement devant moi deux ouvrages du parlement de ce genre. L'un est une lettre à un membre, où l'on propose un bil pour abroger de vieilles ordonnances appellées les dix commandemens. Le second est un systême où l'on propose des réglemens pour les esprits-forts que les Anglois appellent communément *esprits-libres*. Ces deux lettres méritent bien que je vous en donne un petit extrait.

L'auteur de la première observe que c'est n'avoir fait que la moitié de l'ouvrage, si l'on n'a de liberté que pour penser et non pour agir. C'est sur ce principe qu'il demande de l'autorité législative l'abolition des dix commandemens, qui

subsistent, dit-il, en défi de tous les droits et de tous les priviléges naturels et religieux d'un peuple protestant libre, et nonobstant les entreprises faites de tems à autre par des personnes judicieuses et bien intentionnées, pour parvenir à une entière réformation. Il attaque chaque commandement en particulier : si on ne les abolit pas, il demande au moins qu'on les explique d'une manière convenable; et par quelques traits que je vous rapporterai, vous pourrez juger des autres.

Sur ce commandement que l'on ne prendra point le nom de Dieu en vain, il établit pour régle d'après un fameux prélat de l'église Anglicane, que l'on doit fixer le sens des paroles de l'écriture par les régles communes du langage dans des occasions semblables. Or, dit il, l'expression de dire ou de faire quelque chose en vain, est si claire, qu'un homme qui a le sens commun, ne peut s'y méprendre. Elle signifie purement et toujours une chose dite et faite sans but, sans dessein, sans profit; ensorte que suivant cette explication, ce n'est point prendre ce nom en vain, que de s'en servir pour supplanter un rival, ruiner un ennemi, amuser un ami soupçonneux, &c.

L'observation du sabath ou du dimanche n'est suivant l'auteur que pour la canaille, pour des gens qui ont besoin de travailler six jours de la

semaine, et de se reposer le septiéme. Ce commandement ne régarde point ceux qui sont dans le cas de n'avoir rien à faire toute l'année, qu'à manger, boire, dormir et se divertir. Les préjugés sur la manière d'observer ce jour, confirment cette explication : car on s'imagine qu'on doit aller à l'église, et s'occuper à des exercices de dévotion : bien loin que ce fût un jour de repos, ce seroit un jour de fatigue et de travail pour un grand nombre de personnes de condition et de qualité. Ils trouvent plus de repos et de contentement à prendre le frais en été, et à se tenir pendant l'hiver auprès du feu, qu'à étouffer ou s'enrhumer à un sermon où suivant toutes les apparences ils ne s'entendront dire que des choses désagréables et qui ne leur seront d'aucun profit.

L'auteur soupçonne que les commandemens. *Vous ne tuerez point. Vous ne commettrez point adultère*, et ceux qui suivent, pourroient être falsifiés, en ce qu'on y auroit inséré la particule négative qui s'y trouve. Au reste, il fait voir que ces commandemens, dans le sens qu'on leur donne ordinairement, sont si peu raisonnables, qu'ils sont directement contraires à la conduite du beau monde.

Le commandement contre l'homicide ne regarde point ceux qui sont en état de prouver trois

quartiers de noblesse. Si un homme de condition en tue un autre d'une manière honorable, il ne fait pas plus de mal qu'un bourgeois pacifique qui avale une huître tout en vie. C'est l'usage de tous les siécles et de tous les gens d'honneur, de passer leur épée au travers du corps d'un insolent coquin qui veut s'émanciper avec ses supérieurs, et qui manque à ce qui est dû à leur rang et à leur fortune. Il est juste encore, et l'expérience le confirme, que les officiers jouissent à cet égard des mêmes priviléges que les gens de condition : une cocarde et un uniforme valent bien quelques dégrés de noblesse. L'auteur voudroit même qu'on étendît le privilége, mais avec des restrictions, jusqu'aux officiers de la milice de la ville de Londres, qui sont des espèces de créatures amphibies, moitié militaires et moitié pacifiques; il leur permet de tuer hommes et bêtes, les jours de marche, de revue, et d'action. C'est sur ce principe qu'un de ces braves miliciens, en revenant des plaines aux environs de la ville, (car c'est-là leur champ de bataille) tua il y a quelque tems avec beaucoup de raison, le cheval d'un brasseur qui lui barroit mal-honnêtement le passage de la rue. En toute autre occasion, l'auteur veut qu'il leur soit défendu de faire peur à leurs voisins, et d'attenter impunément à leur vie et à leur repos.

Ce n'est également qu'aux personnes du bas étage à qui l'adultere est défendu. Il seroit ridicule que des artisans et des ouvriers se missent dans la tête de devenir petits-maîtres, et de contrefaire les gens de condition. D'ailleurs ce sont des affaires qui demandent une dépense, une application et un loisir que leur profession ne leur permet pas d'y donner, et qui supposent un goût et un esprit de galanterie qui ne se trouvent pas dans les hommes d'une basse naissance et qui n'ont point eu d'éducation. On auroit certainement tort de permettre à tout le monde de chasser et de détruire le gibier qui est réservé pour le plaisir et le divertissement des seigneurs; une juste prérogative n'est pas moins nécessaire dans le cas dont il s'agit. Ce commandement ne sauroit donc s'étendre aux gens riches et de qualité, qui ont tant d'argent qu'ils ne savent qu'en faire; et dont la trop grande abondance de sang et de richesse, exige cet expédient pour les réduire à un dégré honnête de sang froid et de médiocrité. C'est un moyen par lequel la race de plusieurs familles plébéyennes a été ennoblie; et si la libéralité se trouve jointe à l'amour, comme il arrive d'ordinaire, c'est en même tems une source d'honneur et de profit pour la famille: c'est corriger les injustices du sang et de la fortune, et peut-être même les sentimens et les

mœurs de la prochaine génération. C'est par-là qu'on a vu une race de pigmées , être suivie d'une race de géans, et des familles où il y avoit eu constamment des sots depuis Guillaume le conquérant, ne produire dans la suite que des hommes d'esprit et de mérite. Aussi y a-t-il des maris fort sensés qui y donnent les mains, afin de perfectionner le génie et d'augmenter la fortune de leur famille; et suivant les maximes les plus rigides de la loi et du sens commun. *Volenti non fit injuria.*

Le commandement de ne point dérober emporte par la force du mot même, la simple et seule condamnation des petits larcins et des petites filouteries. C'est une manière lâche de voler, et l'on ne doit pas être surpris qu'elle ait été condamnée. C'est par la même raison que les personnes qui sont éclairées, ont bien sû faire la distinction des petits voleurs d'avec les grands voleurs; les premiers sont châtiés et les derniers sont honorés et respectés. Ce commandement ne regarde donc point les manières ouvertes, franches et généreuses dont des hommes de génie et de pénétration se servent pour augmenter leur fortune et soutenir leur rang dans le monde; il ne regarde point les hommes à talens, qui sont les grands soutiens de la société civile, et qui ont toujours été régardés comme ayant le droit

de rectifier les méprises de la fortune, qui donne souvent à des sots, à des stupides et à des indolens, des choses superflues, dont ils ne connoissent pas l'usage et qu'ils ne méritent pas. C'est en cela que consistent les mystères de la justice, des finances et du commerce : et l'abus de ce commandement ne seroit propre qu'à détruire tous les arts et toute industrie, et à avilir la gloire des plus illustres conquérans, des politiques les plus consommés, et des plus habiles financiers.

Il y a dès raisons politiques et très importantes pour permettre aux ministres publics de déroger au commandement, qui ordonne de ne point porter de faux témoignage. Quelque criminel qu'il puisse paroître à l'égard des particuliers de s'éloigner de la vérité, c'est souvent d'un grand secours, et quelquefois d'une nécessité absolue, pour ceux qui occupent de grands postes. Le *chevalier Wotton*, employé dans les négociations étrangères par la fameuse reine Elizabeth, a déclaré il y a long-tems, que la principale affaire d'un ambassadeur étoit de mentir avec adresse, avec finesse et à bonne intention. Et en effet voici la définition qu'il donne d'un ambassadeur. *Legatus est vir bonus, peregre missus, ad mentiendum reipublicæ causa.* C'est-à-dire : *Un ambassadeur est un honnête homme envoyé pour*

mentir dans les pays étrangers, afin de servir sa patrie. Et toutes les raisons qui peuvent justifier les ambassadeurs de mentir dans les pays étrangers, peuvent avec autant de justice justifier les ministres qui mentent sans aller si loin. En second lieu une petite brêche à la vérité est d'un usage admirable pour terminer les procès; on ne sait que trop par expérience, que leur longue durée ruine souvent celui qui les gagne; et elle n'enrichit pas celui qui les perd. Un faux témoignage appuyé de l'autorité de quelque homme de foi, une fausse allégation soutenue par les talens d'un habile avocat, peuvent d'abord terminer le malheur des deux parties en mettant fin au procès; et c'est en quelque sens une action aussi charitable que celle de donner le coup de grace à un criminel expirant, dont on finit par-là toutes les peines et toutes les souffrances. Enfin si l'on étoit réellement obligé de s'en tenir toujours aux termes exacts de la vérité, la conversation tomberoit dans tous les cercles. Ceux qui y brillent le plus, se trouveroient insensiblement privés de la faculté et de la liberté de parler : ou bien ils deviendroient aussi insipides et aussi plats que de vieux almanachs. Quel mal y a-t-il à imaginer une histoire plaisante et ingénieuse, lorsqu'on n'a d'autre but que de divertir et d'amuser la compagnie, et sur-tout devant les dames, dont la discrétion

naturelle, à quelques exceptions près, donne lieu de croire que celui de qui l'on se divertit n'en saura jamais rien? Si ce qu'on dit n'est pas vrai, ce n'est au pis aller qu'une fable; et l'on sait que les inventeurs des fables tiennent un rang considérable parmi les sages et les philosophes de l'antiquité ; ni l'on n'a jamais trouvé à redire de ce qu'ils ont fait parler des bêtes, pour instruire et corriger des gens qui valoient beaucoup mieux qu'elles.

Le commandement de ne point désirer la maison de son prochain, ni sa femme, ni sa servante, ni son âne, &c. est directement contraire à la nature qu'on doit consulter dans tous les cas, et à laquelle on doit obéir comme à la régle infaillible de notre conduite morale et religieuse. Si un homme n'a point de femme, et qu'il n'en puisse trouver aucune assez agréable pour en faire sa compagne pendant le cours entier de sa vie ; ou si un homme se trouve déjà lié à une femme acariâtre, désagréable et méchante, qui a éteint jusqu'aux étincelles de l'affection conjugale, et que son voisin ou son ami soit assez heureux que d'en avoir une jeune, aimable, appétissante, sensible, tendre et d'un bon naturel, ou même une servante gentille et propre, (car il y a d'honnêtes gens qui n'ont point de fierté) rien n'est plus naturel que de désirer son sort et sa condi-

tion. C'est ainsi qu'une femme envie à sa voisine le bel âne qu'elle posséde; qu'un gentilhomme envie le braque de son voisin, et que rien en général n'est plus commun que d'entendre les gens former ces sortes de souhaits, *je voudrois bien avoir cette terre, cette maison, cette femme, &c.* Un savant et profond Déiste a mis cette matière hors de doute dans un ouvrage qu'il vient de publier. » Le grand article fondamental de la reli-
» gion naturelle, est, *dit-il*, de suivre la nature;
» c'est-à-dire les inclinations, les penchans, les
» désirs que l'auteur de la nature a mis en nous,
» afin de déterminer notre conduite; car sûre-
» ment il n'auroit point mis en nous des inclina-
» tions, s'il n'avoit eu dessein qu'il fût permis de
» les gratifier: rien n'étant plus incompatible
» avec sa sagesse et sa bonté, que de nous donner
» des désirs pour les combattre et les refrêner».

N'est-ce pas-là le commentaire que l'on auroit droit de faire en prenant pour régle la conduite de certaines personnes? Exposer les principes par lesquels seuls ils pourroient la justifier, et le moyen le plus propre pour la faire détester. C'est une ruse permise que se déclarer l'avocat d'une si mauvaise cause, afin de la mieux trahir. La ruse est d'autant plus innocente, qu'elle tourne les libertins en ridicule, en quoi on les traite de la même manière qu'ils en usent à l'égard de la vertu

et

et de la religion. Qui peut braver leurs railleries, n'a rien à craindre de la force de leurs argumens: c'est donc leurs railleries qu'il faut s'attacher à combattre ; et c'est ce qu'on s'est proposé dans la brochure dont je viens de vous rendre compte, ainsi que dans celle dont il me reste à vous entretenir.

L'auteur de cette dernière s'applaudit beaucoup des progrès de la liberté de penser en matières de religion, surtout parmi les personnes d'un rang distingué, qui ne voulant croire que ce qu'ils entendent, sont dans le cas de ne presque rien croire du tout. Pour le peuple, dit-il, comme il est élevé de son enfance dans la superstition et le travail, il est extrêmement difficile qu'il secoue le joug des préjugés : il conserve toujours quelque espèce de respect pour son pasteur, excepté peut-être lorsqu'il est question des dîmes. Quelquefois cependant on en voit qui s'émancipent ; mais lorsqu'ils rentrent en eux-mêmes, ainsi qu'ils s'expriment, je ne sais quelles vieilles idées de grand'mère, sur un jugement futur et des châtimens éternels, abattent toute leur gaieté et leur inspirent de la crainte et du repentir. L'exemple de la bonne compagnie où l'on se moque tous les jours de la vie et du curé et de son prône, pourra peut-être avec le tems leur faire concevoir qu'il n'y a que de misérables

rustres, sans éducation et sans savoir vivre, qui puissent prétendre être plus habiles et plus sensés que ceux dont ils ne sont souvent que les vassaux, les serviteurs, ou les fermiers. L'auteur fonde encore de plus grandes espérances sur l'exemple d'un grand nombre de jeunes abbés, dont la conduite donne lieu de penser qu'ils ne croyent rien de ce qu'ils enseignent, ou au moins, qu'ils n'osent et ne peuvent le défendre; car si un homme de quelque poids et de quelque crédit, dont ils peuvent espérer quelque avancement, s'avise d'attaquer leur doctrine, on voit la plupart d'entre eux observer un silence aussi modeste que judicieux.

Le succès n'a cependant pas été jusqu'ici aussi grand qu'on auroit pu l'espérer de la bonté de la cause, et du nombre, du poids et du zèle de ses partisans : mais cela ne provient que d'un défaut d'ordre. Nos gens agissant d'une manière offensive, plus occupés à renverser et à détruire qu'à établir, se sont imaginés qu'ils n'avoient besoin que de force et de courage; mais c'est une grande erreur. L'attaque a ses régles, elle exige de l'art et de la méthode. Le zèle peut l'emporter sur le jugement, et quoiqu'il n'y ait personne qui ne puisse être utile, il y en a qui nous ont fait beaucoup de préjudice pour avoir fait un faux usage de leurs talens. Cela nous a attiré des mépris de la

part de ceux mêmes qui étoient les plus favorablement disposés à notre égard, ensorte que des officiers, hommes d'ailleurs de mérite et d'honneur, nous ont tourné casaque, et se sont avisés de regarder Dieu, comme leur créateur, leur père, leur meilleur ami, d'en prendre les intérêts, et de les soutenir même en cas de besoin par un genre d'argument plus conforme à leur métier que compatible avec la liberté des débats : antagonistes brutaux et dangereux, qui pour sauver l'ame d'un homme lui passent l'épée au travers du corps.

Pour remédier à ces inconvéniens, l'auteur voudroit que les esprits-forts se réunissent tous en un seul corps ou en une communauté générale qui eût ses loix et ses réglemens, et qui érigeât des académies où l'on instruiroit les candidats et l'on prescriroit à chacun des fonctions proportionnées à ses talens et à sa capacité.

Il y auroit dans ces académies divers dégrés à l'imitation de ceux qui sont en usage dans les universités, et qui répondroient à ceux de bachelier, de licentié et de docteur. Les noms par lesquels l'auteur juge à propos de caractériser les grades de ces nouvelles académies, sont ceux de Rieur, d'Epilogueur, et de Paralogicien ou de Sophiste. Il veut que chacun s'acquitte de son devoir, et n'empiéte point sur ceux d'un grade plus élevé. Il subdivise la classe des rieurs, en simples

rieurs, en railleurs, en moqueurs. Une éducation *naturelle* est capable par elle seule de qualifier un homme pour entrer dans cette première classe. L'auteur dit une éducation *naturelle*, par opposition à celle où l'on employe le secours des pédans, dont tout le fruit est de jetter leurs pupiles dans des exercices préjudiciables aux yeux et à la santé, et qui ne servent qu'à leur embarrasser la tête, qu'à géner leurs désirs, et à asservir leur esprit; au lieu que si ces jeunes éleves étoient abandonnés à eux-mêmes, leurs inclinations couleroient par leurs propres canaux, sous la direction de l'infaillible lumière de la nature dont le penchant nous porte à rire, à railler, à se moquer. Il n'est pas même absolument nécessaire de leur apprendre à lire et à écrire; car il y a parmi ceux de cette classe des personnes qui s'y distinguent sans savoir ni l'un ni l'autre. Chacun d'eux en particulier n'est pas d'une grande conséquence; mais ce sont les soldats de l'armée : le nombre en fait la force. Les railleurs pourront ajouter aux éclats de rire, quelques plaisanteries et quelques bons mots sur les prêtres et sur la superstition; et les moqueurs pourront aller jusqu'à l'insulte, pourvu toutefois qu'ils soient bien assurés d'avoir à faire à des gens pacifiques, et dont les injures ne provoquent la bile que jusqu'à un certain dégré; ils pourront même alors pousser leur pointe

jusqu'à donner un cartel ; mais comme on l'a observé, il faut que ce soit en toute sûreté. Rien ne seroit plus sot que de s'exposer à sortir du monde, pour soutenir qu'il n'y en a point d'autre que celui-ci ; et ce seroit encore pis, si par hazard il y en avoit un autre. Car quoique nos esprits-forts nient fortement les démonstrations qu'on leur allégue, néanmoins ils n'ont jamais prétendu de pouvoir démontrer évidemment le contraire.

Ceux qui auront envie de briller dans une plus haute sphère, pourront s'élever au grade des épilogueurs, mais quelque envie que l'auteur ait de leur épargner du travail et de l'étude, il exige qu'ils liront, ou que ne sachant pas lire, ils se feront expliquer quelques livres propres à leur donner des lumières. Il en indique plusieurs, et il en raconte des effets subits et admirables. Les épilogueurs pourront non-seulement rire, railler et se moquer, mais ils pourront encore embarasser et embrouiller la conversation, et interrompre tout ce qui aura l'air d'un raisonnement suivi. Ce n'est pas qu'il leur soit permis, au contraire il leur est expressément défendu d'y faire aucune réplique directe, comme n'étant point une chose du ressort de leur grade. Il y a un autre moyen plus proportionné à leurs forces, pour dérouter un ennemi et son argument. Tout l'art et le secret

consistent à l'assommer de difficultés et de questions vives et brusques, sans jamais lui laisser le tems de répondre, et à les soutenir d'un air victorieux; et si par hazard il se trouve quatre ou cinq rieurs, qui à un certain signal convenu, appuyent ces questions d'un grand éclat de rire, le plus grand docteur se trouve *à-quia*, et si déconcerté qu'on l'oblige pour le moins de décamper, ensorte qu'on reste maître du champ de bataille.

Le plus haut rang et le plus grand honneur où l'on puisse parvenir est le dégré de *Paralogicien*, ou de *Sophiste.* Ce sont les chefs et les philosophes du corps. C'est à eux seuls qu'est réservée la gloire d'établir, de défendre, de disputer et d'attaquer en forme; non dans la forme ordinaire, car ce seroit donner trop d'avantage aux ennemis que de se servir de leurs armes, mais dans une forme propre et particulière à eux-mêmes.

L'auteur donne un plan abrégé du systême qu'on doit établir. L'objet en doit être de procurer le bonheur et la tranquillité du genre humain, en le délivrant des imaginations ridicules et des vaines frayeurs de la religion. Si l'on peut en venir à bout, pourquoi chicaner sur les moyens? C'est quelque chose de si incompréhensible et de si terrible que l'idée d'un Dieu qui gouverne le monde, qui est présent à toutes nos actions et qui les observe, qui nous a donné un corps de

doctrine et de préceptes suivant lesquels il nous jugera pour nous accorder un bonheur sans fin, ou nous condamner à des peines éternelles, qu'elle ne sauroit qu'abalourdir l'esprit des créatures raisonnables, empoisonner tous leurs plaisirs, les distraire de l'attention nécessaire aux affaires du monde, et les rendre scrupuleux et lâches dans l'exercice des moyens qui sont reconnus les plus propres pour y réussir. On objecte, à la vérité, que ce monde visible et l'ordre de la nature sont une preuve suffisante d'un créateur intelligent et tout-puissant, mais on répond que ce n'est point une preuve. Que sait-on si le monde ne s'est pas fait de lui même, s'il n'a pas existé de toute éternité, ou s'il n'est pas l'ouvrage du hazard? opinions qui ont été adoptées et soutenues par plusieurs auteurs ingénieux, anciens et modernes. D'ailleurs l'idée de la création est directement contraire à ce principe évident; *ex nihilo, nihil fit.* Le malheur des gens vertueux et le bonheur des scélérats excluent la providence de la direction des affaires de ce monde; et à cet égard l'expérience est favorable à nos sentimens, car on auroit beaucoup de peine à produire l'exemple d'une personne qui seroit parvenue uniquement à cause de sa vertu et de sa religion, au lieu que rien n'est plus commun que de voir des personnes qui s'élevent parce qu'ils ont précisément renoncé à l'une

et l'autre. Quant au systême de la religion révélée, comme il est mystérieux et incompréhensible, il ne sauroit nous regarder, suivant cette maxime; *Quæ supra nos, nihil ad nos.* Puisque nous sommes donc attachés à ce petit morceau de terre, qu'il est agréable et pourvu de toutes les nécessités et les commodités de la vie, la nature qui ne fait rien en vain, nous fait assez connoître l'usage que nous en devons faire. Elle nous a donné un desir ardent et invincible de nous conserver et de provigner notre espèce : c'est-là ce qui fait toute l'occupation, le plaisir et le bonheur des autres créatures qui n'ont autre chose à faire qu'à vivre, manger, boire, provigner, et mourir. S'imaginer que nous ayons été destinés à quelque chose de plus, c'est pure conjecture.

Après cette exposition, qui quelque affreuse qu'elle soit, l'est encore plus dans l'ouvrage que j'extrais, l'auteur propose le plan d'une nouvelle logique, digne du systême auquel elle doit fournir des preuves. Lorsque dans un débat, l'avantage paroît être de notre côté, nos ennemis, dit-il, nous accusent d'abord de supposer ce qui est en question. Rien de plus injuste que ce reproche, car rien n'est plus propre à abréger les preuves, et il est plus naturel de supposer ce qu'on veut prouver, que de supposer le contraire. On veut également proscrire de nos argumens, tout rai-

sonnement circulaire, quoique ce soit certainement le chef-d'œuvre de l'art. Le principe et la conséquence y viennent à l'appui l'un de l'autre, en supposant d'abord le principe qu'on doit prouver, et prouvant ensuite le principe par la conséquence qui en est résultée. Il est universellement reconnu que de toutes les opérations, les opérations circulaires sont les plus parfaites, ensorte qu'il est inconcevable qu'on prétende bannir du raisonnement, ce qui soutient le systême de l'univers, ce qui conserve la vie des animaux et des végétables, et ce qui sert de fondement au crédit des états : surtout lorsqu'on a des expériences si fréquentes du bien que produit la simple circulation d'une chose d'aussi peu de conséquence en elle-même, qu'un mensonge. L'injustice de nos ennemis va jusqu'à vouloir nous prescrire de fixer le sens de chaque terme, et de ne les jamais varier dans la suite du raisonnement. C'est contre la nature des choses. Le sens des mots n'est point fixe par lui-même, et plus on peut le multiplier, plus on a d'avantages. Une proposition qui paroît d'abord n'avoir que trois termes, se trouve par-là en avoir quatre, parce qu'il y en a un qui se prend dans un double sens : et en voulant nous priver de cette prérogative, c'est nous priver du bénéfice ou de la supériorité du nombre ; car quatre est une majorité à l'égard de trois, et l'on sait que les

questions les plus importantes sont décidées dans les assemblées les plus augustes par la seule majorité.

L'auteur souhaiteroit que l'autorité législative vînt à l'appui du plan de sa nouvelle logique, en érigeant deux tribunaux, l'un pour les négations et l'autre pour les contradictions. On auroit par-là des juges communs, au lieu que tout le monde veut l'être dans sa propre cause. Par rapport au premier tribunal, il observe qu'on ne seroit plus obligé de suivre les régles de la logique vulgaire et populaire; et que ce tribunal étant établi par les loix, on employeroit seulement des preuves légales, comme dans toutes les cours civiles et ecclésiastiques, où l'usage est de prouver par serment. L'érection de ce tribunal est si bien imaginée, qu'elle seroit seule capable, dit l'auteur, de donner gain de cause au parti; car il ne manqueroit jamais de preuves pour nier tout ce que ses adversaires pourroient avancer. On porteroit au tribunal des contradictions, toutes celles que l'on pourroit recueillir dans les ouvrages des prélats et des fameux théologiens et autres personnages du premier ordre, soit ecclésiastiques ou laïques, sans qu'elles ayent été censurées par la *convocation* ou l'assemblée du clergé, ni par le parlement et les cours de justice. Leur silence donne lieu de croire que ces contradictions appa-

rentes, ne sont point dans le fond opposées aux sentimens en vogue et aux loix du pays. Elles resteroient là en dépôt pour servir de preuves dans tous les débats où il se présenteroit des cas semblables ; et leur autorité dispenseroit de concilier suivant les régles de la logique pédantesque, les contradictions apparentes que l'on pourroit objecter.

L'auteur ne donne point l'usage de ces tribunaux à la religion seulement ; il l'étend jusqu'à la politique ; et l'on peut aisément concevoir que cette singulière imagination est de nature à fournir à la satire un vaste champ. C'est un détail trop étranger au sujet de cette lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR ANGLOIS.

ON s'imaginera peut-être qu'il est inutile de publier un traité de cette nature, dans un pays où l'on s'applique si particulièrement à l'étude du bonheur, et où l'on en connoît si bien tous les mystères. Mais comme ce traité renferme un abrégé passablement bon de ce qui se trouve épars à ce sujet dans un grand nombre de vo-

lumes, et que ceux qui n'auroient point le tems, ni qui ne voudroient point se donner la peine de les lire, ne regretteront peut-être pas de sacrifier une demi-heure à la lecture de ce petit essai, j'ai crû en le traduisant rendre un service important à ma patrie.

J'ai pris la liberté de faire quelques changemens, lorsqu'ils m'ont paru nécessaires. J'ai rejetté, en petit nombre, quelques observations que j'ai jugé superflues, particulièrement celles qui avoient le plus de rapport aux usages du pays de l'auteur; mais pour justifier ce qu'il pourroit y avoir d'irrégulier dans cette conduite, j'ai ajouté des notes sommaires dans la plupart des endroits où j'ai fait quelque retranchement.

J'ai omis entièrement, excepté dans un seul passage, les citations sans nombre que l'auteur avoit extraites des écrivains de tous les siécles et de tous les pays, pour confirmer chaque partie de son systéme. Elles donnoient à son ouvrage un air de pédanterie qui auroit pu lui nuire tout autre part qu'en Allemagne, où elles peuvent avoir un mérite qui est du goût de la nation.

Je souhaiterois de n'avoir point donné lieu à une autre objection que l'on me fera peut-être sur la méthode de l'ouvrage, qui se trouve disposé dans un ordre géométrique. J'avoue, à la vérité, que c'est une chose qui paroît trop af-

fectée dans un sujet de cette nature; mais il étoit impossible de s'écarter de cet ordre, sans faire tort à la clarté, à la force de raisonnement, et à la concision qui brillent dans ce traité d'une manière si remarquable.

Je suis fâché de ne pouvoir satisfaire la curiosité du lecteur sur le chapitre de l'auteur. La personne qui m'a communiqué ce traité en manuscrit, et qui connoît la plupart des savans d'Allemagne, croit que le nom qu'annonce le titre, est un nom supposé; puisque les recherches les plus exactes n'ont pu lui faire découvrir aucun auteur de ce nom. L'on n'aura point de peine à deviner les raisons qui ont pu l'engager à se cacher, si l'on considère combien il est dangereux dans de certains pays, de parler contre les opinions reçues.

PENSÉES

SUR LE BONHEUR.

Mutemus clypeos, Danaûmque insignia nobis
Aptemus. VIRGIL.

COMME il n'y a rien qui ait plus occupé le genre humain dans tous les siécles que la re-

cherche du bonheur, ni sur quoi l'on ait été moins d'accord, je crois que ce n'est point abuser du tems de s'arrêter un peu à considérer cet important sujet. J'exposerai donc ici le résultat des observations que j'ai faites sur la nature humaine; et pour éviter les erreurs où tant de grands hommes sont tombés avant moi, je procéderai par définitions, principes et axiomes, afin d'éclaircir et de dissiper la confusion qui a régné jusqu'à présent dans la discussion du sujet dont il s'agit.

Définition I. Le bonheur est l'état actuel où l'on est entièrement satisfait et content du présent.

Définition II. L'homme est un animal susceptible de plaisir et de douleur; sentimens qui ont leur origine dans les motions ou les mouvemens intérieurs du corps, et dans les impressions extérieures qu'il reçoit des autres corps. Il faut encore ajouter ici qu'il est capable de réfléchir sur les événemens passés et futurs.

Définition III. Le mouvement est l'application successive d'un corps aux différentes parties de l'espace; et comme il est contraire à ce principe d'inactivité ou cette *inertie*, *vis inertiæ*, qui est dans la matière, il ne sauroit s'exécuter qu'avec difficulté.

Définition IV. Penser est une opération de

l'esprit, par laquelle il s'efforce de découvrir quelque vérité.

Définition V. La réputation est l'opinion que les hommes témoignent par leurs paroles avoir de nos actions; et elle s'acquiert et se conserve par des actions qui supposent ou un dégré supérieur de connoissances, ou un zèle particulier pour le bonheur du genre humain.

Définition VI. La curiosité est le désir qui nous excite à chercher les usages et les rapports, et les propriétés des choses; et elle est la base de toutes les connoissances.

Définition VII. La bienveillance est le désir de procurer aux autres tous les biens possibles, sans avoir égard à sès propres intérêts. Elle est générale ou particulière, suivant son objet.

Principe I. Tout bonheur est égal, et il n'y en a pas de plus grand l'un que l'autre.

Principe II. L'homme est un être capable d'arriver à l'état mentionné dans la définition I et par conséquent il est désigné pour cet état.

Axiome I. L'homme est un être borné.

Axiome II. Les objets de la connoissance sont infinis.

Axiome III. Les biens possibles sont également infinis en nombre.

Axiome IV. La nature indique par la consti-

tution de chaque animal les choses auxquelles il est destiné.

Axiome V. L'homme est incapable de diriger les événemens futurs, et de rien changer à ceux qui sont passés.

Axiome VI. Il vaut mieux s'exposer à un mal incertain, que d'essuyer actuellement un mal certain.

Proposition I. Le bonheur est incompatible avec un désir qu'on ne peut satisfaire : car tant que l'on est sous l'influence de ce désir, on est en proye à une inquiétude qui nous empêche d'être content de notre état présent : or rien n'est plus directement opposé à l'idée du bonheur donnée dans la définition I. Donc le bonheur est incompatible &c. *Ce qu'il falloit démontrer.*

Proposition II. La connoissance ou la science est incompatible avec le bonheur. Car suivant la définition VI le désir est la base de toutes les connoissances; et les objets de la connoissance suivant l'axiome II étant infinis, le désir doit donc l'être également. Or par l'axiome I l'homme étant un être borné, c'est un désir qu'il ne peut satisfaire, et par conséquent il est suivant la proposition I incompatible avec le bonheur. Donc la connoissance ou la science, *&c.* C. Q. F. D.

Proposition III. Penser est une opération incompatible

compatible avec le bonheur : car par la définition IV cette opération suppose des efforts pour découvrir quelque vérité, et ces efforts sont toujours accompagnés d'un désir d'acquérir des connoissances : or par la proposition II ce désir est incompatible avec le bonheur. Donc *&c.* C. Q. F. D.

Scholie. De-là on peut insérer la raison pourquoi les personnes qui pensent le moins sont en général les meilleurs gens du monde, et ceux qui jouissent de la meilleure santé; au lieu que les personnes adonnées à la méditation sont au contraire mélancoliques et maigres : car c'est ainsi que la nature punit ceux qui veulent braver ses desseins.

Proposition IV. La bienveillance ne peut rendre un homme heureux : car par la définition VII la bienveillance est le désir de procurer aux autres tous les biens possibles, mais par l'axiome III les biens sont infinis en nombre ; donc c'est un désir qu'on ne peut satisfaire, et qui par conséquent est suivant la proposition I incompatible avec le bonheur. Donc la bienveillance, *&c.* C. Q. F. D.

Proposition V. La réputation ne peut rendre un homme heureux, car en comparant la définition V avec la proposition II et IV, on verra

qu'elle s'acquiert et se conserve par des actions qui détruisent le bonheur. Donc la réputation *&c.* C. Q. F. D.

Proposition VI. Le bonheur ne peut naître des idées de l'avenir ; car puisque l'homme par l'axiome V ne peut diriger les événemens futurs, si les idées qu'on en peut avoir contribuoient au bonheur, ce ne seroit qu'autant que l'on connoîtroit ces événemens avec certitude. Or par les Axiomes I et II l'homme est incapable de cette connoissance, et toute celle dont il est capable, est par la proposition II incompatible avec le bonheur. Donc le bonheur. *&c.* C. Q. F. D.

Coroliaire. Il résulte de cette proposition qu'un homme ne doit point se proposer d'autre plan de conduite, que de jouir des plaisirs qui d'eux-mêmes s'offriroient à lui dans le cours des vicissitudes de ce monde.

Proposition VII. Le bonheur ne peut naître des réflexions que l'on fait sur le passé : Car par l'axiome V l'homme ne peut rien changer aux événemens passés, et lorsqu'il vient à réfléchir sur ceux qui peuvent lui être désagréables, il doit naturellement souhaiter de pouvoir les changer : or un tel souhait ou désir est par la proposition I incompatible avec le bonheur. Donc le bonheur *&c.* C. Q. F. D.

Corollaire. Il résulte de cette dernière proposition, qu'un homme ne doit jamais examiner sa conduite passée.

Proposition VIII. Les sensations agréables peuvent contribuer au bonheur ; car elles absorbent si puissamment toutes les facultés de l'ame lorsqu'on en jouit à un certain dégré, qu'elles suspendent la faculté de penser, et qu'elles détruisent par conséquent ce qui par la proposition III pourroit seul en ce cas s'opposer à l'état décrit dans la définition I. Donc les sensations agréables *&c.* C. Q. F. D.

Corollaire I. Il résulte de cette dernière proposition, que les plaisirs du corps sont préférables à ceux de l'esprit, suivant l'opinion d'Aristippe.

Corollaire II. Il en résulte encore que les plaisirs du corps ne sont point nécessaires au bonheur de ceux qui ne sont point esclaves de la faculté de penser, excepté dans le cas où un désir qui ne seroit point satisfait troubleroit leur tranquillité ; et que par conséquent plus un homme est âgé, à moins qu'il ne soit tombé en enfance, plus il est excusable de rechercher les plaisirs les plus voluptueux ; car quelque philosophe et quelque régulière qu'ait été sa conduite, les idées innombrables qui naissent nécessairement dans un long cours d'années, lui deviendroient incommodes sans cet expédient, et quelquefois se résoudroient

d'elles-mêmes en doutes, en questions, négations, affirmations, conclusions, &c. choses qui toutes constituent actuellement la pensée.

Proposition IX. Un homme sage ne sera point amoureux; car l'amour étant une bienveillance bornée à un seul objet, est suivant la définition VII le désir de procurer à cet objet tous les biens possibles: or ce désir est incompatible avec le bonheur par la proposition IV. Donc un homme sage *&c.* C. Q. F. D.

Scholie. Cette proposition paroîtra peut-être choquante au premier aspect, mais je prie ceux à qui elle pourroit déplaire, de vouloir bien observer que je n'entends point confondre avec l'amour une autre passion qui lui ressemble à quelques égards.

Proposition X. Un homme sage peut se marier; car une femme contribue au bonheur en détruisant ce qui s'y opposeroit par la proposition précédente, et en procurant ce qui le produit quelquefois suivant la proposition VIII. Donc un homme sage *&c.* C. Q. F. D.

Scholie. Je recommande cette proposition à la considération des jeunes gens qui risquent imprudemment leur santé, et qui n'ont point les justes égards qu'ils devroient avoir pour ces nobles sources du plaisir, le nez, le palais, les dents, sans faire mention de quelque autre chose qui n'est pas moins estimable.

Propositions XI. Un homme sage ne doit faire de mouvement que le moins qu'il est possible: car suivant la définition III le mouvement ne s'exécute qu'avec difficulté, et par conséquent donne de la peine. Or la peine étant directement opposée aux sensations agréables doit produire un effet contraire; et suivant la proposition VIII l'effet que produisent les sensations agréables contribue au bonheur. Donc un homme sage *&c.* C. Q. F. D.

Corollaire I. Il résulte de cette dernière proposition qu'un homme sage ne doit parler qu'aussi peu qu'il est possible.

Corollaire II. Il en résulte encore qu'un homme sage ne doit rire que rarement.

Scholie. La vérité de ces deux corollaires a été reconnue de tout le monde, quoique les principes sur lesquels elle est fondée n'eussent point encore été découverts. Quant au parler, Pythagore le premier homme qui ait jamais porté le nom de philosophe, en prescrivoit à ses disciples une abstinence totale pendant l'espace de cinq ans; espérant sans doute que dans le cours de ce tems, ils en pourroient perdre entièrement l'usage. C'étoit ce changement de créatures parlantes en créatures muettes, ainsi que le sont tous les autres animaux, que ce philosophe, suivant la manière symbolique d'instruire le genre humain,

appelloit Métempsycose. Quant au rire, tous les critiques sans exception ont blâmé Homère d'avoir rendu ses dieux coupables de cet excès : tous ont regardé cet acte comme incompatible avec la nature d'un être heureux, tel qu'on suppose qu'un Dieu l'est. L'ignorance grossière du siécle où ce grand poëte vivoit, est la seule chose qui puisse l'excuser.

Proposition XII. On doit préférer une petite peine à une grande. Car une petite peine vexe moins les sensations agréables qu'une grande peine : or les sensations agréables produisent le bonheur suivant la proposition VIII. Donc on doit préférer *&c.* C. Q. F. D.

Proposition XIII. Un homme sage doit s'écarter lorsqu'il voit une poutre prête à lui tomber sur la tête, contre l'opinion d'un grand philosophe, nommé Pyrrhon. Car quoique par la proposition XI il doive se remuer le moins qu'il est possible, puisqu'il est néanmoins, suivant la définition II susceptible de douleur par les impressions des corps extérieurs, et que par la proposition XII une petite peine est préférable à une grande, il peut en ce cas prendre la peine de se mouvoir. Donc un homme sage *&c.* C. Q. F. D.

Corollaire. Il suit de cette proposition qu'un homme sage peut aller de tems en tems à l'église,

dans les pays où l'on inflige des punitions corporelles à ceux qui s'en absentent entièrement ; pourvu toutefois qu'il ne déroge point à la proposition VI.

Proposition XIV. Un homme sage peut manger et boire nonobstant le mouvement que ces fonctions requièrent ; car ces actes sont accompagnés de sensations agréables, plus ou moins, suivant la diversité des tempéramens : or ces sensations produisent le bonheur suivant la proposition VIII. Donc un homme sage *&c.* C. Q. F. D. Cette proposition peut encore se démontrer en conséquence de la *douziéme.*

Corollaire. Plus un homme prend de plaisir à boire et à manger, plus il est sage.

Scholie. Les anciens Romains paroissent avoir reconnu la vérité de cette proposition, par l'application qu'ils faisoient du mot de *Sapio*, et à la sagesse, et aux sensations les plus exquises que le boire et le manger pouvoient procurer à l'homme. Et lorsque les modernes disent qu'une personne a le *goût* fin, ils entendent également qu'il a un esprit ou un palais délicat. Cette proposition n'eût point été nécessaire, si quelques philosophes éminens, comme on peut le voir dans Diogène de Laërce, faute de s'être formés de justes notions du bonheur, n'avoient préféré de

mourir de faim plutôt que de se donner la peine de boire et de manger.

Proposition XV. Un homme sage qui est content et à son aise, ne doit point sous prétexte d'être mieux, chercher à changer son état: car par le principe I il n'y a pas de bonheur plus grand l'un que l'autre, et suivant la proposition VI le bonheur ne peut naître des idées de l'avenir. Donc un homme sage, *&c.* C. Q. F. D.

Corollaire. On peut juger par là combien est insensée l'opinion de ces prétendus philosophes, qui font consister le bonheur à faire des progrès continuels vers une perfection imaginaire; opinion qui a engagé les hommes à bouleverser le monde, et à troubler tout le genre humain sous prétexte de parvenir au bonheur.

Proposition XVI. L'homme est destiné par la nature à se coucher, à s'appuyer et à s'asseoir: car suivant le principe II il a été fait pour être heureux; or par la proposition II le bonheur est détruit par le mouvement: par conséquent l'homme n'a point été fait pour marcher, pour courir, ni pour sauter: et comme en conséquence de l'axiome IV tous les animaux qui ont été faits pour se tenir campés sur leurs jambes en ont plus de deux, il s'ensuit que l'homme n'a pas été fait pour se tenir debout. D'ailleurs

il n'y a point d'animal qui puisse changer de posture étant couché, appuyé, ou assis, plus ni autant que l'homme. Donc l'homme est destiné, *&c.* C. Q. F. D.

Corollaire I. Il suit de cette proposition qu'un homme sage doit toujours se tenir dans une chambre où il y a un lit.

Corollaire II. Il s'ensuit encore qu'un homme ne doit pas se tenir constamment couché, appuyé, ou assis dans la même posture.

Scholie. Par là on peut connoître la raison pourquoi tous les animaux en naissant se tiennent sur leur piés, au lieu que marcher est un art pour les hommes, dont ils ne peuvent atteindre la perfection qu'avec beaucoup de difficulté et quelques années d'expériences.

Proposition XVII. Un homme sage ne doit consulter que son aisance dans toutes ses actions, sans s'embarrasser de la manière dont elles affectent les autres : car suivant le principe II l'homme peut arriver au bonheur; par conséquent il doit y aspirer : or, suivant la proposition IV, il ne peut y parvenir par la bienveillance, c'est-à-dire en négligeant son propre bien pour l'amour de celui des autres. Donc un homme sage, *&c.* C. Q. F. D.

C'est ce qu'on peut encore démontrer d'une seconde manière. Car on doit plutôt suivant

l'axiome VI courir les risques d'un mal incertain qu'encourir actuellement un mal certain : or la peine étant contraire aux sensations agréables, est un mal, et un mal certain pour celui qui ne consulte pas son aisance; et en conséquence de la proposition II il n'est point obligé de connoître ce qui peut faire de la peine aux autres, ensorte que ce mal est à son égard un mal incertain. Donc un homme sage &c. C. Q. F. D.

Corollaire général. Il résulte des propositions précédentes que le bonheur consiste à se mettre à son aise, puisque tous les plaisirs n'ont de prix qu'autant qu'ils conduisent à cette fin ; et par conséquent ils y sont subordonnés. Il s'ensuit qu'un homme sage négligera même les plaisirs sensuels, lorsqu'on ne peut en jouir sans beaucoup de difficulté; et que par conséquent il méprisera dans un cas semblable tous les moyens qui pourroient les lui procurer *à fortiori.* Cette morale concilie d'une manière admirable la pauvreté avec la luxure, ce qu'on avoit regardé jusqu'à présent comme un secret qui n'étoit connu qu'à de certaines confrairies de cafards.

J'ai prouvé la dernière proposition par deux différentes démonstrations, parce qu'elle m'a paru de la plus grande importance. Elle peut servir à décider tous les cas difficultueux qui pourroient

embarasser et gêner un galant homme dans la conduite qu'il doit observer à l'égard des autres. Elle seule rend tous les autres livres de morale inutiles, et débarrasse un homme de toutes les contraintes de la civilité, de toutes les afflictions qui naissent de la pitié et de la simpathie, et de tous les remords d'une conscience égarée; elle lui donne dans toutes les situations possibles une liberté sans restrainte, excepté dans les cas qui peuvent avoir relation avec la proposition XIII.

Toutes les propositions en général ont des conséquences fort étendues, et à ne les envisager même que superficiellement, on en découvrira du premier coup d'œil plusieurs également agréables et utiles. Elles offrent à l'homme un grand fonds de consolation dans le cours de cette vie, et si on les suit avec cette sorte de diligence paresseuse qui fait la marque caractéristique d'un véritable *adepte*, elles épargneront beaucoup de peines, auxquelles les autres hommes s'assujétissent.

Je ne prétens pas néanmoins qu'elles puissent résoudre tous les cas difficultueux qui peuvent se présenter sur le bonheur : par exemple, si un homme sage doit rester assis tranquillement, et laisser éteindre son feu, lorsqu'il fait froid, ou bien se donner la peine de se lever pour

prendre une bûche : s'il doit courir lorqu'il est surpris par la pluie, ou se laisser mouiller jusqu'aux os : s'il se donnera la peine d'appeller un domestique, ou s'il omettra de boire un verre de vin : s'il se passera de déjeuner, ou s'il fera lui-même son thé ou son café ; et aussi de plusieurs autres questions curieuses concernant une certaine affaire, comme on le verra en comparant les propositions VIII et XI et dont je me dispenserai de faire mention, n'ayant pas encore pu surmonter une sotte modestie qu'on m'a inspirée dans mon enfance. La discussion de ces questions dépend d'un grand nombre des circonstances, comme du choix de différentes sortes de plaisirs et de peines ; de leurs dégrés, et du goût particulier de chaque individu : et si l'on considère d'ailleurs que personne n'a encore entrepris de les résoudre par aucun systême qui ait été publié, j'ai lieu d'espérer qu'on ne regardera point ces omissions comme un défaut de grande conséquence.

Il y a dans le monde une certaine classe de personnes pour qui j'ai la plus profonde vénération, personnes universellement reconnues pour avoir le véritable goût du bonheur, et pour être très-habiles dans les moyens propres à y parvenir. Je déclare que je serois très-fâché de différer de leurs sentimens dans le moindre point, à moins

d'une nécessité absolue. Je parle de la classe illustre de ceux qui savent penser avec liberté, et qui s'appellent eux-mémes *esprits-libres.* Il paroîtra peut-être au premier coup d'œil, que la proposition III contredit leur maxime la plus essentielle; mais de crainte que ceux qui ne connoissent qu'imparfaitement leurs écrits et leurs sentimens, ne tombent dans l'erreur, je prendrai la peine de justifier mon systême contre une objection qui pourroit lui faire beaucoup de tort parmi les personnes judicieuses; et j'en viendrai aisément à bout, en examinant la signification du mot de *libre*, lorsqu'il est joint comme dans ce cas ci, avec un autre mot. Qu'est-ce que l'on entend, par exemple, par le mot *d'agent-libre*, si ce n'est un être qui peut agir ou ne point agir, suivant qu'il le trouve à propos? Car aussi-tôt qu'il est cóntraint d'agir ou de ne point agir, il ne mérite plus ce titre. Le titre *d'esprits-libres* implique donc par la force du mot même, qu'on n'est point obligé de penser, et que penser par conséquent n'est point une chose nécessaire. Or ce qu'il n'est pas nécessaire de faire, peut parfaitement s'omettre: et si en cela je porte trop loin leur grand dogme, *de penser avec liberté*, en soutenant qu'on peut tout aussi bien s'en dispenser, c'est sur des preuves si fortes que je suis sûr qu'ils

conviendront eux-mêmes de la justesse de mon raisonnement.

Au reste si je me suis écarté de leur sentiment en ce point, j'ai amplement réparé cette faute par une exacte conformité avec leurs opinions dans presque toutes les autres parties de mon systême. Je l'appelle *mon* systême, parce que je l'ai rédigé dans une méthode nouvelle. J'avoue qu'il y en a une partie aussi ancienne que les *Cyrénaïques*, ou les disciples d'Aristippe de Cyrene, qui ont pensé d'après ce grand philosophe que l'homme est né pour le plaisir, et que la vertu n'est louable qu'autant qu'elle y conduit. Il y en a une partie qui est encore extraite des Epicuriens et de leurs successeurs, les philosophes du siécle. Le reste enfin, excepté ce qui est entièrement de moi, doit une partie de son lustre aux *Quiétistes*. Mais comme l'on ne sauroit parvenir à connoître des vérités de cette conséquence sans quelque difficulté, ou au moins à les placer dans leur vrai jour, j'ai eu des peines infinies pour assurer l'authenticité de certains passages douteux, éclaircir l'obscurité des remarques de quelques savans critiques, humaniser pour ainsi dire les idées sublimes de la métaphysique, et suivre la nature sans trop m'éloigner de la modestie d'une éducation remplie de préjugés : enfin j'ai si heureusement et si clairement

exposé le tout, qu'un homme ne peut manquer d'arriver au bonheur, à moins qu'il ne l'évite de propos délibéré. La méthode que j'ai employée, est la moins incompatible avec la précieuse tranquillité de ceux qui ont un goût véritable pour la noble science du bonheur, s'il est permis de caractériser par le terme de science une chose dont l'idée exclut tout ce qui a l'air savant. Je puis me flatter d'avoir saisi le goût de tout vrai philosophe, par le petit nombre des propositions, par leur briéveté, et par une simplicité de raisonnement qui diffère aussi peu qu'il est possible de la proposition III. Si ce n'étoit l'avantage infini que je puis moi-même retirer de ce traité, je regretterois les heures pénibles que j'y ai sacrifiées, et que j'aurois beaucoup mieux employées à me tranquilliser dans mon fauteuil : mais je serai plus capable à l'avenir de réparer par une indolence méritoire et savante, les travaux inutiles de ma vie passée ; car tel est le malheur de l'homme, qu'il est forcé de penser pour découvrir qu'il ne doit point penser.

O vous, les dignes compagnons de ma tranquillité, jouissez aussi des fruits de mon travail, puisqu'il ne m'en coute aucune peine nouvelle. Apprenez de-là à vous étendre élégament et avec une noble assurance dans un fauteuil commode, sur un canapé moëlleux, ou sur un lit de duvet.

Apprenez de-là à vous envelopper en hiver dans des robes fourrées; et en été, à vous allonger nonchalament sur des couches de roses et de violettes à l'ombre des ormeaux. Et lorsque vous changerez de place, car l'homme, hélas! doit quelquefois se remuer, ressouvenez-vous d'avoir des ressorts à votre carrosse et de longs bâtons à votre chaise ; et ne permettez pas que votre repos soit troublé par les réflexions de ces mortels turbulens, qui ne connoissent point les douceurs de la tranquillité de la vie, et qui s'imaginent avec une absurdité ridicule que le bonheur, c'est-à-dire que les moyens d'être à son aise, doivent se rechercher dans la scene tumultueuse des sciences, de l'héroïsme, et de l'amour de la patrie.

Scholie générale. Si quelqu'un trouve que ce systême du bonheur soit imparfait, je le prie de me faire voir comment on peut en établir un autre qui ait quelque solidité et quelque consistance, sans tomber dans des notions empruntées d'une religion que la sagesse profonde de ce siécle a jugé à propos de banir; notions qui par conséquent doivent mériter le même traitement.

Fin du quatriéme volume.

